

Le Samedi

VOL. X. No 33
MONTREAL, 14 JANVIER 1899

Journal Hebdomadaire Illustré de 32 Pages

PRIX DU NUMERO: 5c

CHATELAINE DU BON VIEUX TEMPS



LE DINER DES PAUVRES.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR: LOUIS FERRON

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25
(strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centins

Tarif d'annonce -- 10c la ligne, mesure agate.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Editeurs-Propriétaires,

No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 14 JANVIER 1899

PLUS RIEN A ESPÉRER



La petite Claudia. — Ah ! Qu'est-ce qu'il a donc, ton petit frère ?

La petite Marie. — Il a les amygdales, en ce moment-ci. Il avait la rougeole avant, qui lui est venue après la coqueluche, et il a eu la diphtérie avant cela, précédée de la picote volante et d'un mauvais rhume qui lui étaient venus après avoir fait ses dents.

La petite Claudia. — Bon Dieu ! Que va-t-il avoir, la prochaine fois ?

La petite Marie. — Maman dit qu'il ne lui reste plus rien à espérer !

GERBE DE PENSÉES

La boue ne tache pas le diamant.

x

Plus nous étudions, plus nous découvrons notre ignorance.

x

Ne dites jamais à une femme qu'elle est maigre, dites qu'elle est délicate.

x

Il existe quelques millions de vieilles filles qui sont si jeunes qu'elles ne peuvent même dire leur âge.

x

Le masque humain a son expression ; le moindre changement dérange la symétrie des lignes et l'harmonie de l'ensemble.

x

Quand un pauvre homme a trop d'argent, il le prête à la banque, quand un homme riche n'en a pas assez, c'est la banque qui lui en prête.

x

Une chose que bien des mamans ne peuvent comprendre, c'est que leurs enfants veulent toujours jouer avec de mauvais garçons plutôt qu'avec des bons.

x

Un gamin, emportant à travers la ville, après une journée de pêche, une ontillade de poissons, éprouve une satisfaction plus grande que celle qu'il éprouvera plus tard, allant faire un dépôt de mille dollars à la banque.

x

Nous avons entendu dire par des hommes que le travail le plus dur qu'ils avaient accompli, avait été de ne rien faire, mais nous avons aussi observé qu'ils n'avaient jamais essayé de faire quelque chose de plus facile.

x

Un jeune homme pense ordinairement que la fiancée de son choix est un ange ; mais, dans la plupart des cas, le fait même qu'elle l'a choisi, démontre un manque de connaissance du bien et du mal tout à fait incompatible avec l'état que nous supposons être celui des anges.

UN GLANEUR.

ÉCHOS DU PARC SOMMER

M. Lajoie. — Tiens, vous voilà, vous. J'en ai justement une bonne à vous conter. Asseyez-vous donc là.

Le rédacteur du "Samedi". — De quoi s'agit-il donc, M. Lajoie ?

M. Lajoie. — Quelle différence feriez-vous entre une mauvaise belle-mère et un conducteur de voiture de la brasserie Reinhardt portant de la bière à un client ?

Le rédacteur du "Samedi". — Très compliqué, celui-là et je ne vois vraiment pas...

M. Lajoie (trionphant). — Ah, vous ne voyez pas ! Eh bien, le conducteur porte à boire à un homme, mais la mauvaise belle-mère porte un homme à boire.

Fuite du rédacteur.

ENFANTS FIN DE SIÈCLE

Papa. — Il faut travailler, petit malheureux ; il faut que tout le monde, aujourd'hui, soit en mesure de gagner sa vie. On ne peut absolument rien faire, sans argent.

Totor (6 ans). — Si, papa, on peut faire des dettes.

UNE LUNE HABITÉE

Mme Primousse (causant astronomie avec un professeur célèbre). — Croyez-vous que la lune soit habitée ?

Le professeur. — Il existe une lune où l'on trouve toujours un homme et une femme.

Mme Primousse. — Laquelle ?

Le professeur. — La lune de miel.

EFFRAYANT

Marius. — S'il a fait chaud ?... Mais ça n'est rien ici... à Marseille, on était obligé de mettre les journaux à la cave pour avoir des nouvelles fraîches !

CE QU'ILS PRÉFÉRERAIENT TOUS

— Qu'est-ce que tu as eu pour tes étrennes, toi, Lucie ?

— Une poupée blonde aux yeux noirs.

— Et toi, Henri ?

— Un tambour et un fusil.

— Et toi, Jeanne ?

— Moi, un abonnement d'un an au journal LE SAMEDI.

— Ah ! ah ! J'aurais bien voulu avoir ça, moi aussi !

SON AFFECTION

Le docteur. — Enfin, mademoiselle de quoi souffrez-vous ? Quelle est votre affection ?

Brigitte. — C'est une clarinette du Parc Sommer !

PENDANT LA LEÇON DE LECTURE

L'élève. — Paul-en-re-ve-nant-de-l'é-co-le-ren-con-tra-sur-son-che-min-un-vieil-lard-chau-ve...

Le maître. — Qu'est-ce que c'est qu'un vieillard chauve ?

L'élève. — M'sieu, c'est un vieillard dont la tête est usée !

EN DERNIER RECOURS

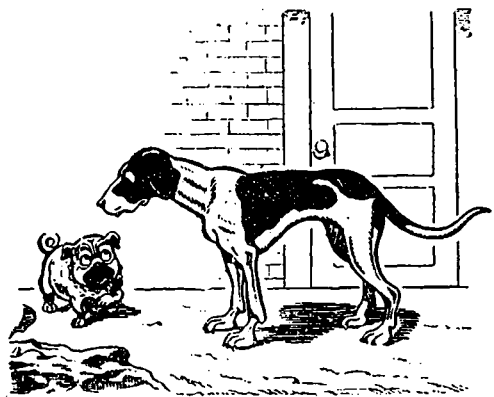


Mr Jumbo. — Si j'avais une fiancée aussi extravagante que la tienne, Gédéon, je biseais li engagement !

Mr Gédéon. — Peux pas, Jumbo ; on voit bien que toi li connais pas !

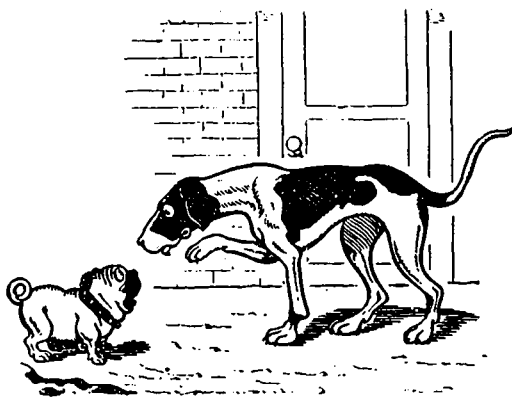
Mr Jumbo. — Alos, le seul moyen d'acté li c'est de li marié !

ENTRE AMIS



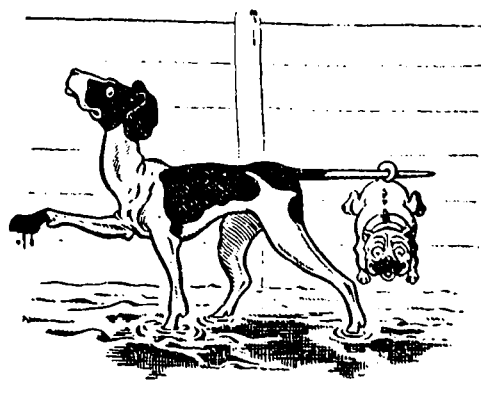
I

Le pug.—Mais, c'est affreux ! Jamais je n'ai vu les rues de Montréal dans un état pareil. Je ne puis passer dans cette boue, ma maîtresse me battraît.



II

Le setter.—Attends un peu, Puggy ; c'est moi qui t'ai invité à sortir et ce n'est pas pour que tu aies des désagréments. Attends une minute...



III

... Là ! Je pense que, de cette façon-là, tu arriveras intact à la maison. Ça n'est pas plus difficile que ça, mon cher Puggy.

Emaux et Camées

PETITS CHEFS-D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUTS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES

DDXIX

LA PATIENCE ET L'AMBITION

Il est deux routes dans la vie ;
L'une solitaire et fleurie,
Qui descend sa pente chérie
Sans se plaindre et sans soupirer.
Le passant la remarque à peine,
Comme le ruisseau dans la plaine
Que le sable de la fontaine
Ne fait pas même murmurer.
L'autre, comme un torrent sans digue,
Dans une éternelle fatigue,
Sous les pieds de l'enfant prodigue
Roule la pierre d'Ixion.
L'une est bornée et l'autre immense,
L'une meurt où l'autre commence ;
La première est la patience,
La seconde est l'ambition.

ALFRED DE MUSSET.

DERNIERE FEUILLES

Elles passent rapides, affolées, tournoyantes, emportées par la sinistre rafale qui hurle à travers les arbres tordus, déracinés, soulevant d'énormes vagues furieuses. C'est la tempête dans sa terrible beauté.

Et les voilà parties, feuilles vertes, jaunes, rousses et pourpres, feuilles encore fraîches, feuilles déjà sèches et mortes, feuilles de platanes, de figuiers, de mimosas et d'orangers, traçant des rondes échevelées, hiéroglyphes bizarres sous le ciel gris, où courent les sombres nuées menaçantes qui, tout à coup, à grand fracas, crèvent en déluge, inondant le sol.

Semblables à des oiseaux blessés, les feuilles tournoient, palpitantes, brutalement arrachées au rameau protecteur, livrées, par ce formidable coup de vent, à la tempête dévorante...

O feuilles des derniers beaux jours, dorées des doux rayons d'octobre ! Fragile et divine parure de l'enchanteresse nature, où allez-vous ainsi échevelées, tourbillonnantes, pareilles aux elfes fantastiques des légendes ?

Où vous entraîne l'aile puissante de l'aiglon, sans trêve, ni merci, à perte d'haleine, farfadots éperdus, sous la noire tourmente, secoués, crippés, hoquetueux, déchirés, expirantes, comme de pauvres âmes en peine ?...

La valse suprême vous emporte, et bientôt plus rien ne reste de votre éphémère éclat. La nature endeuillée pleure ses beaux jours, sa feuillée verdoyante, son ombre délicieuse où, comme de doux baisers, pleuvaient les rayons d'or du soleil...

La rafale fait rage ; tout craque, tout gémit, tout sanglote, et sous le ciel sombre, seules passent lugubrement les pauvres feuilles et les mouettes effarées, entraînées là bas, vers la mer démontée, qui hurle en désespérée, hérissant ses terribles flots, éparpillant ses embruns que le vent de tempête égrène en petites perles cinglantes, glacées.

Les arbres craquent sinistrement ; les roseaux, courbés jusqu'au sol, agitent frénétiquement leur panache que le vent arrache et emporte avec les feuilles, les pauvres feuilles qui fuient en dardées, là-haut vers la montagne grise, là bas dans les vagues écumantes qui grondent de cette voix puissante d'élément en courroux.

YASTMINA.

LA DERNIÈRE DE TANTPIS

Hier, je rencontre le docteur Tantpis, un hypocondriaque de première classe.

—Eh bonjour, docteur, comment va ?

—Pas bien, mon cher, pas bien. Ce matin, tous mes malades m'ont trouvé très mauvaise mine...

NOUVELLES MINES

M. Cibouleau (qui, depuis un quart d'heure, lit attentivement son journal).—Qu'est-ce que c'est, que cette affaire des mines de Montgolie ? Il y a donc des mines en Montgolie ? Des mines de quoi ?

—Que tu es bête, mon pauvre Cibouleau, fait sa douce moitié ; tu ne sais donc pas que c'est de là que viennent les fourrures.

PAS DE DANGER

Taupin.—Allons, c'est convenu. Vous m'avancez les \$100 et je vous fait un effet à trois mois...

Le prêteur.—Que, naturellement, vous oublierez de payer à l'échéance ?

Taupin (indigné).—Par exemple ! Tenez, comme ça, êtes-vous tranquille ? Et, ce disant, il fit un nœud à son mouchoir.

VOYAGE DE NOCES

Pasfin se promène sur la rue St Jacques, il y est rencontré par un ami.

—Tiens, toi ici, s'écrie l'ami, je te croyais en voyage ?

Pasfin.—Oui, je me suis marié il y a quinze jours et je suis venu passer ma lune de miel à Montréal.

L'ami.—Ah, bon ? Et alors, madame Pasfin est ici, tu me présentera.

Pasfin.—Ma femme ? Je l'ai laissée à New-York !

IL A FAIT LONG FEU

Lui (tragiquement).—J'ai perdu mon cœur !

Elle.—Oh ! Soyez sans inquiétude. Personne ne le gardera.

SA PRÉFÉRENCE



Elle (qui lit assiduellement les romans).—Ah, que cet auteur a raison, l'amour est un baume pour tous les maux.

Lui (qui ne lit jamais).—Je ne crois pas ! Moi, je préfère le baume de Metale ; c'est moins bon à prendre, peut-être, mais ça guérit plus vite et c'est là le principal.

AU CLUB THÉMIS



Bouveau (un de nos avocats distingués).—Alors, tu dis que Laconnais a eu \$10,000 des héritiers naturels pour avoir fait casser le testament du vieux Chienvert ! Combien avait donc laissé Chienvert ?

Bouveau (un autre de nos avocats non moins distingué).—Combien ? Mais \$10,000, comme de raison.

LES CHRYSANTHÈMES

Les lourds chrysanthèmes vivaces
Aux multicolores toisons
Épandent sur toutes nos places
Leurs fabuleuses il raisons.

C'est une superbe harmonie
De vieux tons aux pâles couleurs,
Qui modulent la symphonie
De nos joies et de nos douleurs.

Ha évoquent les pures larmes
Versées sur un bonheur défunt
Où l'on trouve encore des charmes
Ainsi qu'en la tour à la parfums.

Fleurs tristes, au brouillard écloses,
Pleines de troublantes langueurs
Les beaux chrysanthèmes moroses
Parlent doucement à nos cœurs.

Et leurs pétales semblent dire
Dans un mélancolique aveu :
" Nous sommes le dernier sourire
Du passé qui te dit adieu ! "

Mais ces fleurs de la saison noire
Que l'on consacre au souvenir
Veulent aussi nous faire croire
À quelque meilleur avenir.

Dans leur deuil et dans leur tristesse
Elles ont un frisson discret
Comme celui d'une maîtresse
Dont l'amour serait un secret.

Leur présence alors nous console
Et, dans leur coloris touchant,
Se révoltent, en auréole,
Les espoirs du soleil couchant.

Car la nature toujours bonne
Pour adoucir notre destin,
Fit naître à la fin de l'automne
Leur été de la Saint-Martin.

Et sait faire briller leur âme
Comme la clarté d'un flambeau
Quand le geste ému d'une femme
Les dépose sur un tombeau !

JULES GIDÉ.

LE RETOUR DE L'AIGLE

Hier je suis allé accomplir une démarche qui, je l'espère bien, va marquer d'une croix rouge mon existence de littérateur.

À cinq heures du matin, ne pouvant dormir sous le flot tumultueux de mes pensées, je me lève et, m'habillant en deux temps et trois mouvements, me précipite dans la rue, puis dans un fiacre et au galop échevelé — ça, c'est une figure — de la rosse qui traînait le sudit, j'arrive enfin chez Victorien Sardou qui, chacun le sait, est l'homme du monde le plus ferré sur l'histoire du dernier siècle et un spécialiste des problèmes historiques.

Naturellement, l'auteur de *Thermidor* me reçut sans empressement, les yeux encore mi-clos et les cheveux ébouriffés de l'homme surpris dans son sommeil.

— De quoi s'agit-il ? me dit-il cependant, après avoir, vu ma mine plutôt effrénée, conclu qu'il devait y avoir urgence pour que je me permisse de le déranger ainsi.

— Il s'agit de Napoléon II...

— Allons, du calme, me dit le maître qui avait rapidement passé, sur son costume assez primitif, une houppelande marron brûlé ayant appartenu au conventionnel Saint-Just ; asseyons-nous et causons.

Victorien m'offrit un fauteuil provenant de Mme la Dauphine et, ayant pris place lui-même dans un autre fauteuil qui était celui même de

Louis XIV au château de Versailles, il ferma béatement les yeux, mit ses mains dans les poches de son vêtement et attendit.

— Oui, cher maître, il s'agit du duc de Reischstadt... de l'Aiglon... qui n'est pas mort, quoiqu'on ait pu dire...

— Je m'en doutais, fit simplement Sardou.

— Vous déplorez sans doute comme moi, cher et illustre maître, l'état dans lequel se trouve la France absolument privée de sauveur ?

— Hélas !

— Pas de prétendants, car enfin Victor ne compte pas, il dort sans cesse. La Gamelle ? prudent comme tous ceux de sa race, et du reste impopulaire ; un général russe encore perdu dans les brumes de la Berezina et puis... plus rien.

— C'est vrai, soupira le maître.

— Quel coup pour tous si on apprenait, brutalement, que l'illustre fils de Napoléon I^{er} est vivant !

Il y a un mois, pénétré de l'utilité que serait un prétendant pour la France, je filais en Autriche. Je visitais successivement Gratz... S. Hoebbrunn...

Vous savez que le duc est né le 20 mars 1811, et censé mort le 22 juillet 1832 ? Pas du tout, cher maître... M. de Tailleyrand ne lui fit pas verser de mauvais café.

A la cour de Pyrrhus, il vit, le fils d'I Hector.

LA GLISSOIRE AU CLAIR DE LA LUNE

Il lui offrit même, mes renseignements en font foi, le trône de France. Comme ses offres ne furent pas acceptées par le duc, une nuit et par ses ordres, la comtesse Camerata, fille de la princesse Bachischi, fit enlever l'aiglon, par des hommes masqués, ayant collet noir et perruque blonde.

Pour ne pas faire de peine à Louis Philippe, l'Empereur d'Autriche annonça officiellement au monde la mort de son petit fils et un homme de confiance fut chargé de le conduire au Pôle Nord.

— Au Pôle Nord ! Pas possible.

— Si, et l'infortuné jeune prince y fut abandonné sur la terre François-Joseph, — vous voyez que je précise, — avec pour cent années de vivres.

— Quel drame, murmurait Sardou, absolument épaté.

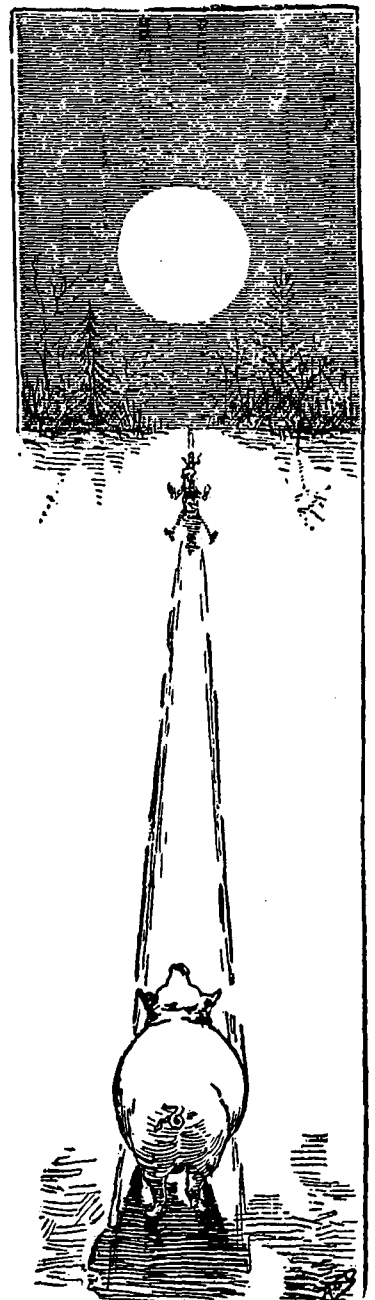
— Ah oui, un bien sombre drame, mais dont je connais tous les fils. C'est donc là que l'archiduc Jean, sous le nom de Orth, devait aller le chercher, quand il périt mystérieusement... (l'archiduc, pas le prince) dans un naufrage, dirent les journaux. Oui, un naufrage, mais amené par la main des hommes.

C'était Rochefort qui avait stipendié deux anarchistes italiens pour faire éclater une machine infernale dans les soutes du navire monté par l'archiduc.

— Vraiment !

— Mais le duc de Reischstadt a été découvert par Andrée qui, sachant l'affaire, avait prétexté un voyage en ballon au Pôle Nord, pour se rapprocher, sans qu'on le soupçonna, du prince infortuné.

J'ai, je vous le répète, tous les fils de cette mystérieuse affaire entre les mains, car Andrée m'a informé, heure par heure, à l'aide de pigeons voyageurs, de toutes les péripéties qui ont accompagné la recouvrance du prince. Dame, il est un peu casé... depuis 1832... mais la glace conserve et il fera encore un prétendant très présentable.



I
Sambo. — En voilà une vieille folle qui est là sur la glissoire. M'en vais passé dessus ; tant pis pou li.

Et maintenant, il faut prévenir le public... la France... l'Europe.
Que diriez-vous de la rentrée en France de Napoléon II, dans un train-
neau attelé d'ours blancs ?

Mais Sardou, sautant au plafond comme mû par un ressort, me serra
les mains à me les briser et s'écria, des larmes dans la voix :

— Oh, superbe !... superbe. Nous allons en faire un drame pour la
Porte Saint-Martin avec Sarah Bernhardt en travesti.

PARISIEN.

CAUSERIE PARISIENNE

A beau mentir qui vient de loin !... Telle était, apparemment, la règle de conduite de ce M. de Rougemont, qui débarquait il y a quelque mois, à Londres, et y devenait célèbre, en moins de temps qu'il ne m'en faudra pour l'être avec ces pages fugitives que je sème ici, hebdomadairement.

M. de Rougemont fut donc célèbre, d'une façon foudroyante. Il était, comme on dit là-bas, le lion de la saison... car, dans la société anglaise, le titre honorifique de "lion" n'est attribué à un personnage que pour une seule saison.

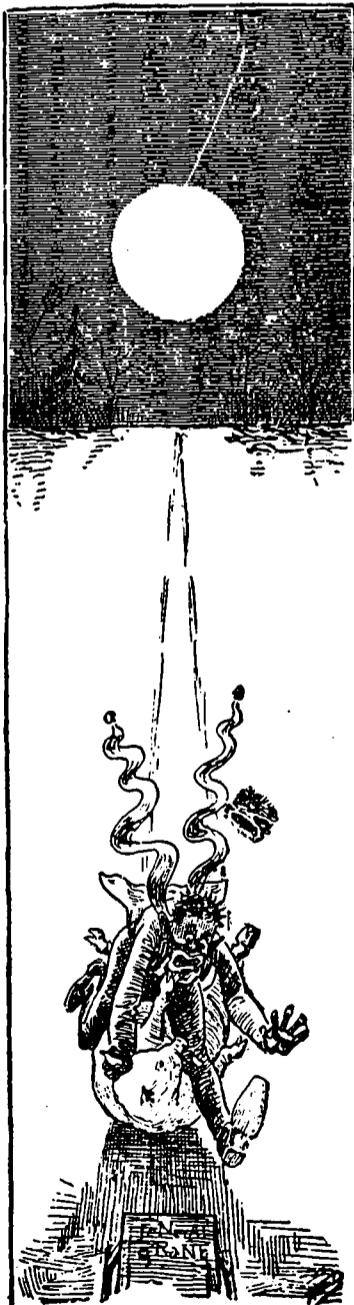
Sur les bords de la Tamise on n'a jamais connu de lion des quatre saisons, à l'instar des marchands qui poussent de petites charrettes et des cris variés, dans les rues de Paris.

A quoi cet excellent M. de Rougemont devait-il sa lionnerie saisonnière ? A une chose bien simple, vous ou moi nous en ferions autant ! Il avait passé trente ans de sa vie, ce qui équivaut à celle d'un joueur, au milieu d'une peuplade anthropophage de l'Océanie.

Je vous entend d'ici, vous récrier. Vous n'en feriez pas autant, ni moi non plus.

C'est ce qui nous trompe... car les trente ans de cannibalisme du lion susdit étaient à la portée, je ne dirai pas de toutes les bourses, mais plutôt de toutes les blagues... comme en racontent les gens qui ne respectent point la vérité...

LA GLISSOIRE AU CLAIR DE LA LUNE — (Suite et fin)



II
La vieille folle. — Hkroo... Hkroo...
Samba. — Oh, la sale bête, li va
faie cassé la figiie à moi !

Reçu dans le *high life* le plus select, suivant une expression bien française, car les Anglais ne s'en servent jamais, le pâle voyageur était encore fêté par les savants, il recevait de brillantes propositions des éditeurs, bref il s'acheminait paisiblement vers la fortune et les honneurs, lorsque des gens indiscrets démontrèrent qu'il ne s'appelait pas M. de Rougemont, mais Grin tout court.

Encore un lion à la mer !

x

S'il y a des gens qui se payent la tête des Anglais, par contre, les Anglais aiment bien quelquefois, se payer la tête de certaines gens.

Au besoin, il y mettent le prix... Tout le monde sait ce que signifient ces mots : "La cavalerie de Saint-Georges" et l'on connaît les batailles qu'elle a gagnées pour Sa Très Gracieuse Majesté...

Cela n'empêche pas, du reste, nos bons voisins, quand l'occasion s'en présente, de se payer la tête de quelqu'un... à l'œil !

Pendant la campagne qu'ils viennent de faire dans le Soudan égyptien, les Anglais s'emparèrent de la ville où repose le fameux Mahdi qui prêcha la guerre sainte contre eux, il y a quelques années...

Le tombeau de ce prophète musulman fut découvert par un officier qui fit briser le cercueil à coups de crosse de fusil... Après quoi, le brave Anglo-Saxon trancha, lui-même, la tête du cadavre et l'expédia, soigneusement emballée, à Londres, où elle sera exposée dans les vitrines du *British Museum* ou de la veuve Tussau.

x

— "L'illustre Guillaume, le seul, l'unique, est dans nos murs"...

A Venise, le roi d'Italie, à Constantinople, le sultan, auraient pu faire poser une affiche ainsi conçue, pour annoncer l'arrivée du Matuvu couronné qui est en tournée de représentations... ce qui lui arrive souvent, soit dit sans reproche.

Oa ne nous a fait grâce d'aucun détail sur ses faits et gestes ; on nous

TOUT VIENT A POINT...



Le tramp Lafeyne. — Crois-tu que toutes les choses viennent à point à ceux qui savent attendre ?

Le tramp Comuloir (avec un gros soupir). — Je le voudrais bien ! Je ne ferais pas autre chose qu'attendre.

a décrit par le menu ceux de ses dîners de gala et, comme toujours, on a parlé de ses costumes, car il n'y a pas d'homme au monde qui en change plus souvent que lui...

Cependant je dois constater, d'après les historiographes assermentés et les photographes ordinaires et extraordinaires de Sa Majesté, qu'il s'est toujours habillé à la prussienne, pendant son séjour à la cour d'Abdul-Hamid.

Pour faire plaisir à l'hôte qui le recevait, que ne s'est-il vêtu à la turque, par exemple, en mamamouchi, avec une solennité *ad hoc*...

Il y a un cérémonial tout tracé, dans Molière...

Turbantina et galera
Per endar in Palestina
Ti sar mufti
Mamamouchi !
Bravo ! Bono !

Le kaiser aime mieux jouer les Frédéric-Barbousse :

Moi qui vainquis, en Thrace, et dans Iconium,
L'Empereur Isaac et le calife Arslum...

Mais il a surtout coûté très cher aux finances turques qui auraient bien pu se passer de cet excédent... de dépense :

x

Mes bons amis de l'Observatoire viennent de découvrir une nouvelle tâche sur le soleil,

Ils en avaient déjà trouvé une cet été, et c'est à elle — assurent-ils — que nous fûmes redevables des chaleurs exceptionnelles qui nous torréfièrent à cette époque.

La nouvelle tâche est encore plus grosse — faut-il que ce cher Phébus soit peu soigneux de sa personne ! — et elle nous présage un hiver exceptionnellement rigoureux.

Cela n'est guère encourageant, je l'avoue, mais on aurait tort de se laisser aller, pour ces tâches, à une sombre désespérance.

Loin de moi la pensée de nier leur importance interplanétaire et sidérale ! Mais de là à prétendre qu'elles font, chez nous, la pluie et le beau temps !...

JULIEN MACYRAC

PENSÉE

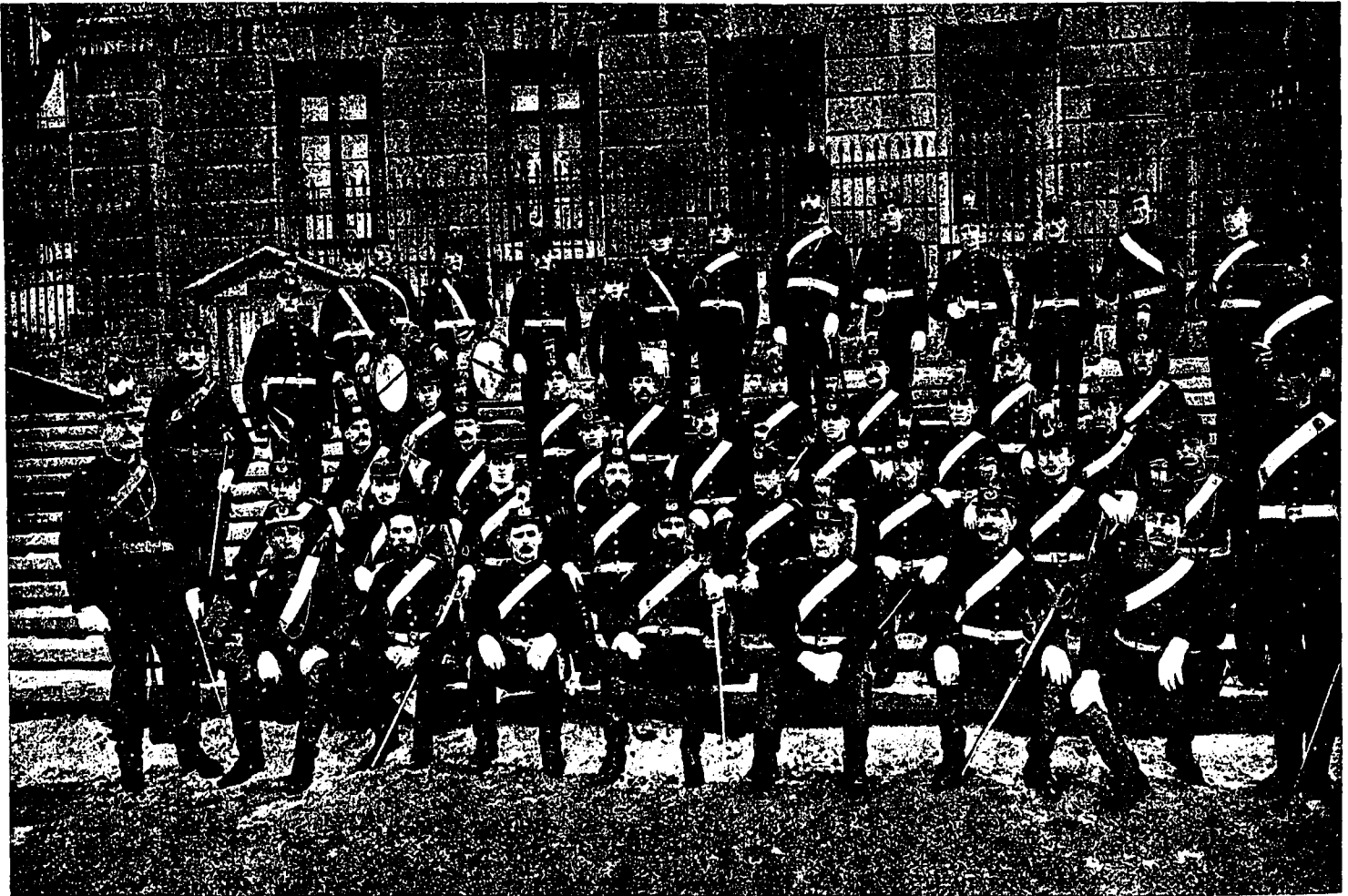
Pour qu'un homme demande à sa femme de chanter, il faut qu'elle ait une bien belle voix, ou qu'il l'aime encore.

Si vous toussiez prenez le BAUME RHUMAL

GARDE VILLE-MARIE INDEPENDANTE

(Photographies de M. J. A. Dumas, 112 rue Vitre, coin de la rue St-Laurent, Montréal.)

J. Martel, J. G. Girard, E. Dagenais, A. Lefebvre, C. Lefebvre, O. Leblanc, A. Lafrance, J. Dion, J. Lapierre, H. Michaud, M. Labelle, J. Desclaire, H. Pilon, Girard, Tambour-major, Sergeant clairon, J. Boulianne, J. Coupal, L. Lafleur, E. Riendeau, A. Groulx, J. Lapointe, E. Collette, Porte-drapeau, P. Mieland



J. Frigon, Adjudant, P. Lessard, J. Wolfe, J. Langlois, F. Charbonneau, E. Desjardins, J. Boucher, D. Proulx, Sergeant
P. Pelier, Sergeant, P. Grimard, A. Chartrand, L. Paquin, L. Bourgoin, A. Galipeau, P. Ruelle, Sergeant Ambulance, A. Moreau, Sergeant
J. Comte, Commandant, E. Quézel, M. Latour, E. Williams, F. Poirier, Z. Lapointe, A. Pilon, H. Martineau, W. Lefebvre, Capitaine, Lieutenant d'Hôpital.

Nos jeunes Canadiens-français, comprenant l'intérêt qu'il y a pour eux à se grouper en un faisceau puissant, se sont, depuis quelques mois surtout, dirigés vers la Garde Ville Marie Indépendante et nous ne pouvons qu'adresser tous nos vœux de prospérité à l'utile institution due à la courageuse initiative de monsieur Joseph Comte. De vingt-huit hommes que comptait, au mois d'août dernier, la Garde Indépendante le chiffre, dès le premier novembre, passait à cinquante-cinq ! Fin décembre, soixante-dix hommes bien équipés et bien dirigés, contribuaient, par leur présence, à relever l'éclat de la cérémonie de la bénédiction du drapeau du Cercle Ollier, de l'Alliance Nationale. Le premier janvier, la Garde compte cent-dix hommes et monsieur Joseph Comte espère bien, pour la fin du mois, compléter le chiffre de deux cents et posséder quatre superbes compagnies et un corps de musique, uniques au Canada.

On le voit, c'est à pas de géant que le recrutement a marché et si l'on songe que c'est uniquement de Canadiens-français, appartenant à toutes les positions sociales, qu'est composée la Garde Indépendante, on a lieu d'être fier du résultat obtenu et de la courageuse initiative de M. Joseph Comte et de ses zélés collaborateurs.

S'il est un sport recommandable entre tous, c'est bien celui de l'escrime et des manœuvres militaires, si propres à développer les muscles et à rendre l'homme plus confiant en lui-même et nous sommes tout particulièrement heureux de voir les efforts dirigés dans ce sens, vers des exercices en honneur dans la vieille mère patrie.

M. Joseph Comte est entouré de collaborateurs intelligents et dévoués s'efforçant de lui rendre moins pénible la tâche écrasante qu'il a entreprise, de créer un corps d'élite exclusivement français d'origine et de langue.

Citons parmi ces ouvriers de la première heure : messieurs Wilfrid Lefebvre, Eugène Quézel, Joseph Gamache et Ferdinand Poirier, capitaine et lieutenants ; le major J. H. H. Matte ; l'adjudant Joseph Frigon ; M. le Dr Joseph Gagner, chirurgien-major ; MM. Crevier, clairon-major, Olivier Leblanc, tambour-major, Georges Girard, sergent-tambour, et tant d'autres qui, une fois incorporés et pris dans l'engrenage, deviennent des zélés énergiques de l'œuvre et contribuent, par la propagande intelligente qu'ils exercent, au succès de l'apostolat qu'il s'agit de mener à bien.

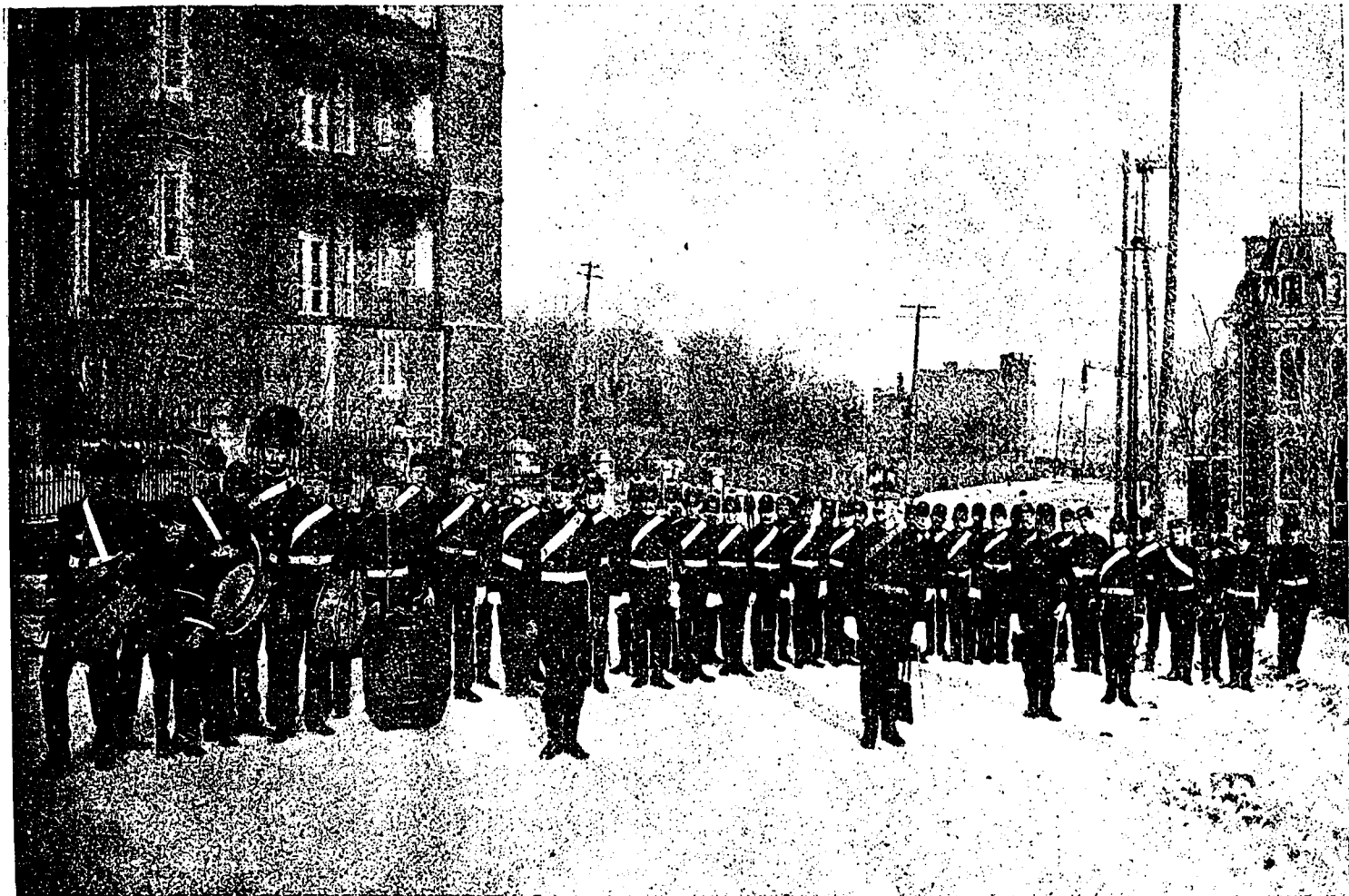
Dans cette œuvre, une place à part doit être réservée au Révérend Caré Lepailleux, aumonier de la Garde, à laquelle il ne ménage pas ses conseils, son influence et qui, par sa seule présence, est la garantie absolue du but moral poursuivi par nos jeunes et actifs amis.

Afin de compléter, à bref délai, ce corps appelé à devenir le premier du

Canada, un dernier appel est fait aux jeunes gens que leurs aptitudes poussent à s'enrôler. Il n'en coûte absolument rien, rien que de la bonne volonté et quelques heures prises, le soir, sur le temps ordinairement consacré à des distractions d'un ordre moins élevé. Les officiers fournissent



LE REV. M. G. M. LEPAILLEUX,
Aumonier de la Garde.



PENDANT LA MANŒUVRE.

gratuitement à tous ceux s'engageant avant la fin du mois de janvier, la tunique, le képi, la giberne et le ceinturon.

L'on peut s'inscrire tous les lundis, mercredis, vendredis et samedis du mois de janvier, de 7 heures à 10 heures du soir aux nouveaux quartiers-généraux de la Garde Ville-Marie Indépendante, 1192 rue Saint-Laurent, ancien établissement J. O. Villeneuve.

Là, de vastes salles permettent aux membres, aussi nombreux fussent-ils, de s'exercer à l'escrime, à la gymnastique, aux exercices et manœuvres militaires et, quand le temps le permet, de gagner les charps avoisinant la montagne pour les manœuvres d'ensemble.

Il ne manque donc plus rien à la Garde pour atteindre le but tracé.

Que nos souhaits l'accompagnent dans cette œuvre de haute morale et de patriotisme.

JOURNAL D'UNE FEMME MARIÉE

« Cela semble être une chose admise que les hommes se relâchent vite de leur courtoisie après le mariage. Ils ne sont pas lent à retrancher de leur vocabulaire les "s'il vous plaît" et "les merci", et ils oublient vite les mille et une délicatesses dont ils savent nous combler avant et pendant la lune de miel.

« Quand je vois un homme et une femme ensemble il ne me faut pas grand temps pour savoir s'ils sont mariés ou non. Il me suffit pour cela de les observer un instant. Si la femme, par exemple, laisse tomber son mouchoir et est obligée de le ramasser elle-même, je dis : "Ils ont passé leur lune de miel." Si au contraire, l'homme est aimable, poli, prévenant pour la femme qu'il accompagne, j'en conclus qu'ils n'y ont pas encore atteint.

« Nous entendons souvent parler des soucis et des tracas des hommes. Ils sont obligés de lutter et de travailler pour assurer notre existence, c'est vrai ! Mais croient-ils, ces hommes, qu'une pauvre femme obligée de conduire une maison, n'a ni soucis ni tracas ? Croient-ils qu'une maison est plus facile à diriger qu'un établissement de commerce, un bureau d'avocat, de notaire ou de médecin ?

« Je suis convaincue cependant qu'il y a de par le monde, des hommes nobles et généreux. Il y en a qui, peut-être, feront des saints en paradis. Il y a des hommes, m'a-t-on dit, qui se lèvent la nuit pour administrer la dose de sirop calmant au bébé, et qui le matin, luttent énergiquement pour allumer le poêle.

D'un autre côté, il est des femmes paresseuses, sottes, égoïstes, extravagantes, boudeuses, qui se mettront en colère parce que leur mari leur apportera une pomme au lieu d'une orange et *vice versa*, et souvent ce sont celles-là qui sont le plus adulées, le plus recherchées par les hommes. Mais je ne crains pas de dire que ce sont des exceptions. La femme est, par nature, plus désintéressée, plus dévouée, plus sensible, plus crédule... et plus aimable que l'homme. Ses devoirs sont plus variés, et plus accablants. Elle endure de plus grandes souffrances, a plus d'empire sur son système nerveux, et fait face à des difficultés devant lesquelles un

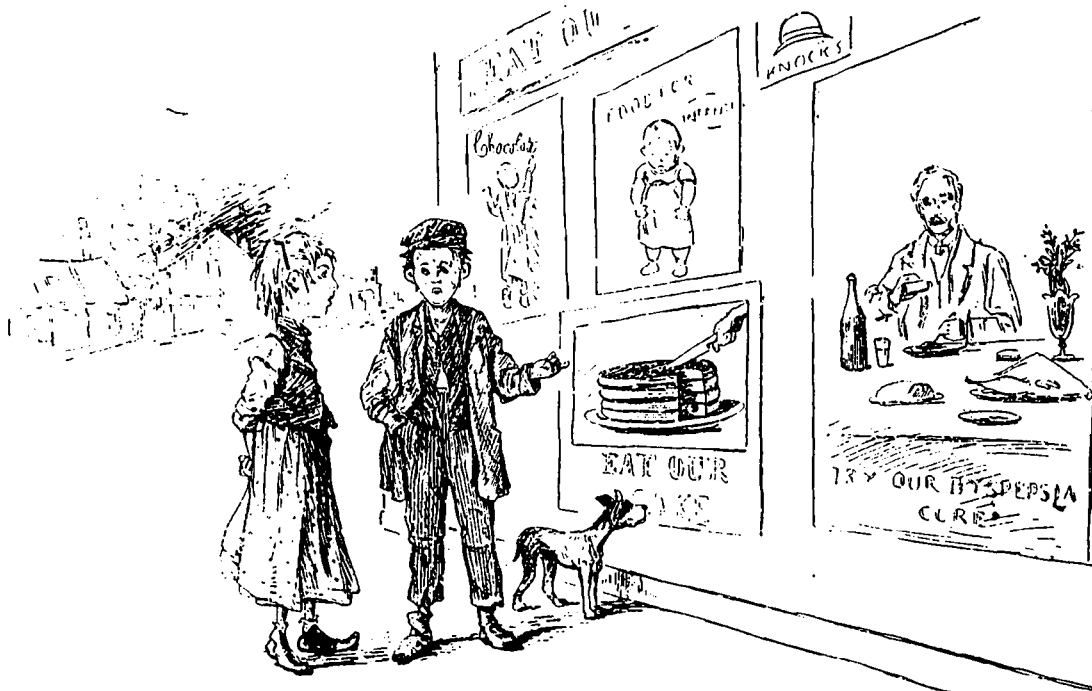
homme succomberait. Les femmes ont besoin de plus de sympathie, de plus de soins que les hommes, et je suis fâchée d'être obligée de dire que souvent elles en reçoivent moins.

MARIELEINE.



M. JOSEPH COMTE,
Commandant de la Garde.

TRISTE !



Lui. — Si ça n'est pas cruel pour des jeunes gens comme nous, vigoureux et forts, et qui avons bon appétit ! Voir sur les murs de pareilles affiches, quand on a peine à pouvoir seulement manger ses chaussures !

SONGERIE

Ah ! le vent qui hurle et qui geint !
Le vent fou qui pleure à la porte
Et dont l'haleine nous apporte
Comme un bruit de sanglot humain !

Sa voix m'attriste et me prend l'âme.
Il me semble écouter un cœur
Se débattre sous le vainqueur
Eclat de rire d'une femme.

Oh ! Dites, mon Dieu, dites moi :
Sont-ce pas des cris de souffrance
Qui passent dans l'air en démence,

Emplissant tout le ciel d'émoi ?

Oui, ce doit être cette chose :
Les bruits sinistres des hivers
Sont les plaintes, les mots amers
De la pauvre terre morose,

De même que le Printemps bleu
Est la fleur au bord de la route...

C'est pour cela, Seigneur, sans doute,
Que le Printemps dure si peu !...

PAUL MILANE.

HISTOIRE D'UNE SOURIS

(CONTE POUR LES ENFANTS)

Elle s'appelait Raminette et vivait depuis je ne sais combien de temps dans une vieille, vieille maison située sur le bord d'une rivière. Elle avait établi son domicile dans un certain caveau où l'on serrait toutes sortes de bonnes choses, des noix, du lard, du fromage, dont elle se régala à discrétion. Comme elle était toute petite et seule de son espèce, vous comprendrez facilement que les brèches qu'elle faisait à ce tas de provisions ne se voyaient pas plus qu'un verre d'eau enlevé à la rivière qui coulait paisiblement à quelques centimètres au-dessous du soupirail grillé de ce caveau d'abondance.

Raminette vivait donc là dans une sécurité profonde, lorsque survint une année excessivement pluvieuse. La tranquille rivière galopait maintenant en grondant et en écumant, de niveau avec le soupirail, et, par les grands vents, elle sautait en travers les barreaux. On avait enlevé les sacs de noix et tout ce qui posait par terre, et rangé sur des planches le lard et le fromage. Raminette elle-même avait jugé prudent de déménager. Elle avait quitté la chambrette qu'elle occupait au fond d'un vieux tonneau vide, et s'était réfugiée dans un trou sous une marche de l'escalier, la quatrième avant d'arriver à la porte du caveau.

Une nuit, — la journée avait été affreuse, le vent et la pluie n'avaient cessé de faire rage, — notre pe-

tite souris fut réveillée par une sensation de fraîcheur des plus désagréables. Elle se sentit inondée des pieds à la tête et, d'un saut, fut hors de son trou. Horreur ! le spectacle qu'elle aperçut aux rayons blafards de la lune la glaça d'effroi. L'eau avait envahi le caveau et venait, en clapotant, battre contre la marche placée juste au-dessous de celle sous laquelle elle avait cherché asile.

Escalader de toute la vitesse de ses petites pattes les quatre marches qui la séparaient de la porte du caveau, qui était heureusement toute verrouillée et pleine de fentes, agrandir des griffes et des dents la plus large de ces fentes, tout cela fut pour Raminette l'affaire de quelques secondes, et déjà elle se glissait au travers, quand soudain retentit un effroyable fracas. La vieille maison, minée par les eaux, venait de s'écrouler et l'avait ensevelie sous ses débris.

Par une sorte de miracle, une grosse pièce de bois arrêtée au-dessus de sa tête empêcha seule Raminette d'être réduite en miettes. Mais sa situation n'en était pas moins affreuse pour cela.

Figurez-vous, en effet, mes enfants, cette pauvre petite souris, — pour une souris les tout petits d'entre vous sont encore d'immenses géants, — enterrée vive sous les ruines d'une maison, une montagne en comparaison de l'exigüité de sa taille.

Raminette, malgré tout, ne perdit pas courage et résolut d'essayer, coûte que coûte, de se frayer un passage à travers les décombres. Autant dire une mouche qui voudrait emporter le Panthéon sur ses ailes. N'importe ! la voilà à l'œuvre, usant ses

dents à ronger le bois et la pierre, ses griffes à gratter la terre qui s'éboule sous elle et menace à tout instant de l'engloutir. Il me faudrait un volume pour vous raconter tous les dangers qu'elle courut, toutes les souffrances qu'elle endura. Et cela dura longtemps, longtemps, toujours dans l'obscurité, jusqu'à ce qu'enfin, au moment où, à bout de forces, elle allait succomber à la fatigue, un mince, oh ! bien mince rayon de jour, filtra jusqu'à elle.

Encore quelques efforts et elle est libre, sauvée, ressuscitée.

Lorsque vous serez plus âgés, peut-être vous fera-t-on traduire un poète latin appelé Horace. Vous y lirez ceci :

Labor improbus omnia vincit.

Ce qui signifie :

Un travail opiniâtre vient à bout de tout.

En tout cas, que vous sachiez ou non le latin, quand, plus tard, — et ce plus tard-là arrivera bien vite, — vous serez aux prises avec les difficultés de la vie, faites comme Raminette, qui pourtant n'avait pas fait ses classes, je vous assure : mettez en pratique le précepte d'Horace.

E JATTIOT.

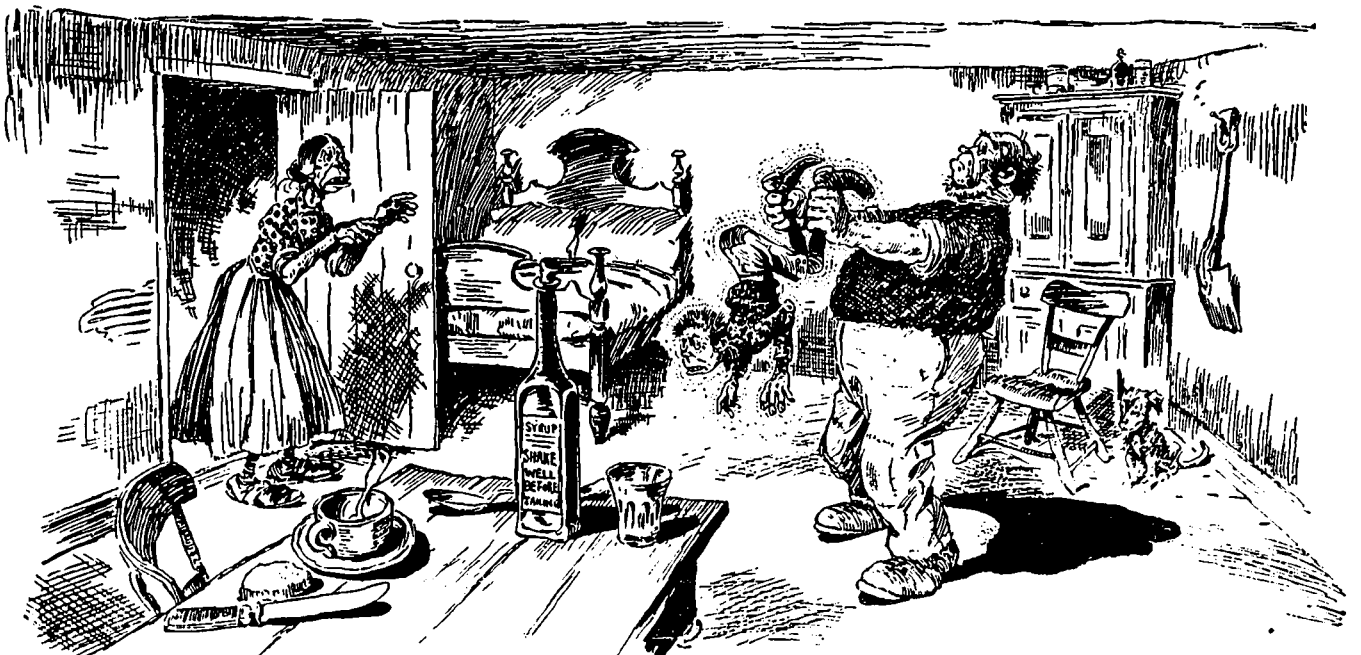
UN BON PÈRE

M. Pasriche. — Qu'est-ce que votre père a dit lorsque vous lui avez appris que nous étions pour nous marier ?

Mlle Labeauté. — Oh, il a été très gentil. Il a dit que si vous vouliez passer le prendre demain avec votre voiture, il irait avec vous visiter la maison ou vous voulez m'installer aussitôt que nous serons mariés.

Le futur a filé à l'anglaise.

AGITATION APRÈS COUP



Mme Gallagher (apercevant son mari qui secoue son rejeton d'une façon énergique). — Mike !... Mike !... pour l'amour du ciel !
Mr Gallagher. — Allons, femme, ferme ta boîte à patates. C'est Pat qui a pris son remède tout à l'heure et qui a oublié d'agiter la bouteille avant de s'en servir, je répare son oubli. C'est chanceux qu'il ait de la mémoire.

FEUILLETON DU "SAMEDI", 14 JANVIER 1899

LES MARTYRS DE MORCOFF

GRAND ROMAN DE SENTIMENT INEDIT

PREMIÈRE PARTIE

Les Deux Sœurs

XI — LE RÊVE DE MAURICE

(Suite)



Le docteur Laval entraîna rapidement la jeune fille...

—C'était là-bas... là-bas à Fontenay-sous-Bois... là-bas dans cette maison où je devrais déjà courir.

— Il était nuit, ma mère dormait.

— Tout à coup, quelqu'un s'approchait d'elle et la réveillait...

— Un homme l'attendait... un homme qui m'a chassé de chez lui comme un voleur quand il aurait dû avoir pitié de moi... un homme que je n'ai vu qu'une fois, mais que je reconnaitrai toujours, tant son visage était dur, tant son regard était mauvais !...

— Cet homme c'était le baron de Chancel...

— Le baron de Chancel ?

— Mon grand-père.

— Ah !

— Le baron, reprit Maurice, avait un air étrange... Son regard, que j'ai vu si sombre, étincelait par moment d'une joie féroce...

— A peine ma mère fut-elle devant lui qu'il l'entraîna rapidement.

— Pour être plus sûr qu'elle obéirait, on lui avait fait croire qu'on la conduisait vers moi...

— Pauvre femme ! dit malgré elle la petite Suzanne.

— Je n'ai pas besoin de te dire qu'elle n'avait pas reconnu son père, puisqu'elle ne reconnaît plus personne.

— Celui-ci l'entraînait donc.

— Très, faible, elle pouvait à peine le suivre, mais elle n'avait pas une plainte.

— Il pleuvait, il faisait même un froid assez vif, mais elle ne s'apercevait de rien.

— Et tout en suivant le baron, c'était toujours à moi qu'elle pensait... c'était toujours mon nom que ses lèvres murmuraient...

— Pas très loin de la maison de santé, la voiture qui avait amené le baron attendait, jetant dans l'ombre la vive clarté de ses lanternes.

— Mais il n'était pas venu seul à Fontenay-sous-Bois, quelqu'un l'accompagnait...

— C'était le comte de Guérande...

— Le comte de Guérande ? fit Suzanne.

— Oui, le comte de Guérande ! — répondit vivement Maurice, la voix encore plus sourde. C'est-à-dire un homme qui a été notre mauvais génie à ma mère et à moi, quand il nous aurait dû toute sa protection, mon père, enfin !

— Ton père !

— Oui, tiens ! ajouta-t-il en portant la main à son front, cette blessure que tu vois-là, c'est lui qui me l'a faite !

— Le comte de Guérande !

— Oui, c'est lui !... oui, c'est cet homme qui a eu la lâcheté, la cruauté de me frapper !

— Quand je lui avais seulement reproché sa conduite envers ma mère... sa conduite envers moi... son abandon enfin. Mais je ne puis te dire...

— Tu as donc des secrets pour moi, Maurice ?

— Non, Suzanne, mais cela nous entrainerait trop loin... Laisse-moi revenir à ce songe que tu as voulu que je te raconte... à ce songe horrible dont je reste encore tout bouleversé.

Il fit une courte pause, puis il continua :

— Ma mère était donc poussée dans cette voiture, et le cocher fouettait ses chevaux.

— Et bientôt un train partait, l'emportant loin de Paris, loin de moi !

La voix du petit Maurice venait de se voiler de larmes et il fut obligé de s'interrompre.

— Oui, c'est un mauvais rêve, mais il ne faut pas t'alarmer ainsi ! dit doucement Suzanne en lui serrant affectueusement la main.

Puis faisant un effort pour se ressaisir :

— Le train était donc parti, poursuivit Maurice. Toute la nuit, il courait... il courait... Et toute la journée encore du lendemain... puis encore une partie de la nuit suivante. Enfin, quand il s'arrêtait, on se trouvait dans un pays désert et de l'aspect le plus farouche.

— Une autre voiture attendait là, dans laquelle le baron de Chancel et le comte de Guérande faisaient encore monter ma mère... Mais elle était de plus en plus faible, et c'était à peine si elle pouvait se tenir debout.

— D'autres que ces deux hommes, ou plutôt ces deux monstres, hélas, mon père et mon grand père, en auraient eu pitié, mais rien ne paraissait les émouvoir et ils n'avaient pas même l'air de s'occuper d'elle.

— Pendant des heures et des heures, cette voiture roulait à travers des chemins très étroits et très tortueux... des chemins qui montaient... montaient toujours...

— Et toujours le pays devenait de plus en plus désert, de plus en plus sinistre, de plus en plus farouche.

— Le ciel était très noir, le vent soufflait avec violence, des oiseaux de nuit passaient rapidement en jetant des cris lugubres.

— Et les chemins encore montaient... montaient toujours !... et toujours blottie dans son coin, ma mère gardait son immobilité de statue.

— Soudain, la voiture, qui depuis quelques minutes avançait encore plus lentement, plus difficilement, faisait halte.

— Alors, semblant sortir de dessous terre, deux ou trois hommes surgissaient, portant des torches qui jetaient de grandes flammes.

— A la lueur de ces torches, ces hommes avaient vraiment des figures repoussantes, des masques de véritables brutes.

— A peine apercevaient-ils le baron qu'ils paraissaient tous saisis du plus profond respect, de la plus profonde crainte aussi.

— On sentait que ces êtres étranges, qui ne devaient être entre ses mains que des esclaves, lui étaient dévoués jusqu'à la mort.

— Leur maître leur disait brièvement quelques mots dans une langue que je ne comprenais pas, dans une langue très dure et presque sauvage.

— Alors deux de ces hommes s'avancèrent vivement vers la voiture, en faisant sortir ma mère, puis, la soutenant sous les bras, se mettaient à suivre le baron de Chancel et le comte de Guérande...

— Le cortège faisait environ deux ou trois cents pas sur un étroit plateau où s'ouvraient à chaque instant des trous très larges et très profonds. La moindre distraction, la moindre faux pas, et l'on pouvait faire une chute mortelle.

(1) Commencé dans le numéro du 24 décembre 1898.

“Tout à coup, toute rouge sous la sinistre clarté des torches, une masse imposante apparaissait.

“C’était un très ancien château avec de hautes tours, des murs énormes, des portes massives bardées de fer.

“Sous l’une des tours, une de ces portes étaient ouverte, et c’était par là que l’on faisait entrer ma mère.

“Puis, après avoir suivi une longue galerie très étroite et très humide, où des chauves-souris venaient se brûler les ailes à la flamme des torches, on traversait dans toute sa longueur une cour immense.

“Enfin une porte s’ouvrait et l’on entrait dans une pièce très vaste, une des salles basses du château.

“Dans cette salle, où il devait faire très froid et très humide aussi, un grand feu flambait sous une haute cheminée où étaient sculptés le nom et les armes de la famille de Chancel.

“Épuisée, à demi morte de fatigue, toute grelottante, ma mère se laissait tomber comme une masse devant ce grand feu, mais à peine avait-elle en le temps de s’asseoir, le temps de respirer, qu’une main se posait sur son épaule.

“C’était, sur un signe du baron, une femme qui venait brusquement de surgir de l’ombre.

“Oh ! cette femme, Suzanne, cette femme, si mon rêve ne m’a pas trompé et si elle existe, quel monstre aussi elle doit être ! s’écria Maurice qu’un long frisson venait de secouer.

“Non, je ne crois pas que l’on puisse s’imaginer figure plus atroce et plus effrayante !... Une brute aussi, une brute comme ces hommes dont je t’ai parlé, mais d’un aspect plus terrifiant encore !

“En elle, rien d’humain... C’était une créature étrange, une créature à part, qui ne devait avoir ni cœur ni âme.

—Une figure de cauchemar ! interrompit vivement Suzanne. Un être hideux produit de la fièvre qui te brûlait... du chagrin qui te dévorait... Mais tu ne vas pas croire à la réalité de ces choses-là... de ces choses impossibles !

—Qui sait ? fit brusquement et vivement à son tour Maurice. N’a-t-on pas parfois, dans son sommeil, d’étranges avertissements... d’étranges révélations ?

—Non, non, je t’en prie, ne va pas te torturer ainsi pour des chimères ! répondit-elle. D’ailleurs, si je n’étais pas sûr que tu te trompes... si je n’étais pas certaine que ta mère dort en ce moment très paisible dans la maison où tu l’as laissée hier, est-ce que tu me verrais aussi tranquille ?... Est-ce que tes peines ne seraient pas mes peines ?... Est-ce qu’un malheur qui te frapperait ne me frapperait pas en même temps ?

—Suzanne !

—Oh ! tu le sais bien, n’est-ce pas ?... Tu sais bien que c’est désormais entre nous une amitié qui nous liera pour toute notre vie... une amitié que jamais rien ne pourra détruire... Eh bien, crois-moi !... Est-ce que toi, si courageux, tu vas trembler pour un rêve... trembler pour si peu de chose !

“Mais continue, ajouta-t-elle car elle voulait gagner du temps et tâcher de le retenir. Cette vilaine femme avait donc posé sa main sur l’épaule de ta mère. Et alors ?

—Alors, reprit Maurice, ma mère la suivait, et, quelques instants après, cette horrible femme reparaisait seule et faisait à son tour un signe au baron, un signe qui semblait dire : Elle dort !

“Puis elle demeurait immobile, paraissant attendre dans une attitude d’esclave, elle aussi, les ordres que M. de Chancel allait lui donner.

“En effet, tout à coup, il se mettait à lui parler presque à voix basse, bien qu’il n’y eût plus là que le comte de Guérande.

“Et c’était encore dans cette même langue dont il s’était servi tout à l’heure, dans cette même langue inintelligible, dure et presque sauvage, qu’il s’exprimait.

“La femme ne répondait pas un mot et se contentait d’incliner parfois la tête, comme pour dire qu’elle avait compris... .

“Et, sur un geste du baron, elle s’évanouissait comme une ombre.

“Puis, soudain, la scène changea.

“Je ne revoyais plus ma mère.

“Chose étrange, elle n’était plus la pauvre innocente dont la vue m’a fait tant de mal hier... la pauvre folle dont l’œil hagard disait la pensée éteinte et la mémoire morte... .

“Toute pâle, immensément triste, elle se promenait sur une longue terrasse qui dominait le château.

“A ses pieds s’ouvraient des abîmes sans fond et dont la vue seule donnait le vertige ; plus loin, c’était l’Océan sans bornes, l’Océan infini dont les vagues venaient expirer jusqu’au bord de ces abîmes... .

“Et ma mère allait, rôdait, semblable à un prisonnier qui cherche une issue pour fuir... le moyen de reconquérir sa liberté.

“Mais toute fuite était impossible !... tout espoir de salut une folie !

“Et alors je la voyais pleurer, sangloter, puis m’appeler avec des cris déchirants.

“Puis, comme elle se désespérait ainsi, tout à coup quelqu’un sur-

gissait, s’élançant vers elle, se jetait dans ses bras. Et c’était toi Suzanne !

—Moi ! s’écria la fillette.

—Oui, c’était toi... toi tout en pleurs aussi... toi toute désespérée aussi !... Dis, Suzanne, est-ce que cela n’est pas étrange ?

Mais celle-ci venait de se mettre à rire.

—Ne ris pas ! Suzanne.

—C’est ton sérieux qui me fait rire !... Allons, voyons, comment étais-je dans ce château et que pouvait bien me vouloir le baron de Chancel ?... .

—Il ne s’agissait pas de lui.

—Et de qui donc ?

Du comte de Guérande.

—Du comte de Guérande ? s’écria-t-elle en se remettant à rire. Oh ! ça m’est égal !... je ne les connais pas plus l’un que l’autre... Eh bien, oui que voulait-il ce comte-là ?... .

—Oh ! tu m’en demandes trop, répondit Maurice, mais, ce que je sais, c’est que c’était lui que tu maudissais... c’est que c’était lui que tu accusais de t’avoir volée à ta mère... .

—Volée à ma mère ! s’écria Suzanne, qui ne put s’empêcher de tressaillir.

—Oui.

—Mais on ne peut voler que les petits enfants, mon pauvre Maurice, on ne vole pas une grande fille de mon âge !... Décidément, ton rêve est de plus en plus drôle !... .

Mais pourquoi as-tu jeté ce grand cri qui m’a fait toute frissonner... ce grand cri qui m’a brusquement réveillée en sursaut !... .

“Qu’avais-tu donc vu de si terrible et qui pouvait t’impressionner à ce point ?... S’agissait-il de moi ou de ta mère ?

—Non, de la tienne ;

—De ma mère ?

—Oui, de ta mère !

—Elle était donc aussi dans ce château ? dit vivement Suzanne qui essayait encore de rire, mais qui était devenue toute pâle.

—Non, non, répondit vivement Maurice, mais ne m’en demande pas davantage... .

—Pourquoi ?

—Parce que j’aurais peur de te faire de la peine... .

—Oh ! tu ne m’effrayeras pas, va ! dit-elle vivement à son tour, plus saisie au fond qu’elle ne voulait le paraître. Voyons, que se passait-il donc à ce moment-là qui te causait une si grande épouvante ?

—Eh bien, puisque tu veux absolument que je te le dise... .

—Je t’en prie !

—Je ne me trouvais plus à présent dans ce vieux château dont je viens de te parler, mais dans une église, très simple et très pauvrement ornée, comme l’église d’un petit village... .

“A l’autel de la Vierge les cierges étaient allumés et un prêtre célébrait un mariage... Dans la chapelle, fort petite d’ailleurs, il n’y avait que très peu d’invités, six ou huit personnes seulement, et, parmi elles, le comte de Guérande... .

—Toujours lui ! interrompit Suzanne.

—Oui, c’était encore lui que je retrouvais là... et chaque fois que son regard se portait sur la mariée, il ne pouvait s’empêcher d’avoir un sourire moqueur, tandis que dans ses yeux s’allumait un éclair de triomphe... .

—Mais ma mère, Maurice !... parle-moi de ma mère ! interrompit encore la fillette.

—Ta mère, c’était elle.

—La mariée !

—Oui, Suzanne. Mais te souviens-tu bien d’elle hier !... te souviens-tu bien comme elle était pâle quand, lorsque tout le monde te croyait morte, tu as tout à coup rouvert les yeux et que tu l’as vue agenouillée devant toi ?

—Oh ! oui, Maurice !... Comment pourrais-je oublier cela !

—Eh bien ! à genoux devant l’autel, elle était encore plus livide et plus défaite. Et ce qu’il me frappait aussi beaucoup, c’est qu’au lieu d’être parée des habits de fête d’une épouse, elle avait revêtu des habits de deuil, comme une veuve... .

—Et lui ? fit vivement Suzanne.

—Le marié ?... j’allais t’en parler... Oh ! celui-là ne me revenait guère, et, chose étrange encore, il me semblait l’avoir déjà vu, déjà rencontré, mais sans que je puisse me souvenir ni à quelle époque ni à quel endroit... .

—Et comment était-il ?

—C’était un homme assez grand, très distingué, avec des cheveux courts frisés et de longues moustaches blondes... .

—M. de Prades ! s’écria Suzanne, M. de Prades !

—Tu connais cet homme ?

—Le marquis ?... Oh ! certainement !... Mais pourquoi viens-tu de me dire qu’il ne te revenait guère ?

—Parce que je trouvais qu’il avait l’air aussi hypocrite et aussi faux que le comte de Guérande... .

—Oh ! comme tu l’as mal vu et comme ton rêve t’a trompé, mon

cher Maurice ! s'écria vivement Suzanne, M. de Prades, que je rencontrais très souvent quand j'allais faire des courses pour M. François, était mon meilleur ami avant que je te connaisse... Et je t'assure bien que ce n'est pas un méchant homme, au contraire !

— Mais, c'est égal, ton rêve est tout de même de plus en plus étrange, de plus en plus bizarre, ajouta-t-elle, car elle venait de se rappeler en quels termes pleins de colère et d'indignation sa mère lui avait parlé du marquis. Et alors ?

— Alors, reprit Maurice, comme le prêtre venait de hélir les anneaux et comme le marquis s'emparait déjà de la main de ta mère soudain un grand cri s'élevait... un grand cri qui remplissait toute l'église et glaçait tout le monde d'épouvante.

— C'était ta mère qui venait de tomber sur les dalles !... Ta mère qui venait d'expirer dans ce cri-là !... Ta mère qui venait de mourir !

— Maurice !

— Et voilà pourquoi j'ai jeté à mon tour ce cri qui t'a si brusquement réveillée... Et voilà pourquoi je suis resté longtemps le front inondé de sueur, le cœur si lourd, le cœur si oppressé, que je ne pouvais plus respirer !...

Puis, comme Suzanne n'avait pu s'empêcher de pâlir :

— Tu vois bien que j'aurais mieux fait de me taire, ajouta vivement Maurice. Tu vois bien qu'à ton tour ce vilain rêve t'impressionne... .

— C'est vrai, répondit-elle, et ce que tu viens de me dire me fait encore toute trembler... mais pourtant ce qui me rassure, c'est que je sais bien que ces choses-là ne peuvent pas se réaliser.

— Rappelle-toi, d'ailleurs, ce qui s'est passé entre ma mère et moi après la visite du marquis... Rappelle-toi comme elle m'a énergiquement défendu de le revoir... comme elle m'a énergiquement ordonné de le fuir. Rappelle-toi avec quelle force elle s'est écriée que cet homme nous avait toujours porté malheur... .

— Que voulait-elle dire et pourquoi lui en veut-elle ainsi ? c'est ce que je ne puis comprendre, car elle ne s'est pas expliquée davantage. Mais ce que je sais bien encore, c'est qu'elle ne pouvait pas prononcer son nom sans frémir d'indignation, et que cela me faisait une si grosse peine que j'étais obligée de me retenir pour ne pas pleurer.

— Et tu voudrais que ma mère épouse un jour cet homme ?... Est-ce croyable ?... Est-ce possible ?... Et quand je te répète encore que ton rêve est absurde d'un bout à l'autre, est-ce que je me trompe ?

Puis, souriante et très calme :

— Aussi je n'y pense déjà plus, ajouta-t-elle. Tâche de faire comme moi... C'est le plus sage... .

Mais lui, il y pensait toujours... .

Toujours il sentait au fond de son cœur la même terrible appréhension, la même terrible angoisse.

Et, brusquement, il se leva d'un bond.

A travers la porte filtrait depuis quelques instants déjà un mince rayon de lumière.

C'était le jour qui venait de paraître.

— Oui, tu as raison, s'écria-t-il, je devrais aussi oublier ce songe affreux... ce songe qui me remplit de fièvre et qui me donne le vertige... .

— Oui, je devrais me dire comme toi que ces choses-là n'arrivent pas... que ces choses-là sont impossibles... .

— Oui, ma mère pour qui je tremble, ma mère pour qui je reste plein d'effroi doit, certainement, dormir très tranquille et très calme, la pauvre femme !

— Que pourrait-elle avoir à craindre ?

— Quel danger pourrait la menacer

— Mais j'ai beau me dire tout cela... j'ai beau ne pas vouloir accorder à cet horrible cauchemar plus d'importance qu'il ne doit en avoir, il y a aussi quelque chose en moi qui me pousse à courir vers elle... il y a aussi comme une voix qui me crie : " Va Maurice, hâte-toi ! " Ta mère a besoin de ton aide !... Ta mère a besoin de ton secours !... Et j'y vais !... Adieu, Suzanne !... .

— Encore ce mot-là ! s'écria-t-elle en se levant vivement.

— Non ! non !... Au revoir !... .

— A la bonne heure !... Et reviens vite !... Songe avec quelle impatience je t'attends !

Puis se jetant dans ses bras :

— Mon cher Maurice !... Sans toi, où serais-je à cette heure ! murmura-t-elle, très émue.

— Suzanne !... Suzanne !... s'écria-t-il en la pressant contre son cœur. Pourquoi pleures-tu ?... Ma petite Suzanne !

— C'est plus fort que moi ! répondit-elle tout bas. Maintenant j'ai peur aussi... Il me semble que tu me quittes pour longtemps... pour toujours peut-être !... .

Et elle le serrait de plus en plus fortement, de plus en plus étroitement, tandis que de grosses larmes roulaient sur ses joues.

— Pour toujours !... Oh ! pourquoi as-tu cette pensée-là ! s'écria-t-il, tout saisi de l'accent de sa petite amie. Est-ce qu'après ma mère tu n'espas ce que j'aime le plus au monde ?... Est-ce que quelque

chose pourrait nous séparer ?... Non, non, rassure-toi, console-toi... Dans quelques heures je serai de retour... embrasse-moi !... Au revoir !... A bientôt !

Et la porte ouverte sans bruit, afin de ne réveiller personne, il s'éloigna rapidement.

Comme il allait disparaître, il se retourna encore une fois.

Suzanne était sur le seuil qui lui souriait.

— Au revoir, Maurice ! lui cria-t-elle.

— Au revoir !

Pauvres enfants !

XII. — PAUVRE PETIT !

Lorsque Maurice qui, sans s'en apercevoir, avait marché d'une allure très rapide, arriva à Fontenay-sous-Bois, tout dormait encore dans la maison de santé.

Il n'osa pas se faire ouvrir et se mit à se promener lentement le long de la grille.

Le parc immense, dont le soleil dorait déjà la cime des arbres, était plein du gazouillement des oiseaux.

Maurice s'arrêta et chercha à travers les barreaux la place où, la veille, il avait vu sa mère.

C'était là, en face de lui, sous ce vieux marronnier.

La tête renversée, les yeux clos, elle semblait dormir.

Il s'était approché tout tremblant d'émotion et s'était agenouillé devant elle.

Mais, hélas ! comme elle était changée !... Ce n'était plus sa voix, ce n'était plus son regard, ce n'était plus elle !

Même dans la rue Montmartre, à l'heure de son agonie et lorsque, pendant quelques minutes, Adrienne et lui avaient pu la croire morte, ses joues étaient moins creuses, ses lèvres moins décolorées, son visage moins livide.

Et, soudain, le pauvre petit tressaillit.

Une pensée qui lui était déjà venue bien des fois, mais qui, en ce moment, se présentait tout à coup à son esprit avec plus de force encore, le faisait frémir.

Quel espoir désormais pouvait-il conserver ?

Comment cette horrible catastrophe allait-elle finir ?

Sa mère allait-elle rester folle et serait-il condamné à ne plus la revoir que dans cette affreuse maison ?... condamné à ne plus être reconnu, à ne plus être compris par elle ?

La maison maintenant était réveillée, il allait donc savoir !... Et de plus en plus pâle, tout frissonnant encore au souvenir de cet horrible songe dont il gardait toute l'angoisse, il courut vers la loge du concierge.

Mais la loge était vide et la porte de la maison de santé grande ouverte.

Maurice entra donc et fit rapidement une centaine de pas dans le parc, cherchant autour de lui quelqu'un à qui il pourrait s'adresser.

Et comme il arrivait au tournant d'une allée, une infirmière surgit tout à coup en face de lui.

C'était précisément celle qui, la veille, avait si longuement causé d'Yvonne avec le comte de Belleruche.

En apercevant l'enfant, — qu'elle reconnaissait bien, — elle eut un vif mouvement de surprise, presque de saisissement.

— Que demandez-vous, mon petit ami ? fit-elle vivement.

— Je suis le fils de Mme Yvonne, madame, répondit Maurice et je viens pour voir ma mère.

— Votre mère ! s'écria malgré elle l'infirmière de plus en plus saisie. Et elle allait lui dire :

— Votre mère n'est plus ici... Son père M. le baron, est venu la chercher hier... .

Mais le regard que l'enfant attachait sur elle était si plein d'inquiétude qu'elle eut peur de se compromettre.

Elle se borna donc à dire :

— Votre mère ?... Il faudrait parler à M. le directeur, et vous venez un peu matin... .

— Je reviendrai, madame, dit Maurice, à moins que vous ne me permettiez d'attendre... .

— Oui, oui, attendez !... Du reste, je crois que M. le directeur est dans son bureau... Je vais aller le prévenir... .

Et elle s'éloigna en murmurant d'un air plein de compassion :

— Qu'est-ce que cela veut dire ?... Cet enfant ne sait donc rien ?... On lui a donc enlevé sa mère !... Ah ! le pauvre petit !

Et Maurice, qui l'avait suivie des yeux tant qu'il avait pu l'apercevoir, demeurait aussi tout saisi.

Est-ce que, lorsqu'il avait dit qu'il venait pour voir sa mère, cette femme n'avait n'avait pas eu un air étrange ?

Est-ce qu'il s'était trompé ?

Est-ce qu'en s'en allant, elle ne venait pas de murmurer des paroles dont il n'avait pas compris le sens, mais qui devaient être des paroles de pitié ?

Et cloué au sol, se demandant avec effroi ce qu'il allait apprendre, le pauvre petit restait dans une anxiété terrible.

Enfin, au bout de quelques minutes, l'infirmière reparut.

Déjà Maurice venait de courir au-devant d'elle.

—Eh bien ? s'écria-t-il.

—Vous pouvez me suivre, répondit-elle.

Puis, tout en marchant à côté d'elle :

—Comment va-t-elle ce matin ? demanda-t-il la voix tremblante.

Mais il ne put s'empêcher de tressaillir, car l'infirmière avait fait semblant de ne pas l'entendre.

Il reprit cependant, l'épiant du coin de l'œil :

—J'ai fait un si mauvais rêve que je tremblais qu'elle ne fut malade... Voilà pourquoi je suis venu...

Mais toujours sans répondre, l'infirmière s'était mise à hâter le pas, puis après avoir gravi rapidement les quelques marches qui conduisaient au deuxième étage :

—C'est ici chez M. le directeur, dit-elle. Entrez.

Elle ouvrit une porte, puis, aussitôt disparut.

Malgré l'heure matinale, le docteur Laval, le directeur de la maison de santé de Fontenay-sous-Bois, était déjà installé à son bureau, et comme Adrienne, pour ménager au petit Maurice ses entrées auprès de sa mère, n'avait pas hésité à lui raconter la triste histoire de sa sœur, il ne put, en apercevant l'enfant, retenir un mouvement de pitié et de commisération.

—Approchez, mon ami, dit-il doucement, en voyant que l'enfant demeurait timidement immobile vers la porte. Vous venez pour voir votre mère ?

—Oui, monsieur, répondit Maurice en le regardant avec anxiété.

—Elle n'est plus ici, mon enfant.

—Plus ici !

—Depuis hier soir, elle est chez son père, chez M. le baron de Chancel qui est venu la chercher...

Mais le docteur Laval avait à peine achevé les derniers mots qu'il se leva d'un bond, en jetant un cri d'effroi.

Si pâle que l'on aurait pu le croire mort, Maurice venait de s'abattre comme une masse sur le parquet.

—Ah ! mon Dieu !... Du secours !... du secours ! cria le directeur en courant ouvrir la porte. Quelqu'un !... Vite !... Du secours !...

Trois ou quatre infirmières accoururent et ne purent, à leur tour, retenir un cri de terreur en apercevant Maurice étendu là comme un cadavre.

—Ah ! le pauvre enfant !

—Il se meurt !

—C'est le petit d'Yvonne !

Mais déjà le directeur venait d'enlever l'enfant et de le coucher sur un canapé.

—De l'éther !... De l'eau !... Des linges !... cria-t-il d'une voix brève. Et la fenêtre !... ouvrez la fenêtre !...

Et tout bouleversé, pris de peur en face de cette épouvantable et fondroyante syncope, déjà, sous les vêtements de l'enfant, sa main cherchait le cœur.

Et rien !

Aucun battement !... Aucune palpitation !

Et sous son oreille, appuyée maintenant avec une anxiété terrible sur la poitrine de Maurice, il ne sentait rien !... il n'entendait rien !...

Pendant ce temps, les infirmières tâchaient d'introduire entre les dents crochetées du pauvre petit quelques gouttes d'éther, lui faisaient respirer des sels, lui mouillaient les tempes et le front avec des linges imbibés de vinaigre, et rien !... aucun souffle... aucun signe de vie !

Le visage était toujours aussi livide, les narines aussi pincées, les lèvres aussi blanches. La tête roulait inerte, les mains étaient glacées, les yeux mi-ouverts gardaient une effrayante fixité.

Le docteur venait d'avoir un geste désespéré, et les femmes se regardaient, muettes d'angoisse.

Quelques minutes s'écoulèrent... des minutes qui parurent des siècles... Toujours penché sur Maurice, le docteur Laval devenait de plus en plus pâle, de plus en plus inquiet, tandis que, parfois, toutes frissonnantes, les infirmières l'entendaient murmurer :

—Ce coup l'a tué !... Ce coup l'a tué !...

—Mort !... Il est mort ! s'écrièrent-elles toutes saisies.

Mais, d'un geste plein d'autorité, il venait de leur imposer silence. Est-ce qu'il se trompait ?... Est-ce que, sous sa main, il ne venait pas de sentir le cœur enfin tressaillir, le cœur enfin palpiter ?... Et, n'osant pas encore se réjouir, n'osant pas encore se dire : "Oui, la vie revient !" il continuait d'écouter, haletant.

Cependant, le visage de l'enfant perdait peu à peu de son effrayante lividité. Le teint, légèrement, se colorait ; par la bouche entr'ouverte, le souffle passait plus fort, les traits se détendaient, les yeux enfin s'ouvrirent...

Les infirmières venaient de joindre les mains dans un geste de

soulagement, et le docteur Laval, dont le front s'était éclairé d'un rayon de joie, ne pût s'empêcher de murmurer :

—Je n'ai jamais eu si peur !

Cependant le petit Maurice, après s'être lentement soulevé, s'était mis à promener autour de lui un regard plein de stupeur, comme au sortir d'un songe.

Mais, brusquement, il se rappela et, alors, il fut debout d'un bond.

Il avait la tête encore pleine de vertige, et c'était à peine si ses jambes pouvaient le porter. Mais la pensée de sa mère disparue, de sa mère entre les mains du baron de Chancel, de sa mère qu'à tout prix il voulait revoir, lui rendit tout à coup une énergie extraordinaire.

—Merci ! merci !... fit-il vivement, mais la voix encore un peu faible, en se tournant tour à tour vers le directeur et les infirmières, merci !... Oh ! maintenant, je me sens fort !... Maintenant, je puis aller vers elle !...

Mais, au premier pas, il chancela.

—Tu vois bien que tu ne peux pas te tenir debout ! s'écria le docteur qui venait de se jeter sur lui pour le soutenir. Tu vois bien que tu tomberais dans la rue !... Allons, ne t'entête pas, mon enfant... Attends que tu puisse partir... Et puis, ta mère n'est pas perdue, puisque je te dis qu'elle est chez son père, chez le baron de Chancel où, ce soir, tu la reverras... où, ce soir, tu la retrouveras...

—Chez le baron de Chancel ! s'écria le petit Maurice que ce nom avait fait tressaillir. Oh ! oui, je vais y aller !... Oh ! oui cette fois il ne me fera plus peur et il ne me chassera plus !...

"Mais ce n'est pas chez lui que je la reverrai, ajouta-t-il en faisant allusion à l'étrange rêve qu'il avait eu et qui semblait se réaliser, ce n'est pas chez lui que je la retrouverai !... Et, ce soir, il serait peut-être trop tard !..."

—Trop tard !

—Car chaque minute l'éloigne de plus en plus de moi... la sépare de plus en plus de moi !...

—Que veux-tu dire ?

—Rien ! rien !... Adieu !... Merci !...

Et cette fois, on n'avait pas eu le temps de le retenir que, déjà, l'enfant s'était élancé au dehors.

—Etrange paroles !... Que voulait donc dire cet enfant ? se demandait le directeur.

Pendant ce temps, les infirmières, qui s'étaient rapprochées de la fenêtre, voyaient Maurice traverser le parc en courant comme un fou.

Elles aperçurent encore pendant quelques secondes sa silhouette à travers les barreaux de la grille, puis ce fut tout.

Alors, celle qui, la veille, avait été chargée de réveiller Yvonne, se tourna vers ses camarades.

—Le baron de Chancel avait un drôle d'air hier ! fit-elle tout bas. Il doit encore se cacher quelque drame là-dessous !

—Pauvre femme ! pauvre petit !... murmurèrent les autres.

Puis, toutes se retirèrent pour aller reprendre leur service, car c'était l'heure de la promenade des folles.

Maurice courait toujours, mais de plus en plus ses jambes fléchissaient, un brouillard lui passait devant les yeux. Et ses idées aussi se brouillaient, devenaient confuses.

Oh ! il savait bien qu'il ne retrouverait pas sa mère chez le baron de Chancel !... Sa mère, on la lui avait prise !... on la lui avait volée !... Volée !... pourquoi ?... dans quel but ?... C'était ce qu'il ne pouvait deviner et ce qui augmentait encore son désespoir... Mais là-bas, chez ce misérable, il verrait tout au moins Adrienne... et Adrienne l'aiderait... Adrienne aurait peut-être un indice qui leur permettrait de retrouver les traces de celle qu'il aimait.

Mais il était si faible que, malgré lui, sa course se ralentissait, que ses oreilles bourdonnaient et que son front s'inondait de sueur. Et il croyait être déjà bien loin de la maison de santé que c'était à peine s'il avait fait deux ou trois cents pas. Puis, comme il se raidissait encore, soudain tout tourna autour de lui, le sol manqua sous ses pieds, et il s'abattit de nouveau comme une masse, criant, éperdu :

—Mère !... Suzanne !

Et il ne bougea plus, son petit corps tout raide étendu en travers de la route.

Presque au même moment, le coupé d'Adrienne franchissait la grille de l'hôtel de Chancel et prenait dans un galop rapide la direction de Fontenay-sous-Bois.

Car sans avoir eu le rêve véritablement prophétique de Maurice, jamais, comme pendant la nuit qui venait de s'écouler et qui avait été pour elle pleine d'insomnie, la jeune fille n'avait eu, en pensant à sa sœur, le cœur en proie à une aussi profonde tristesse.

Jamais non plus le fantôme d'Yvonne n'avait passé devant ses yeux sous un aspect aussi touchant, aussi émouvant et aussi tragique.

Pourquoi ?

Elle n'aurait su le dire.

Mais c'était comme une fièvre, comme un désir fou qui la prenait

de courir au plus tôt vers elle, de la revoir et de l'embrasser encore.

Aussi à peine fut-elle debout, encore toute pâle de la nuit blanche qu'elle venait de passer, que sa première pensée fut pour se dire :

— Oh ! oui, j'irai vers toi, mon Yvonne... j'irai vers toi, sœur chérie !

Elle prit sur sa table une lettre que, la veille au soir, son père lui avait fait remettre au moment de partir, et d'un coup d'œil la parcourut rapidement encore une fois.

Cette lettre, ou plutôt ce billet, ne contenait que ces mots très laconiques :

“ Je m'absente pour quelques jours ; ne soyez pas inquiète.”

Et sans s'étonner davantage ni chercher ce qu'il y avait d'étrange et de mystérieux dans cette soudaine absence du baron, Adrienne s'était mise en route pour la maison de santé où elle croyait avoir le triste bonheur de retrouver Yvonne.

Mais, chemin faisant, pourtant, son front s'était tout à coup assombri et une profonde mélancolie s'était emparée d'elle.

C'est qu'elle venait de ressonger à l'horrible scène qu'elle avait eue, la veille, avec le baron de Chancel ; c'est qu'elle venait de se rappeler avec quel air terrible et quel regard menaçant il lui avait défendu de retourner à Fontenay-sous-Bois ; c'est qu'enfin elle venait de se dire que c'était peut-être la dernière fois qu'elle allait voir Yvonne et que le baiser qu'elle lui donnerait serait peut-être son dernier baiser !

Et à cette seule pensée qui lui déchirait le cœur, Adrienne tressaillait, toute pâle, tandis que de grosses larmes roulaient dans ses yeux.

Car elle avait toujours très profondément, très tendrement aimé cette sœur aînée. Car même pendant les longues années qu'elle avait été séparée d'elle, elle n'avait jamais passé un seul jour sans évoquer son souvenir. Car maintenant qu'elle n'ignorait plus pourquoi elle avait été chassée de la maison paternelle et pourquoi elle était répudiée par le baron, son affection, loin de s'affaiblir, s'augmentait encore, si c'était possible, de toute l'immense pitié qu'elle sentait pour elle au fond de son cœur.

Cependant la voiture qui avait continué de filer toujours de la même allure rapide venait de s'engager depuis un moment déjà dans Fontenay-sous-Bois.

Et la jeune fille restait de plus en plus plongée dans ses amères pensées quand, tout à coup, elle eut un vif mouvement de surprise.

Les chevaux venaient de s'arrêter brusquement, et Adrienne, ayant mis vivement la tête à la portière, aperçut toute une foule qui barrait la route.

Il devait sans doute s'agir de quelque accident, car tous les gens qui s'étaient rassemblés là étaient pâles d'émotion, tandis que quelques-uns, tout en parlant, montraient la maison de santé que l'on apercevait à deux ou trois cents mètres de là.

Alors, sans savoir pourquoi, Adrienne sentit une atroce inquiétude, une mortelle angoisse lui serrer le cœur.

Sans savoir pourquoi, elle eut comme le pressentiment que ce malheur devait l'atteindre.

Aussi, comme la foule avait enfin fini par s'écarter et que le cocher allait continuer sa route, l'arrêta-t-elle vivement d'un geste.

Puis, faisant signe à une jeune fille qui se trouvait tout près d'elle de vouloir bien s'approcher :

— Qu'est-il donc arrivé, mademoiselle ? lui demanda-t-elle toute anxieuse.

— Oh ! un bien triste accident, madame, répondit vivement la jeune fille, avec un frémissement d'émotion. C'est un jeune garçon que l'on a trouvé tout à l'heure étendu sur la route... là à peu près à l'endroit où vous êtes... et qui, à cette heure, est peut-être mort, le pauvre petit :

— Mort !

— Oh ! c'est probable, car lorsqu'on l'a relevé il ne donnait plus signe de vie....

— Oh ! mon Dieu !... Et cet enfant d'où est-il ? d'où venait-il ?

— On n'en sait rien, madame, personne ne le connaît. Cependant il y a des gens qui disent qu'il devait venir de cette maison que vous voyez là-bas....

— De la maison de santé !

— Oui, madame... Ces gens croient que c'est le fils d'une de ces malheureuses femmes... d'une de ces pauvres folles que vous avez dû peut-être entrevoir en passant devant la grille.

Adrienne était devenue plus blanche qu'un linge.

— Maurice !... Oh ! mon Dieu !... serait-ce Maurice ! s'écria-t-elle.

— Vous dites, madame ?

— Rien !... Merci !... Eh ! partez, Jean, partez vite !...

Et tandis que la voiture repartait comme un trait, de plus en plus tremblante, de plus en plus frissonnante, Adrienne murmurait encore :

— Maurice !... Serait-ce Maurice !

Aussi à peine les chevaux s'étaient-ils arrêtés que déjà elle avait mis pied à terre, que déjà elle s'élançait dans le parc, folle d'inquiétude et d'anxiété.

Puis, s'adressant à la première infirmière qu'elle rencontra :

— Monsieur le directeur ? demanda-t-elle, pouvant à peine parler. Dites-lui que c'est moi, Mlle Adrienne... Mais dépêchez !... dépêchez, je vous en prie !...

— C'est que M. le directeur n'est pas ici en ce moment, répondit l'infirmière qui paraissait visiblement embarrassée.

— Pas ici ?

— Non, M. le directeur est chez un de nos voisins... chez M. le comte de Belleruche.

Mais Adrienne était si troublée que ce nom-là qui, en tout autre moment, n'aurait pas manqué de la frapper, passa pour elle inaperçu.

— Mais il ne tardera sans doute pas à rentrer, reprit vivement l'infirmière. Et, tenez, je crois que je le vois, ajouta-t-elle en montrant la porte. Oui, c'est lui !... Au revoir, mademoiselle !

Et lestement, elle s'esquiva.

En apercevant Adrienne, qui d'un bond s'était précipitée à sa rencontre, le docteur Laval ne put réprimer un tressaillement.

— Quoi ! c'est vous ! s'écria-t-il. Venez !... venez !

Puis, l'ayant entraînée à l'écart :

— Pourquoi êtes-vous venue ? dit-il, avec un accent plein de tristesse, et surtout venue en un pareil moment... venue quand vous risquez, quelques minutes plus tôt, d'avoir sous les yeux le spectacle de ce pauvre enfant... de ce pauvre Maurice qui va peut-être mourir !...

— Mourir ! s'écria Adrienne avec épouvante. Ah ! c'était donc vrai !... c'était donc de lui que j'avais entendu parler !...

— Oui, c'était vrai !... Oui, c'était lui !... Oui, Maurice va peut-être mourir par la faute de votre père !...

Mais elle venait de se redresser si brusquement et elle le regardait avec une telle surprise que, de nouveau, il tressaillit.

— Par la faute de mon père ! s'écria-t-elle, toute saisie. Que s'est-il donc passé ?... Que voulez-vous dire ?

— Comment ! Vous ne savez rien ?

— Rien... absolument rien... je vous le jure !

— Yvonne ?

— Yvonne ?... Je venais la voir....

— Ici !

— Oui, docteur... Oh ! vous m'effrayez !... Pourquoi me regardez-vous ainsi ?... Oh ! je vous en supplie, parlez !... parlez vite ! Où est Yvonne ?

Et, cachant sa tête dans ses mains, la jeune fille éclatait en sanglots.

— Si elle n'est pas chez vous, répondit vivement M. Laval, si elle n'est pas à Paris dans l'hôtel de M. de Chancel....

— Non, docteur !... Non, docteur !

— Alors, ma pauvre enfant, que voulez-vous que je sache ?... Que voulez-vous que je vous dise ?... M. le baron est venu la reprendre hier soir....

— Hier soir !

— Vers onze heures.

— Et vous l'avez laissée partir !... Et vous n'avez pas dit à mon père....

— Je lui ai dit tout ce que ma conscience et tout ce que l'intérêt que je porte à votre malheureuse sœur me faisaient un devoir de lui dire, interrompit le directeur. Mais je me suis heurté à un tel parti pris de ne rien vouloir entendre que j'ai bien été obligé de céder et de me taire....

— Hier soir ! répétait tout bas Adrienne.

Et, brusquement, une lumière se fit dans son esprit.

N'était-ce pas la veille au soir que le comte de Guérande était venu à l'hôtel de Chancel ?... N'était-ce pas la veille au soir que ce misérable avait eu avec le baron un nouveau conciliabule ?

Et quand elle croyait qu'il ne s'agissait que d'elle, que du moyen de vaincre sa résistance et de la forcer à contracter cette infâme union qu'elle repoussait avec tant de force et tant d'horreur, c'était contre Yvonne que ces deux hommes conspiraient... c'était contre Yvonne qu'ils ourdisaient quelque infernale trame !

Mais pourquoi ?... pourquoi ?... A quelle sinistre arrière-pensée avaient bien pu obéir le baron de Chancel et le comte de Guérande ?

Et la tête perdue, de plus en plus accablée, la jeune fille venait de se laisser tomber sur un banc, tandis que son regard, qui exprimait le plus violent désespoir, semblait interroger le docteur.

Mais qu'est-ce que celui-ci aurait pu lui apprendre puisqu'il ne savait rien de plus que ce qu'il venait de lui dire ?

— Oui, tout cela est bien étrange et bien mystérieux ! reprit-il au bout d'un moment. Quand M. le baron est venu me reprendre Yvonne, c'était donc un enlèvement qu'il préméditait ?...

— Mais pourquoi ?... Voilà ce que je cherche aussi et ce qu'il m'est impossible de comprendre !...

— C'est peut-être à cause de moi ? dit vivement Adrienne, frappée d'une idée subite.

— A cause de vous ?

— Mon père m'avait défendu de revoir Yvonne.

— Défendu de revoir votre sœur !

— Oui, docteur. Il m'avait formellement déclaré que je devrais à l'avenir cesser les visites que je lui faisais....

—Est-ce possible !

—Et peut-être a-t-il employé ce moyen-là pour me faire perdre ses traces et pour être sûr que je lui obéirais ?... Car il faut que je vous dise tout, docteur. Vous savez, ce mariage auquel il voulait me condamner ?...

—Avec le comte de Guérande ?

—Eh bien ! malgré le scandale de mon refus, mon père n'a pas renoncé à l'espoir de m'y faire consentir encore... Alors peut-être a-t-il voulu me punir et se venger de moi en me privant de la seule joie que j'avais encore, c'est-à-dire en m'enlevant Yvonne...

—Peut-être !

—Mais comment a-t-il pu commettre une pareille injustice ?... Comment n'a-t-il pas compris qu'en voulant me frapper, c'était elle surtout qu'il allait atteindre ?

—Elle et l'enfant !... elle et Maurice ! s'écria le docteur.

—Maurice !

—Oui, Maurice qui râle !... Maurice qui agonise et qui ne passera peut-être pas la journée !

—Est-ce vrai !... Mon Dieu ! mon Dieu !

—Oui, c'est vrai !... oui, à moins d'un miracle Maurice est perdu !...

Et si le pauvre enfant meurt, votre père pourra bien se dire que c'est sa faute... votre père pourra bien se dire que c'est lui qui l'a tué ! reprit avec plus de force le directeur. Car ce que je n'oublierai jamais, c'est la scène qui s'est passée ce matin dans mon cabinet quand le pauvre petit est venu me demander à voir sa mère... A peine lui avais-je dit qu'elle n'était plus chez moi... qu'elle devait être chez M. le baron, que je l'ai vu chanceler, puis tomber raide, comme s'il venait d'être foudroyé...

—Pauvre Maurice !

—Et comment vous le dépeindre à ce moment-là, si pâle que je ne pouvais le regarder sans trembler, si froid et si rigide que je le croyais mort !...

“ En vain je cherchais à saisir encore un souffle sur ses lèvres ; en vain je cherchais à surprendre encore un battement du cœur, une étincelle de vie !... Rien !... rien !... Oh ! j'ai bien cru pendant quelques minutes que je n'avais plus qu'un cadavre sous les yeux !

—Pauvre Maurice !... pauvre Maurice ! répéta Adrienne, le cœur déchiré.

—Quand enfin je pus réussir à le ranimer — j'allais presque dire à le sauver — et qu'il put enfin se tenir debout, j'aurais voulu le garder, car je le voyais encore si chancelant et si faible que je redoutais le malheur qui vient d'arriver.

“ Mais sa première pensée avait été pour sa mère... pour sa mère qu'il voulait à toute force revoir... à toute force retrouver.

“ Et, d'un bond, il s'évada ; d'un bond il disparut.

“ Mais j'étais si certain que ses forces le trahiraient, que je ne pouvais m'empêcher de penser à lui et de me dire qu'il n'irait pas bien loin.

“ Et mes appréhensions ne devaient, malheureusement, que trop bien se réaliser !

“ A peine une demi-heure s'était-elle écoulée depuis qu'il s'était échappé d'ici, qu'une de mes infirmières entra, toute pâle, dans mon cabinet.

“ —Monsieur !... monsieur ! me cria-t-elle. C'est lui !... c'est le petit Maurice que l'on vient de trouver encore une fois évanoui !... c'est lui que ces hommes rapportent !... ”

“ Je m'étais déjà élancé vers la fenêtre, et je vis, en effet, passer devant ma maison un saisissant et lugubre cortège.

“ Escortés d'une foule assez nombreuse, deux hommes, que je reconnus aussitôt pour être deux domestiques de l'un de mes voisins, de M. le comte de Belleruche, portaient l'enfant... Je n'avais pu que l'entrevoir, mais sa lividité de spectre m'avait si vivement frappé que je ne pus retenir ce cri :

“ —Il est mort ! ”

“ Et, sans perdre une seconde, je courus chez M. de Belleruche.

“ En chemin, je rencontrai quelques personnes qui avaient croisé le cortège.

“ —Où courez-vous, docteur ?

“ —Sauver cet enfant !

“ —Vous arriverez trop tard ! ” me répondirent-elles.

“ Quand j'arrivai, tout saisi et hors d'haleine, M. de Belleruche se jeta sur moi, puis, m'entraînant vers le lit où déjà le petit Maurice était couché :

“ —Docteur, me cria-t-il, Dieu remet la vie de cet enfant entre vos mains !... Suivez-le !... sauvez-le ! ”

“ Et son regard se fixait sur moi plein d'une affreuse angoisse, plein d'une terrible anxiété.

“ Car vous ne connaissez pas le comte de Belleruche, mademoiselle, et peut-être n'avez-vous jamais entendu parler de lui ?

—Si ! si ! fit vivement Adrienne.

—Alors vous devez savoir que le comte est le cœur le meilleur, l'âme la plus généreuse qu'il existe. C'est un être à part... un être qui souffre de tous les maux et de toutes les souffrances des autres.

“ Aussi, quand ses domestiques, qui passaient par hasard à l'endroit où Maurice s'était pour la seconde fois évanoui, le lui avaient apporté agonisant, avait-il éprouvé la même terrible émotion que s'il se fût agi de son propre enfant, de son propre fils... ”

“ Aussi ne put-il s'empêcher de pâlir quand je lui dis ce que je viens de vous répéter : qu'à moins d'un miracle, Yvonne n'aura plus d'enfant !... qu'à moins d'un miracle, le pauvre petit est perdu !

—Perdu ! s'écria la jeune fille. Oh ! ne dites pas ce mot-là, docteur !... ne dites pas ce mot qui me désespère !

—Je vous le dis pour que vous sachiez bien que vous n'avez pas d'illusions à vous faire... Je vous le dis pour vous éviter une plus poignante douleur, un plus horrible déchirement encore... ”

“ Oui, c'est une fièvre cérébrale qui emporte Maurice... une fièvre cérébrale causée par l'immense révolution qu'il a éprouvée en ne retrouvant pas sa mère... ”

“ Mourra-t-il ce soir ou passera-t-il encore la nuit, je ne pourrais le dire. Mais, ce que je sais bien, c'est que ses heures sont comptées !... mais, ce que je sais bien, c'est que, demain, à l'heure où nous sommes, le pauvre enfant ne cherchera plus sa mère !... Mais, ce que je sais bien, c'est que si vous voulez le revoir et l'embrasser une dernière fois, vous n'avez pas une minute à perdre.

—Oh ! oui, docteur, répondit Adrienne en éclatant en sanglots, oui, le revoir ! oui, l'embrasser ! oui, remplacer auprès de lui celle qu'il a tant aimée !

—Celle qu'il aimait jusqu'à en mourir ! dit vivement le docteur avec une profonde émotion. Eh bien ! venez... venez vite !... Je vais vous conduire vers lui !... je vais vous conduire chez M. de Belleruche !

Et le docteur Laval entraîna rapidement la jeune fille qui, toute chancelante, étouffait dans son mouchoir le bruit de ses sanglots.

XIII — LES DEUX DEVOIRS

Mais si la nuit qui venait de s'écouler avait été pour le petit Maurice pleine d'horribles cauchemars, et pour Adrienne pleine d'affreuses angoisses, le comte de Belleruche n'avait guère dormi non plus.

Jusqu'à l'aube, on avait pu voir sa lampe rester allumée et sa haute silhouette aller et venir lentement derrière les rideaux de sa chambre.

Les bras croisés et la tête inclinée sur la poitrine, tout en marchant il songeait à l'entretien qu'il avait eu quelques heures auparavant avec le marquis de Prades... à cet entretien qui, si brusquement, venait encore une fois de changer sa vie.

Oh ! certes, il irait bien toujours chaque semaine prier, comme par le passé, dans ce coin solitaire du cimetière Montparnasse où reposait celle qui, en mourant, lui avait emporté toute son âme.

Il irait bien toujours, le cœur tremblant, s'agenouiller sur cette tombe où dormait la femme qui avait été le plus tendrement et le plus fidèlement aimée.

Il irait bien toujours lui dire, les yeux pleins de larmes : “ Marguerite, je pense à toi !... Marguerite, je t'aime toujours ! ”

Mais il n'aurait plus le droit, maintenant que de Prades avait parlé, maintenant qu'il savait à n'en plus douter qu'Yvonne était sa fille, et que l'enfant qu'il cherchait était celui de la malheureuse folle, c'est-à-dire aussi son enfant ! il n'aurait plus le droit de vivre enfermé dans ses souvenirs et confiné dans ses regrets.

Et son regard brillant de joie, étincelant aussi d'énergie, le comte de Belleruche se disait qu'il avait désormais deux devoirs à remplir.

L'un de ces devoirs, était de sauver Yvonne... Yvonne chassée par le baron de Chancel... et de lui faire un avenir aussi beau que, pour elle, le passé avait été douloureux. L'autre, c'était de retrouver et de rendre une famille à cet enfant... à cet enfant si vaillant et si courageux, mais si malheureux et si à plaindre aussi !

Oui, c'était là le double devoir sacré qui s'imposait à lui, et dont l'accomplissement allait mettre enfin un peu de douceur, un peu de joie dans son existence si monotone et si triste.

Yvonne !... Yvonne !... Chassée, reniée par le baron, elle n'appartenait donc désormais qu'à lui et rien ne pouvait donc l'empêcher de la recueillir, l'empêcher de l'entourer de sa tendresse et de tous ses soins.

Et la raison lui reviendrait !... Elle saurait un jour qu'il était son père... Son père !... Et elle l'aimerait peut-être... oui, elle l'aimerait !... Oh ! quelle joie ! et comme d'avance il était pâle d'émotion, comme d'avance il se sentait défaillir de bonheur !

—Ma fille !... ma fille !... mon Yvonne ! murmurait-il lentement et avec une douceur infinie.

La veille, c'était déjà dans l'intention de la revoir, dans l'inten-

tion de tout dire et de faire sa confession toute entière au docteur Laval, qu'en sortant de chez de Prades, il s'était présenté à la maison de santé. Le directeur était absent, mais il retournerait aujourd'hui ; et Yvonne n'errait plus comme un spectre parmi ce lamentable troupeau de folles dont la vue lui déchirait le cœur... et Yvonne lui serait rendue...

Rendue!... A cette pensée, ses yeux s'emplissaient de larmes. Car il se ressouvait combien il avait souffert d'être séparé d'elle et quel atroce martyre il avait enduré.

Combien de fois, en effet, alors qu'elle était encore chez le baron de Chancel, ne s'était-il pas embusqué tautôt à l'angle d'une rue, tantôt sous une porte cochère pour l'entrevoir une seconde, le temps d'un éclair!

Combien de fois n'avait-il pas rôdé autour de l'hôtel du baron, pour tâcher de saisir au passage, à travers les vieux arbres qui entouraient l'hôtel, la fuite légère de son ombre!

Puis, plus tard, c'était en vain qu'il avait encore attendu, en vain qu'il avait encore rôdé, il ne l'avait plus aperçue!... Il était revenu presque tous les jours, et rien!... toujours rien!... et il n'avait rien pu savoir sur elle!...

Oh! dans ces moments-là, nul n'aurait reconnu dans cet homme si triste le fier comte de Belleruche d'autrefois!

Mais bientôt, il n'aurait plus besoin de se cacher pour la voir. Elle serait là, près de lui... là, à toute heure, à toute minute, et il pourrait vivre en contemplation et en extase devant elle.

Mais, tout à coup, le comte tressaillit.

Et l'enfant?

Où le retrouver? Où, pauvre oiseau tombé du nid, s'abritait-il à cette heure?... Où agonisait-il peut-être de chagrin et de misère?... Il n'y avait donc pas un seul instant à perdre pour le retrouver, le sauver, peut-être!

Et le comte réfléchissait. Puisque, l'avant-veille, on l'avait vu à Alfortville, c'est que, probablement, il ne devait pas être bien loin... Là, sans doute, on retrouverait ses traces. Mais si, de ce côté, les recherches qu'il allait entreprendre restaient vaines, le comte ne désespérait pas de réussir bientôt, grâce aux puissantes influences qu'il n'avait qu'un mot à dire pour mettre en œuvre.

Et depuis longtemps déjà sa lampe s'était éteinte, depuis longtemps déjà le jour avait paru, que M. de Belleruche continuait d'aller et venir, toujours perdu dans ses pensées.

Un rayon de soleil ayant frappé ses vitres, il ouvrit sa fenêtre et respira longuement l'air pur du matin.

Le parc immense était plein du parfum des lilas, et, dans les branches des arbres des milliers d'oiseaux chantaient.

Et le front toujours si sombre du comte soudain s'éclaircit; et, dans son cœur, si plein toujours de tristesse, pour la première fois depuis longtemps un rayon d'espérance brilla.

Et longtemps, longtemps, le comte s'oublia là, le regard distrait, les coudes appuyés sur le balcon.

Puis comme, enfin, s'arrachant aux songes qui l'absorbaient, il allait descendre pour faire, comme chaque jour, une longue promenade à travers les allées du parc, brusquement, il se redressa.

De longs murmures et le bruit sourd d'une foule en marche venaient de lui parvenir, et il se demandait ce que cela pouvait être, quand, tout à coup, il ne put retenir un geste et un cri de surprise.

Pierre et Louis, deux de ses domestiques, qu'une course avait appelés à Vincennes, venaient de pénétrer rapidement dans le parc, portant dans leurs bras un enfant évanoui, tandis que, devant la grille de la villa, la foule qui les avait escortés continuait de stationner en faisant entendre de longues rumeurs de pitié.

Le comte était d'abord resté immobile de saisissement. Ce petit inconnu que ses gens lui apportaient lui faisait l'effet d'un petit mort, tant il était pâle et tant ses traits étaient décomposés. Qu'était-il donc arrivé à cet enfant?... Quel était donc l'accident dont il avait été victime?

Et, se ressaisissant brusquement, d'un bond il s'élança hors de sa chambre.

Au même moment, Pierre et Louis arrivaient dans le vestibule et déjà se consultaient pour savoir où ils allaient déposer Maurice, quand le comte, surgissant devant eux, leur fit signe de le suivre.

Et, moins d'une minute après, l'enfant d'Yvonne était déjà couché dans une des plus belles chambres de la villa, et déjà, sur l'ordre de son maître, Louis courait à la maison de santé chercher le docteur Laval que, d'ailleurs, il devait rencontrer en chemin.

Puis, tout en cherchant à ranimer l'enfant qui, malgré tous ses soins ne bougeait plus, ne remuait plus, M. de Belleruche, la voix brève et basse, interrogeait Pierre.

—C'est là-bas, pas très loin de la maison des folles, que nous l'avons trouvé, répondit le domestique en parlant à voix basse aussi. Il était étendu sur la route la face contre terre, et comme nous venions de le soulever, notre première pensée a été, en le voyant si pâle et si livide, que le pauvre petit avait cessé de vivre... Il respirait encore pourtant, mais si faiblement que chacun de ses sou-

pirs pouvait être le dernier... Alors, connaissant le bon cœur de M. le comte, nous n'avons pas hésité à le transporter ici.

—Et vous avez bien fait, Pierre, dit vivement M. de Belleruche, vous avez bien fait!... Mais que lui est-il arrivé? Comment cet enfant se trouvait-il sans connaissance sur la route?

—C'est ce que je ne sais pas, monsieur.

—Parmi les gens qui vous accompagnaient, personne ne connaît?

—C'est-à-dire que l'on ne sait ni sa demeure ni son nom, mais j'ai entendu un homme dire: "C'est le petit garçon d'Alfortville!"

—Le petit garçon d'Alfortville! s'écria le comte.

—Oui, monsieur. On l'a vu de ce côté-là, il y a deux ou trois jours!

—Deux ou trois jours!

—Mais je ne sais rien de plus.

Le comte avait tressailli de la tête aux pieds, puis était devenu tout pâle.

—Lui!... Serait-ce lui? murmura-t-il.

Et, ne pouvant plus parler, tant il était ému, d'un geste il congédia Pierre.

Resté seul, il se pencha vivement de nouveau sur Maurice.

—Est-ce une hallucination? murmurait-il encore. Mais comme il ressemble à Yvonne!

Puis, soudain, son saisissement redoubla.

Il venait d'apercevoir, au front de l'enfant, la longue raie sanglante qu'y avait faite la cravache du comte de Guérando.

Le jeune garçon d'Alfortville, et celui qu'il avait vu s'enlir éperdu et sanglotant sur la route, était donc le même!

C'était donc du fils d'Yvonne que, sans s'en douter, il avait pris la défense!

Mais alors pourquoi ce brutal cavalier avait-il maltraité cet enfant?... Quel était donc cet homme?... Qu'avait-il donc pu se passer entre eux, pour que ce lâche frappât ainsi sans pitié, frappât ainsi sans rougir de honte ce pauvre petit!

Mais déjà, dans l'esprit de M. de Belleruche, un trait de lumière venait de se faire, déjà la vérité lui apparaissait.

Oui, il n'y avait plus de doute à avoir, cet enfant étant bien l'enfant d'Alfortville... c'est-à-dire le fils d'Yvonne... c'est-à-dire le pauvre enfant de la folle qui, peut-être, rôdait autour de la maison de santé pour entrevoir sa mère... qui, peut-être, venait de la quitter le cœur brisé après lui avoir prodigué des baisers qu'elle ne lui avait pas rendus!...

Puis, sur la route, l'enfant s'était croisé avec ce cavalier qui n'avait pas même daigné laisser tomber un regard sur lui, et, dans ce cavalier, il avait soudain reconnu le père infâme qui l'avait abandonné, le misérable dont la trahison avait tué Yvonne!

Et, tout frémissant, il s'était jeté au-devant de lui, et moitié indigné, moitié suppliant, il avait essayé de réveiller sa conscience, il avait fait appel à son honneur et il lui avait demandé grâce pour sa mère et pour lui.

Et c'était alors que, furieux et exaspéré, cet homme s'était vengé des reproches de l'enfant en lui coupant la figure de ce formidable coup de cravache.

—Son père... oui, c'était son père! pensa le comte, dont tout le corps venait d'être secoué par un frisson de colère. Oui, c'était ce Charles que ma pauvre Yvonne, que ma pauvre fille appelle toujours dans sa folie!

Et les poings crispés, les yeux de plus en plus flamboyants, l'air terrible, il s'écria:

—Je l'ai souffleté de mon mépris et de mon indignation... Je lui ai jeté à la face le plus sanglant outrage... Je pense bien qu'il m'en demandera raison... Oh! quelle joie j'aurais de le tuer!...

Et il demeurait encore tout livide et tout frissonnant lorsque, brusquement, le docteur Laval entra.

—J'ai rencontré Louis... J'accourais, fit-il la voix haletante.

Puis, s'étant vivement rapproché du lit où se trouvait le petit Maurice, il eut un cri étouffé:

—Perdu!

—Perdu! s'écria le comte avec épouvante.

—Oui, perdu!... Une fièvre cérébrale... des symptômes alarmants et qui ne laissent guère d'espoir d'enrayer le mal... Je tenterai l'impossible, mais j'ai bien peur que tout mon dévouement, toute mon expérience ne demeurent inutiles.

—Perdu!... perdu! répéta tout bas le comte, l'air hagard. Oh! docteur, ne dites pas ce mot terrible!... Cet enfant...

—Cet enfant, dit vivement le directeur de la maison de santé, vous intéresse comme tous ceux qui souffrent... Et vous avez raison, monsieur le comte, car personne n'a jamais eu plus de droit à votre pitié et à votre compassion que ce petit malheureux dont l'histoire est navrante. Plus de père... une mère folle... personne au monde!... Et savez-vous ce qui le tue, monsieur le comte?... C'est l'affection, c'est la tendresse qu'il avait pour sa mère... pour cette pauvre insensée qui ne le reconnaissait même plus!

(A suivre.)

FEUILLETON DU "SAMEDI", 14 JANVIER 1899 (1)

UNE ERREUR JUDICIAIRE

ROMAN MILITAIRE INEDIT

CXII

Braves Gens

(Suite)

—Oh ! je suis refait, dit l'agent, en lançant un mauvais regard à la rouge, mais vous ne serez pas toujours là pour écraser les lanternes et me jeter à terre.

Vous aurez de mes nouvelles ; vous aussi, ajouta-t-il, en désignant Médéric.

—Soit, et, pour qu'il n'y ait pas d'erreur, n'oubliez pas mon nom, qui vaut bien le vôtre, je m'appelle Médéric Jordanet.

—Allons, oust, criait Denis.

—Oh ! je le retrouverai avant deux fois vingt-quatre heures, bougonnait Chaumont.

—Mes-Bottes !

Médéric s'était rapproché de René.

—Mon lieutenant, lui disait-il à voix basse, vous avez sauvé mon père, oh ! mon lieutenant !

Gérard qui arrivait, l'entendit.

—Alors, fit-il du même ton, tu viens de sauver l'assassin de mon père ; de quel droit, René ?

—Je n'ai rien à t'expliquer.

—Mon lieutenant, je vous défends d'appeler mon père assassin.

—Vous me défendez, vous ?

—Médéric, ordonna René, rompez.

—Pourquoi veux-tu l'empêcher de parler ?

—C'est mon affaire. . . .

—Messieurs, interrompit Baligand, qui survenait, en s'épongeant le front, nous sommes en retard, le colonel me précède. A cheval, je vous prie. Vous, là, chasseur, selle pleine de paille, aurez deux jours, moi aussi.

—J'te l'avais pas dit, mais j'te l'dis, murmura Guillout.

Dix minutes après, le 24^e, silencieusement, sortait du quartier. Jordanet, caché derrière un buisson, hors de la ville, dressa l'oreille : une horloge lointaine sonnait dix heures. Puis, il entendit un bruit sourd, comme serait celui d'une nombreuse chevauchée.

Le 24^e disparaissait au grand trot, sur la route blanche. Jordanet se retrouvait seul, dans le grand silence. Le front dans la main, il se prit à réfléchir. Chaumont allait remuer la ville et les environs pour le retrouver. Il fallait que demain il fût loin, très loin.

Il songeait, ne trouvant rien, n'osant se présenter lui-même à la gare pour demander un billet, lorsqu'il se redressa encore.

Quelqu'un se dirigeait, en chantant, vers la ville. C'était un ouvrier, en pantalon blanc, qui portait, au bout d'un bâton, des rabots et une scie. Jordanet le laissa passer, puis, cinq minutes après, il sauta sur la route et le rejoignit.

—Bonsoir, compagnon, dit-il.

L'homme se retourna et répondit :

—Bonsoir, monsieur.

—Pourriez-vous m'indiquer la rue du Clocher ? M. Well.

—Tout de même, c'est presque mon chemin ; je vous conduirai.

Ainsi, en causant, ils arrivèrent à la ville.

—Tenez, dit le compagnon, puisque vous vous rendez chez M. Well, voici sa maison et son chantier.

La fenêtre était entr'ouverte. Deux hommes, dont Risdal, se penchaient sur des papiers étalés sur une table. Risdal répondait :

—Oui, monsieur Henri.

—Vous coucherez ici, en attendant. Vous fermerez les portes ; onze heures moins le quart, je me sauve.

M. Henri s'éloigna à grands pas. Un instant après, Risdal sortait. Jordanet lui frappa sur l'épaule en disant :

—Pas un mot, c'est moi, Jordanet, ton pays.

—Toi, entre donc.

—Non, ferme d'abord les volets.

Les volets fermés, Jordanet entra.

—Eh bien, demanda Risdal, tu as vu ton garçon ?

—Oui, répondit-il, ça ne va pas, on me poursuit, j'ai failli être arrêté. Il faut que je sois loin de Limoges, avant le jour, et j'ai compté sur toi comme tu pourrais compter sur moi, pays, si tu étais dans la peine. Es-tu homme à m'abandonner ?

—Jamais ! parle.

—D'abord, as-tu de vieux habits à troquer contre les miens ?

Risdal ouvrit sa malle :

—Choisis.

Jordanet prit une défroque à demi râpée et s'en revêtit. Cela lui allait comme un gant : les deux hommes étaient de même taille.

—Maintenant, as-tu des ciseaux ?

—Voici.

Sans eau ni savon, d'une main experte, Jordanet modifia la coupe de sa barbe.

—Le diable si je te reconnaîtrais moi-même, s'écria Risdal, quand le "pays" se fut coiffé d'une casquette de soie.

—Alors, ça va, reprit Jordanet. Seulement, c'est le plus délicat, veux-tu m'accompagner à la gare et prendre mon billet. De cette façon, je me fautive en deux temps, ni vu, ni connu.

—Rouler la police, ça me va.

Ils descendirent la rue et le cours Jourdan.

Risdal, bravement, pénétra dans la cour de la gare. La lune éclairait le ciel ; il faisait aussi clair qu'en plein midi. . . .

Soudain, deux hommes s'élançèrent sur Risdal et Jordanet entendit :

—Je te tiens, cette fois ; à moi, Ledoux.

Risdal, on s'en souvient, était vêtu d'un complet de velours semblable à celui que Jordanet portait avant son déguisement. Il en avait la taille, un peu la démarche. Il se débattait bellement :

—Lâche z, ou je cogne !

Mais il avait aussi l'accent alsacien.

—Tenez bon, Ledoux, répéta Chaumont, c'est bien lui !

Jordanet n'attendit pas la fin de l'incident et remonta vivement en ville, filant à l'ombre des murs, au hasard des rues. Il se retrouva devant une autre gare, celle des Charentes. Un train arrivait. Il ne savait pour quelle destination. Il s'approcha des guichets et entendit une paysanne qui demandait :

—Un billet pour Angoulême, s'il vous plaît ?

Autant Angoulême qu'ailleurs, pour l'instant. Jordanet prit un billet pour cette ville. Cinq minutes après, il montait dans le train.

Jordanet, la tête à la portière, respirait largement, comme là-bas, dans l'écurie, quand Médéric lui avait ouvert la porte du boulevard.

Sauvé, encore une fois ! Le receveur ne l'avait pas même regardé, ni les employés occupés par l'arrivée d'un express ; quand le train s'arrêta il descendit, au petit jour, alors, dans un modeste restaurant, vide de clients, à cette heure matinale, il déjeuna. Il n'avait rien pris depuis la veille, à Saint-Sulpice-Laurière. Puis, en ville, il acheta une tenue plus soignée et s'offrit une canne. Maintenant, avec sa barbe coupée ras et sa canne sur laquelle il s'appuyait lourdement, il avait l'air d'un petit commerçant retiré des affaires.

A dix heures, avant que l'alarme pût être donnée, il reprenait le train. Après y avoir mûrement réfléchi, il se rendrait à Rolleboise.

CXIII

La Folle

Il avait repris ses habits d'ouvrier et il gagna à pied l'entrée du pays. Il s'arrêta, le soir, à la première auberge, paya d'avance sa chambre et mangea dans un coin de la grande salle. Puis, après avoir réglé sa petite note, il demanda au patron s'il pourrait trouver de l'ouvrage dans le bourg.

—Histoire, dit-il, de travailler une semaine ou deux, car je suis embauché pour le mois prochain, comme menuisier, par un entrepreneur de Paris.

Il tombait au bon moment. C'était, à quelques jours de là, fête au village. L'aubergiste le retint :

—Vous me servirez de garçon, dit-il.

Le lendemain même, il commençait son service. Dans la soirée, il vit entrer, parmi les clients de l'auberge, deux gendarmes qui s'installèrent à une table.

Pendant qu'il servait, un des gendarmes dit :

—Tiens, je ne vous connais pas, vous. Est-ce que vous êtes du pays ?

—Non, mon brave.

—On vous appelle ?

—Plouveret.

—Et vous êtes garçon d'hôtel, de votre état ?

—Oh ! non, de mon état, je suis menuisier. Mais je viens d'être malade, à Paris, pendant trois mois, à l'hôpital Lariboisière. Et le médecin m'a dit : " Ne restez pas à Paris. Tâchez de trouver du travail à la campagne."

Et si vous pouvez m'y aider, ajouta Jordanet, avec bonhomie, vous me tirerez d'un pas difficile. Je ne suis pas un ivrogne. Je suis bon travailleur et pas maladroït.

(1) Commencé dans le numéro du 3 septembre 1898.

Pour guérison rapide des Clous, Plaies, }
Pauvris, Eruptions, Eczémas, etc, }

Demandez

L'ONGUENT DE PIN PARFUME

Célèbre Produit Français couronné
par l'Académie de Paris et toutes
les Grandes Expositions.

—C'est à voir.

A dix heures du soir, l'auberge était fermée et Jordanet se disposait à se coucher dans un petit cabinet du premier étage, lorsqu'on frappa vigoureusement à la porte extérieure. Jordanet ouvrit tout doucement la fenêtre et jeta un coup d'œil au dehors. La porte s'ouvrit et l'un des gendarmes demanda à l'aubergiste :

—Votre nouveau garçon est-il encore là ?

Jordanet n'entendit pas la réponse. Mais il n'eut aucun doute : on venait pour l'arrêter.

Comment avait-il été découvert ? Il ne s'attarda pas à résoudre cette question. Les gendarmes étaient à peine entrés dans l'auberge que Jordanet sautait par la fenêtre et retombait comme un chat sur la pointe des pieds. Par malheur, cela n'avait pas été sans faire de bruit. Les gendarmes ressortirent aussitôt et se lancèrent à la poursuite du fugitif.

Jordanet se jeta dans la campagne, serré de près par les représentants de la justice. Mais l'homme qui défend sa liberté décuple ses forces pendant la lutte. Jordanet gagna du terrain. Sur le coteau, dans le fond de la plaine, il aperçut une masse sombre.

—Un bois ! se dit-il ; si j'arrive jusque-là, je suis sauvé !

Un bruit de pas. C'était un gendarme, mais un seul. Qu'était devenu l'autre ?

Jordanet pensa qu'il était fatigué peut être, celui-là, où que, c'était à redouter aussi, il était resté sur la bordure pour guetter le retour du forçat, dans le cas où Jordanet n'aurait pas voulu se hasarder dans un bois qu'il ne connaissait pas.

Il laissa passer le gendarme et quand il eut repris haleine, quand il se sentit un peu plus de vigueur dans les jambes, prêt à recommencer la lutte, il repartit.

Il allait reprendre les chemins de la forêt lorsqu'il vit se dresser tout près un homme qui s'élançait sur lui à l'improviste. Il n'eut pas le temps de lui échapper. C'était un des gendarmes, celui qui s'était engagé à sa poursuite. Ils roulèrent tous deux sur le sol en s'étreignant.

—Tu es Jordanet, hein ? faisait le gendarme. Il est bien inutile de te le demander.

—Je suis Jordanet, je suis un brave homme, et plutôt que de me laisser reprendre, vous me tuerez, je vous en réponds.

Tout à coup, dans un effort surhumain, Jordanet renversa le gendarme sous lui, et le maintint, ayant les deux genoux pesamment appuyés sur sa poitrine.

Mais dans un suprême effort, le gendarme, se souleva et avant que Jordanet eût pu l'en empêcher, il avait jeté un grand cri strident qui sembla traverser la forêt de part en part.

—À moi ! à moi !

—Ah ! fit Jordanet, il faut que je vous mette, au moins pendant une minute ou deux, dans l'impossibilité de me reprendre.

Et pendant que le gendarme se débattait, il lui asséna sur la nuque un coup de poing violent qui le rendit immobile et l'étourdit. Il en profita pour s'enfuir.

Jordanet longeait le mur d'un parc, contre lequel il y avait un chemin de ronde. Tout à coup il rencontre une petite porte entr'ouverte. Il la pousse, et se trouve devant une avenue déjà jonchée de feuilles mortes.

Le limier, sans doute, a perdu sa trace. Mais ce répit ne dure guère.

L'oreille contre le sol, Jordanet entend la poursuite qui reprend. Alors, il n'a plus qu'un espoir, qu'un moyen désespéré. Se jeter dans cette maison, dont il voit la porte du perron ouverte, s'y cacher, attendre que se soient éloignés les gendarmes, qui peut-être passeront là sans croire qu'il s'y serait arrêté. Il entre dans la maison, haletant, le cœur serré, dans sa suprême angoisse, dans le suprême abandon de tout où il se voyait ;

—Mon Dieu ! Mon Dieu ! puisque les hommes n'ont pas pitié de moi ! vous, du moins, mon Dieu ! vous !

Et il disparaît. Il s'était caché dans le vestibule, accroupi derrière la porte. Tout à coup, il entendit un bruit de pas sur le gravier de la cour. Alors, il recula, poussa la première porte venue. C'était celle du salon. Et il attendit, derrière un grand canapé.

Une femme entra, traversa la pièce et Jordanet, se voyant découvert, et sans même relever les yeux sur cette femme qui venait de le surprendre :

—Oh ! madame ! madame, n'ayez pas peur ! Je ne suis ni un voleur, ni un assassin ! Je fuyais... On me poursuit... ayez pitié de moi, ne me dénoncez pas ! Oh ! madame... ne me dénoncez pas !

Elle répéta doucement en souriant :

—Ne me dénoncez pas !

Alors, il releva les yeux. Et joignant les mains, il osa la regarder. A son aspect, il fut frappé d'un grand coup.

Et il ne retint pas ce cri d'épouvante :

—Madame de Vandières ! Elle va me livrer ! C'est fini !

Il n'a même plus assez de forces pour s'enfuir. Ce dernier coup l'a anéanti, lui a brisé les jambes.

Marguerite l'écoute.

Elle reste debout, songeuse, devant le malheureux tout en larmes. Et soudain, elle se penche vers lui. Elle prend, dans ses deux mains très douces, les rudes mains calleuses du forçat. Et à son tour, longuement, elle le considère.

Jordanet se livre à cet examen, un peu étonné que pas un cri, pas un appel ne sorte de cette bouche. Et l'expression égarée de la physionomie le frappe enfin.

—On dirait qu'elle me connaît !

Soudain, comme si la lumière, enfin, s'était faite, elle recule épouvantée, le regard éperdu, chancelante.

—Qu'est-ce donc ? Que se passe-t-il ?

Et la mémoire lui revient peu à peu. La première manifestation de ce retour, c'est le nom même du forçat qui monte à ses lèvres :

—Jordanet ! c'est Jordanet !

—Oui, madame, je suis Jordanet, le forçat, celui qu'on a accusé jadis d'avoir tué votre mari et que l'on a envoyé au bague expier le crime commis par un autre. N'ayez pas peur de moi, je vous le répète. Oh ! madame, je ne sais pas ce qui vient de se passer en vous ; tout à l'heure, lorsque vous m'avez aperçu, vous aviez un sourire sur les lèvres en me regardant, et tout à coup voici de l'effroi et de l'horreur !

D'une voix tremblante, Marguerite interrogeait :

—D'où venez-vous ? Pourquoi êtes-vous ici ? au milieu de la nuit ?

—Je vous l'ai dit, quand vous m'avez surpris, tout à l'heure, vous ne m'avez donc pas compris ? C'est vrai, vous aviez l'air tout drôle, un air que vous n'avez plus maintenant. Je ne sais pas ce qui a pu se passer en vous ; mais en quelques minutes, vous avez bien changé !

—D'où venez-vous ? Pourquoi êtes-vous chez moi.

—D'où je viens ? du bague, vous dis-je ! La police m'a traqué, poursuivi. A Paris, les agents ; ici, les gendarmes ! Et je recommençais à croire qu'il y avait vraiment un bon Dieu au ciel pour les braves gens, puisque je leur avais échappé !

Il eut, à cet instant, un accent de rage et de douleur :

—Ah ! il est dit que c'est vous qui me porterez toujours malheur ! Je m'en vais, tenez, les gendarmes ne sont pas loin, ils doivent être à chercher mes traces aux alentours du mur de clôture ou même peut-être dans votre jardin. Je vais les rejoindre, j'aime mieux me rendre à eux que de vous donner le plaisir de me dénoncer.

Il se dirigea, en chancelant, vers la porte qui donnait sur le vestibule.

Mais Marguerite, comme pour le protéger, s'était élancée avant lui dans le vestibule. Elle s'arrêta auprès de la porte restée entr'ouverte. Elle pencha la tête, et se retira, retenant Jordanet qui allait sortir.

—Restez ! restez !

—Mais, madame...

—Les gendarmes sont dans le jardin, sur vos traces.

Si vous sortez, vous êtes perdu.

—Oh ! madame ! madame ! laissez-moi me montrer à eux ! allez, ça vaut mieux !

Mais elle continuait de l'entraîner. Elle l'obligeait à traverser le vestibule. Ils rentrèrent au salon. Alors, elle le poussa dans sa chambre à coucher, alla prendre sur le guéridon la petite lampe de nuit et la mit au salon, puis referma la porte de sa chambre.

A ce moment Marguerite entendait au-dessus d'elle une fenêtre s'ouvrir et une voix qui disait :

—Gendarmes !

Ceux-ci s'arrêtaient et se retournaient, la main au képi.

—Que venez-vous donc faire chez moi à pareille heure ?

Marguerite eut un tremblement de tous les membres. Cette voix qui venait de là haut, cette voix un peu surprise et impérieuse, était celle de Maxime.

La voix continuait :

—Eh bien, vous ne répondez pas ?

—Pardon, mon colonel, en deux mots voici ce qui nous amène. Nous sommes à la poursuite d'un forçat dont la présence nous a été signalée dans le pays. Nous avons failli le pincer tout à l'heure à Rolleboise, et plus récemment encore auprès du mur de votre pare. Et nous avons la conviction qu'il a dû se réfugier dans votre château dont la porte était ouverte.

—Au château ?

—Oui, mon colonel. Du reste, vous le connaissez, c'est le forçat Jordanet.

Maxime tressaillit.

—Mais alors cet homme n'a pas été amené ici par le hasard, qui sait s'il n'y a pas en lui quelque intention criminelle ?

—Nous l'avons pensé.

—Eh bien ! visitez le château, mes braves, je vous le permets, et je ferai mieux, je vais vous accompagner.

Maxime descendit aussitôt. On entendit son pas dans l'escalier.

Des domestiques s'étaient réveillés également. Et, comme par enchantement, le château s'était éclairé ; il y avait maintenant des

lampes partout, dans le vestibule, dans le salon, dans les escaliers, dans les chambres.

—S'il est ici et si il nous échappe, dit un des gendarmes, il pourra se vanter qu'il a de la chance!

CXIV

Revenue à la Raison

Dans le vestibule, Maxime se trouva tout à coup en face de Marguerite qu'il ne s'attendait guère à rencontrer là.

Les yeux de Marguerite reflétaient tant d'angoisse qu'il eut pour elle une immense pitié. Et se méprenant :

—N'aie aucune crainte, ma pauvre Marguerite, et regagne ta chambre, viens, nous te protégerons. Il n'y a personne ici qui soit capable de vouloir te faire du mal.

Il lui prit doucement le bras.

—Viens, Marguerite, viens!

Elle se laissa emmener. Mais comme il l'entraînait vers sa chambre, il sentit qu'elle avait un mouvement de résistance. Elle se dirigea vers le salon. Il la suivit. Elle le regardait avec des yeux baignés de larmes, des yeux qui n'étaient plus ceux d'une folle, des yeux où étaient enfin revenue l'intelligence de l'âme. Maxime eut un grand cri et la prit dans ses bras.

—Marguerite! ma chère Marguerite!

—Maxime! j'ai été folle, n'est-ce pas?

—Oui.

—C'est fini, Maxime, je me souviens!

Il tomba à genoux, dans le transport de son bonheur, et lui couvrit les mains de baisers ardents.

—Ne parle pas! laisse-moi te regarder! Et surtout n'aie pas peur de ce que tu peux entendre autour de toi, car tu n'as rien à craindre.

Tout à coup, il songea à la présence de Jordanet à l'Expilly. A tout prix, il fallait épargner à Marguerite la vue du forçat.

—Rentre dans ta chambre. Viens... viens!

—Eto se laissa tomber sur un fauteuil.

Non! dit-elle, à voix basse.

—Pourquoi?

—Pas encore! tout à l'heure! tout à l'heure!

Comme elle sentait peser sur elle le regard inquiet de son mari, prête à tout maintenant, elle se glissa à ses genoux. Elle était d'une pâleur mortelle. Ses paupières s'étaient abaissées sur ses beaux yeux meurtris. D'une voix qu'il eut peine à entendre, elle murmura :

—Maxime! Maxime! Il faut que je te dise!

—Parle, Marguerite, parle! n'es-tu pas certaine de ma tendresse et ne sais-tu pas que je puis tout entendre?

Mais, à cette minute précise où l'aveu terrible, l'aveu de mort, allait enfin jaillir de ses lèvres, le vestibule s'emplit de bruit. Les gendarmes, ayant visité la maison, étaient redescendus. Marguerite se releva. La porte s'ouvrit; les gendarmes restaient sur le seuil, poliment.

—Mon colonel, nous n'avons rien trouvé; nous vous avons dérangés bien inutilement. Mais il y avait un cas de force majeure. Il ne nous reste plus qu'une chambre à visiter.

Le gendarme désigna la porte qui communiquait avec la chambre à coucher de Marguerite.

L'officier leur fit un signe affirmatif.

—Allez!

Ils s'avancèrent. Mais voilà que devant cette porte fermée, ils rencontrent tout à coup Marguerite debout, les deux bras étendus comme pour les empêcher de passer.

Ils n'ignorent pas qu'elle est folle. Mais Maxime sait tout, lui!... Il sait que Marguerite, maintenant, est consciente de ce qu'elle fait. Il sait qu'elle pense, qu'elle réfléchit.

Ses yeux épouvantés, qui ne se détachent point du visage de Maxime, ne disent ils pas qu'il y a quelque chose. Et tout à l'heure, Marguerite n'allait-elle pas lui faire un aveu, un aveu bien grave, sans doute, puisqu'elle en était toute tremblante? Quel aveu? Et dans son esprit cette pensée qui le bouleverse :

—Jordanet est caché là! Là, dans cette chambre!

C'est la vue de Jordanet, assurément, qui en rappelant brusquement à Marguerite les souvenirs du passé, lui a rendu la raison.

Toutes ces réflexions en quelques secondes, traversèrent son cerveau. Et sur tout cela surnageait la réalité, ce fait brutal, gros de situations imprévues, soudainement jeté dans sa vie; Jordanet était chez lui! sa femme l'avait caché! Il fit un signe aux gendarmes.

—Adieu, messieurs, puisque vous n'avez plus rien à voir ici.

Ils se retirèrent. Seul avec Marguerite, Maxime éprouvait un

effroi incompréhensible qui le paralysait. Son front se couvrit de sueur. Par deux fois, il essaya de parler; il ne le put. Enfin, il se raidit contre son émotion.

—Marguerite, dit Maxime, très faible, en s'avancant, vers sa femme d'une marche chancelante, Marguerite, Jordanet, est ici, dans votre chambre.

Elle dit, comme parlant en un rêve :

—C'est moi qui l'ai caché!

—Vous?

—C'est moi qui ai voulu le sauver!

—Pourquoi?

Comme elle ne répondait pas :

—Vous avez toujours témoigné pour cet homme un étrange intérêt, ma pauvre Marguerite. Jadis, à plusieurs reprises, vous avez fait tout ce que vous avez pu pour le sauver. Aujourd'hui, vous ne craignez pas de me compromettre gravement, aux yeux de tous, et de vous compromettre vous-même, en le cachant chez moi, en le cachant dans votre chambre.

Soit. Je ne veux pas le voir. J'ignore sa présence. Qu'il s'éloigne à l'instant. Qu'il quitte l'Expilly. Qu'il s'en aille où sa volonté le conduira et que Dieu seul le protège!

Marguerite vint s'agenouiller de nouveau auprès de Maxime, qui venait de tomber assis dans un fauteuil.

—Cet homme ne peut sortir et s'en aller comme un coupable, errer au hasard des grandes routes. Il a trop souffert jusqu'au-jour-d'hui. C'est trop d'injustice et trop de honte!

—Marguerite!

—Maxime, c'est moi qui ai caché Jordanet, parce que... Jordanet...

Elle fut prise d'un tremblement violent.

—Parce qu'il est innocent! acheva-t-elle.

—Innocent, Marguerite!

—Innocent, vous dis-je, répéta Marguerite avec une sorte de colère. Ah! vous me croirez, car je ne suis plus folle. Oui, oui, j'ai bien toute ma raison et n'avez aucune crainte, je pèse chacune de mes paroles.

—Pourquoi, jusqu'à ce jour, avoir gardé pour vous un pareil et si redoutable secret? Cet homme était au bain et vous n'avez pas tenté de l'en arracher? Sa femme et sa fille étaient dans la misère et vous ne vous êtes pas dit que cette misère, tant de déshonneur, tant de larmes, c'était votre œuvre. Ah! Marguerite, Marguerite, répondez!

Elle réfléchit un peu, égarée, terrifiée malgré tout. A la fin pourtant :

—Oui, dit-elle, j'ai eu tort. J'aurais dû tout dire. J'ai été lâche...

Voilà ma faute. J'ai été lâche parce que j'ai eu peur du scandale qui allait rejaillir sur la tête de mon fils et dont il souffrirait éternellement.

Ce n'est ni par M. de Kérunion, ni par Jordanet que M. de Savenay fut assassiné. Il le fut...

—Par qui? Par qui donc? Le coupable...

—Vous l'avez deviné vous!

—Toi, Marguerite, dit-il dans un grand cri, toi!

—Moi.

Et s'affaissant tout à fait, alors qu'elle était à genoux, elle resta étendue, comme morte, pourtant sans être évanouie. Il murmura :

—Folle! la pauvre femme est redevenue folle!

Elle devina sa pensée et, sans se relever, le front sur ses deux bras, et les mains jointes, elle dit :

—Non hélas! non, je ne suis pas folle. Ecoutez et vous jugerez! Vous vous rappelez bien ce jour terrible, n'est-ce pas? Vous vous rappelez votre généreuse intervention lorsque, non point pour sauver mon mari, mais pour sauver l'honneur de mon fils et le mien, vous nous êtes apparu tout à coup, apportant un million, grâce auquel M. de Savenay pouvait désintéresser une partie de ses créanciers et refaire sa fortune? Eh bien, Maxime, savez-vous quelle fut sa première pensée? Ce fut de s'enfuir à l'étranger avec cette somme! Que vous dirais-je de plus? il y avait sur la table un revolver, je m'en emparai. J'étais folle. Je ne voyais plus, je me sentais m'évanouir de honte, de colère, d'épouvante. Je pressai la détente, et en tombant, en perdant connaissance, je tirai, le coup partit, je me souviens très bien de cette détonation sourde, oui, je m'en souviens. Et quand je revins à moi, lorsque je pus comprendre ce que j'avais fait et pourquoi je l'avais fait, M. de Savenay était auprès de moi, baigné dans son sang! je l'avais assassiné!

Elle resta de nouveau immobile, toujours étendue. Pâle, les yeux cernés, vieillit tout à coup, Maxime semblait regarder s'effondrer sa vie. Car c'était bien sa vie tout entière qui s'effondrait. Plus rien de caché, maintenant. Tout s'expliquait! Mais il y avait en son cœur, en même temps que du désespoir, une immense pitié pour cette pauvre femme. Quel juge l'eût condamnée? Quel jury ne l'eût renvoyée, presque glorieusement, sans vouloir la reconnaître coupable?

Mais là où était la faute, irrémédiable, là où était le crime, car c'était un crime, celui-là, c'était lorsqu'elle avait laissé condamner

Jordanet. Un innocent avait souffert, avait été déshonoré à cause d'elle ! C'était là le devoir ! impérieux, intransigeant ! Il fallait sauver cet homme, il fallait lui rendre l'honneur !

Et il éclata en sanglots.

Marguerite répétait, la voix étouffée :

—Maxime, il ne faut plus d'hésitations.

Assez de tortures pour ce pauvre homme ! Assez de honte pour ses enfants !

—Soit donc ! Et que la volonté de Dieu s'accomplisse. Mais moi Marguerite, moi, je ne sais si j'aurai le courage de parler.

—J'ai prévu votre conduite et la mienne, et c'est une souffrance et une humiliation qu'il est possible de vous épargner. Je vais écrire l'aveu du meurtre de mon mari. Je le lui remettrai. Il sera libre d'en faire ce qui lui semblera bon. Et tout sera dit.

—Oui, cela vaut mieux.

Il cacha sa tête dans ses mains, pour ne plus rien voir. Elle écrivait, hâtivement, à une petite table :

“Moi, aujourd'hui femme du colonel de Vandières et veuve de M. de Savenay, je déclare Jordanet innocent du meurtre de celui-ci. M. de Savenay a été assassiné par moi. Mon crime fut un châtiment mérité et je ne m'en repens point, mais j'ai horreur d'avoir laissé condamner un innocent. Je livre à celui-ci cet aveu et me remets entre les mains de la justice.”

Et elle signa. Elle tendit le papier à son mari.

—Est-ce cela ? dit-elle.

—Oui !

Et il ajouta, plus bas :

—C'est le devoir !

Marguerite ouvrit et sur le seuil :

—Jordanet, dit-elle, venez, ne craignez rien. En ce moment vous ne courez aucun danger.

On entendit un pas lourd dans le fond obscur de la chambre. Et Jordanet apparut tout à coup. Il avait le visage bouleversé. Il roulait dans ses mains, d'un air gêné, son chapeau de feutre mou et ses yeux, obstinément baissés, n'osaient se porter sur Marguerite ni sur M. de Vandières.

—Approchez, Jordanet, vous êtes en sûreté, madame vous l'a dit !

Maxime considérait le pauvre homme qu'il avait vu autrefois, en cour d'assises. Vraiment, on ne pouvait s'y tromper. Sur cette honnête physionomie, dans ces bons yeux francs de brave homme, jamais n'avait dû paraître la pensée d'un crime ! Ceux qui l'avaient condamné ne l'avait donc pas vu ?

Restez, dit Marguerite. Tout danger venant du dehors n'est pas écarté encore. Restez aussi longtemps qu'il vous plaira.

—Non, non. Vous avez fait aujourd'hui beaucoup pour moi, et votre compassion a été grande. Je m'en souviendrai toute ma vie, je vous le jure, adieu ! je pars.

Il se dirigea lentement vers le vestibule. Mais Maxime se précipita vers lui. Il lui prit les mains, et haletant, épouvanté :

—Non, non, pas encore !

Alors, à son tour, et pendant qu'il attendait, Marguerite vint à lui, et pliant les genoux devant le pauvre homme si misérable, dont les vêtements, déchirés par toutes les ronces, étaient en guenilles, elle lui dit :

—Prenez ce papier, Jordanet, et lisez ce qu'il contient.

En même temps, elle lui présentait l'aveu qu'elle avait signé tout à l'heure, et les mains jointes, elle se résigna. Maxime avait détourné les yeux. Mais Jordanet s'était contenté de regarder le papier et il ne le déplaçait pas et ne le lisait pas. Ses yeux s'étaient mouillés de larmes.

Au lieu d'obéir, l'évadé déchira lentement le papier. Au bruit, Maxime se retourna :

—Que faites-vous ?

—Jordanet !

—Vous voulez que je lise ça ! C'est inutile, allez. Tout à l'heure, dans la chambre où madame m'avait fait cacher, vos deux voix arrivaient jusqu'à moi, et j'ai tout entendu, M. de Vandières, tout, oui, madame, tout !

Et j'ai compris... j'ai compris que vous êtes de braves gens, comme moi je suis un brave homme, voilà ce que j'ai compris et cela m'a fait du bien au cœur.

Et montrant les morceaux de papier gisant à terre :

—Regardez ces morceaux. Ça ne pèse pas beaucoup ! Et pourtant, vous aviez raison quand vous disiez, il y a quelques minutes, que j'avais bien souffert, oui, au milieu des misérables qui étaient mes compagnons de tous les jours. Ah ! si vous aviez entendu les insultes, les rires ironiques, quand j'avais la naïveté de dire que je n'avais jamais commis de mauvaise action !

Maxime lui serra la main. Et Marguerite, à voix basse, disait :

—Pardon, Jordanet, pardon !

Il haussa les épaules dans le geste qui lui était habituel et considérant la figure pâle et fatiguée de Marguerite :

—Pauvre femme ! J'ai dans l'idée que si j'ai tant souffert et bien

pleuré, moi, elle n'a pas dû sourire bien souvent non plus, elle... .

—Elle était atteinte de folie, Jordanet, et c'est votre vue sou-daine, tout à l'heure, qui, en rappelant ces douloureux souvenirs, lui a rendu la raison.

—Pauvre femme ! pauvre femme ! répétait l'évadé. Ecoutez-moi, je l'ai dit : je ne peux pas vous dénoncer. Pourtant il y a quelque chose à faire. Je ne sais pas quoi. En ce moment, ma femme, mes enfants et moi, nous sommes de pauvres gens repoussés un peu partout, objet de pitié pour quelques-uns, objet d'horreur pour le plus grand nombre. Faites-moi obtenir ma grâce, voilà tout ce que je vous demande. Ma grâce.

—Votre grâce ne vous rendra pas l'honneur.

—L'honneur est dans la conscience avant tout. Faites-moi obtenir ma grâce, monsieur, et puis, si vous voulez, donnez-moi un peu de votre affection pour les miens d'abord, pour moi ensuite.

—Mais c'est un sacrifice sublime, Jordanet.

—Alors, les choses sublimes, ça n'est pas si difficile qu'on croit. Puis, si je me dévoue ainsi, ce n'est pas sans une arrière-pensée, voyez, car j'aime mieux tout vous dire.

—Vous avez un filleul, madame, un filleul qui s'appelle René. Eh bien, votre filleul aime ma fille. Quand à ma fille, j'ai bien peur qu'elle ne l'adore. Comprenez-vous maintenant, qu'elle sera ma réhabilitation, la seule, la vraie ! Le filleul de Mme de Vandières épousant la fille du prétendu meurtrier. Mais, auparavant, j'en dirai tout. Car j'ai de graves choses à vous dire. Et peut-être de ce que vous allez me répondre jaillirait un peu de lumière pour moi.

Madame, je voudrais que vous me fassiez un serment.

—Un serment ?

—Et vous aussi, M. de Vandières, je voudrais que vous me juriez !

—Quoi donc ?

—Que M. Gérard ne sait rien de ce secret, qu'il ne sait pas que sa mère est la véritable coupable.

—Je vous le jure, dit l'officier.

—Je jure, moi, que personne n'a pu dire à Gérard une vérité que j'étais seule à connaître. A plusieurs reprises, il m'a interrogée, moi, et un jour il me demanda si vraiment je croyais à votre innocence.

—Et qu'avez-vous répondu ?

—Pouvais-je dire que vous étiez coupable ? Non, non, jamais, jamais. Et c'est alors qu'il se résolut à vous sauver.

—De telle sorte que c'est bien réellement pour me sauver que votre fils est venu en Nouvelle-Calédonie ?

—En pouvez-vous douter, et qu'elle eût été alors, je vous le demande, le mobile de sa conduite ?

Jordanet, perplexe, ne répondit pas. Il sentait s'approfondir, autour de lui, un mystère où il se perdait. Une explication devenait nécessaire avec Gérard.

—C'est bien, madame, je vous crois et je crois aux bonnes intentions de votre fils. Et... pourtant il faut que je le voie... Il le faut. Il y a des choses qu'il est bon d'éclaircir.

—Je vous jure, s'écria Marguerite, que je suis prête à vous cacher à l'Expilly jusqu'au jour où vous pourrez en sortir librement.

Un silence se fit. Le colonel, habitué aux décisions rapides, cherchait un moyen de mettre Jordanet à l'abri des recherches. Sa physionomie s'éclaira d'un sourire. Il croyait avoir trouvé la solution.

—Jordanet, dit-il, nous allons partir immédiatement. J'ai un bon cheval qui nous conduira à quinze lieues d'ici.

—Fameux ! dit Jordanet, qui retrouvait déjà un peu de sa gaieté naturelle.

Mais son front s'assombrit subitement.

—Où me conduirez-vous ? demanda-t-il.

—Près de Limoges, chez un homme sûr. Vous le connaissez : c'est le fermier Lemayeur, le père de René.

—Lemayeur ! il ne m'a guère épargné au procès.

—Suivez les conseils du colonel, dit Marguerite. Vous trouverez certainement chez Lemayeur un asile sûr. Sa femme est la bonté même.

—J'y consens, dit enfin Jordanet ; mais quand j'aurai vu M. Gérard et que je me serai expliqué avec lui, je prendrai la clef des champs. Je filerai où j'espère que toute ma famille ne tardera pas à me rejoindre.

Une demi-heure après, le colonel de Vandières prenait place dans son coupé, et Jordanet, installé sur le siège, droit comme un domestique de bonne maison, faisait claquer son fouet.

Le cheval prit le grand trot. Au détour du premier chemin, il fallut s'arrêter. Les gendarmes, cachés derrière un buisson, avaient crié halte. Fort heureusement, il faisait noir comme dans un four.

A la lueur de la lanterne, les gendarmes reconnuèrent le colonel. Ils saluèrent et, de nouveau, Jordanet fit claquer son fouet.

CXV

Petite Mère

De Marseille à Gênes, le voyage tout le long de la Méditerranée, sur cette côte d'azur où tant de malades, tous les ans, vont chercher la santé, tant d'heureux, une distraction nouvelle, tant d'attristés, l'oubli de leur chagrin, de Marseille à Gênes, le long de la côte française, aussi bien que de la côte italienne, le voyage est un perpétuel enchantement des yeux.

Sur cette route, San-Remo est un séjour d'hiver très recherché pour son climat si doux. La promenade la plus abritée de la ville, la promenade de prédilection des malades qui viennent à la Méditerranée, sous la chaleur clémente de ce joli ciel, chercher un peu de vie, un peu d'espérance, est le chemin de Berigo, le plus agréable de toute la baie. Là, toujours du monde, sous les arbres de la promenade.

Le jour où notre récit nous y amène, à la tombée de la nuit, trois personnes étaient assises dans des fauteuils de jonc, près de la mer, à l'extrémité Est du chemin de Berigo Deux femmes et un homme.

Des deux femmes, l'une était vieille. L'autre, presque encore jeune, une enfant, à peine une jeune fille. L'homme c'était Mascarot. La jeune fille, au pâle et doux visage, aux yeux légèrement cerclés de bleu, d'apparence malade, c'était Suzanne. La vieille, c'était Denise, sœur de Mascarot.

—Comment te sens-tu, Suzanne ? dit Mascarot.

—Bien, mon père. Je vous remercie.

—Veux-tu que nous rentrions ?

—Rentrions, dit-elle.

Ils remontèrent la promenade et, en haut d'un étroit chemin bordé de palmiers et d'orangers, Mascarot ouvrit une porte. Ils entrèrent et se trouvèrent dans un jardin tout embaumé, au bout duquel se dressait une petite villa, élégante. Mascarot l'avait louée, et c'était là qu'il habitait avec Suzanne et Denise, une seule domestique leur suffisait. C'était une Italienne, Martha, qu'ils avaient prise dans le pays.

Ce même soir, après dîner, Suzanne se promena encore pendant une demi-heure dans le jardin.

Puis elle rentra dans sa chambre,

Une heure s'écoula. Sa chambre avait une fenêtre sur le jardin et une autre sur l'étroit chemin bordé de palmiers et d'orangers qui grimpait le long de la colline. Contre les persiennes closes de cette seconde fenêtre, elle entendit tout à coup le bruit d'une poignée de gravier jetée prudemment. Elle ouvrit la fenêtre, se pencha, fit un signe. Puis elle la referma, s'enveloppa d'un manteau et descendit. Elle se trouva bientôt dans le jardin. En se baissant le long des charmilles, entre les citronniers et le mur de clôture, elle atteignit la porte et sortit. Elle se trouva dans l'étroit chemin de la colline.

Aussitôt elle fut saisie et comme emportée par une ombre noire, dont le visage était complètement voilé. C'était une femme qui l'attendait là. Elles marchèrent très vite, en silence, longtemps. Puis, comme Suzanne perdait haleine, elle s'arrêtèrent. Alors, sur un banc du jardin public, elles prirent place l'une à côté de l'autre, très près, se serrant, heureuses de se retrouver ensemble, les mains entrelacées et se regardant au fond des yeux.

L'inconnue avait relevé son voile. C'était la gracieuse figure de Marinette, tout animée, dont les yeux brillaient.

Et elles se mirent à parler très bas.

Elles se voyaient ainsi, depuis quinze jours. Pour revoir cette enfant, qu'elle adorait, Marinette avait tout abandonné.

Les rendez-vous n'avaient lieu que le soir, la nuit. Mascarot ne se doutait de rien.

Que dire à cette enfant qui déjà, tremblait aux violences du père. Et Marinette, doucement.

—Plus tard, sans doute, tu sauras ce que tu me demandes, lorsque tu auras vécu davantage, lorsque tu auras un peu plus d'expérience. Ne m'interroge plus. Laisse moi t'aimer comme je t'aime, de tout mon cœur. Ne me reprends pas ton affection, si tu ne veux pas me rendre malheureuse.

—Oh ! petite mère ! Je mourrai plutôt que de ne plus t'aimer, et maintenant que je t'ai retrouvée, je mourrai plutôt que d'être séparée de toi.

Suzanne pencha la tête sur l'épaule de sa "petite mère".

—Va, je sais beaucoup de choses, je sais que je ne vivrai pas très vieille. Eh bien, je voudrais, jusqu'au jour prochain sans doute où Dieu me reprendra, être du moins heureuse et je ne puis plus l'être sans toi !

Marie pleurait.

—Tu es cruelle, chère enfant, bien cruelle.

Suzanne eut un sourire mélancolique.

—Tu le savais bien aussi, toi. Alors pourquoi voudrais-tu mentir ?

Elles restèrent à causer, ce soir-là, plus longtemps que d'habitude, et ce fut Marie qui s'aperçut que les heures s'écoulaient.

—Si ton père apprenait, nous surprenait, se doutait de quelque chose, que deviendrions nous, chère Suzanne ? dit-elle.

Cette crainte était bien efficace, sans doute, car la jeune fille se leva et toutes deux reprirent, pressées l'une contre l'autre, en remontant le chemin entre les palmiers, la direction de la villa. Puis, Suzanne rontra. Au moment où elle pénétrait chez elle, elle poussa un cri de surprise et d'effroi. Son père descendait de sa chambre et la surprenait.

—D'où viens-tu donc, dit-il. Comment se fait-il que tu sois sortie seule alors que tous ici nous te croyions endormie ?

—La nuit était si calme et si douce, père, que je n'ai pas résisté au désir d'aller respirer, au bord de la mer.

—Seule, ainsi, la nuit ?

—Seule, oui, père.

—Tu mens.

—Tu me fais peur !

Ce simple mot parut le calmer. Il est une hésitation, et s'efforça de sourire.

—Je te demande pardon, mon enfant. Seulement, tu me permettras bien de te dire sans que tu en prennes trop d'émotion, qu'il ne sied pas à une jeune fille de sortir ainsi et que ma surprise, en te voyant, était toute naturelle.

—Il est vrai, père.

—Tu me promets que tu ne sortiras plus ?

—Je te le promets.

Mais de très pâle qu'elle était en disant cela, comme elle savait qu'elle mentait, elle devint rouge.

Mascarot s'en aperçut.

Ce soir-là, il n'insista pas. Mais il se promit de surveiller Suzanne. Pendant les premiers soirs, il ne découvrit rien de suspect. En rôdant autour de la villa, il aperçut à plusieurs reprises une femme voilée, d'allure jeune et élégante, et qui sans doute devait habiter non loin de là, car elle remontait à chaque fois le chemin de la colline, entre les palmiers.

Marie et Suzanne furent prudentes. La première fois qu'elles se revirent, elle restèrent à peine quelques minutes ensemble. Mais, du moins, ces minutes, Suzanne les avait mises à profit.

—Écoute, petite mère, je viens de passer par des heures trop douloureuses, me sentant près de toi et ne pouvant te voir.

Mettons les choses au plus triste. Supposons que mon père découvre notre affection et veuille nous séparer.

—Eh bien ?

—Eh bien, petite mère, dit l'enfant après un moment de silence, il faudra bien que je t'écrive, que je me mette d'une façon quelconque en relation avec toi.

—Voyons, parle. On dirait que tu hésites à me demander quelque chose.

—Où t'écrirai-je ? Voilà ce que je veux savoir.

Marie, comme frappé d'une idée, prit tout à coup les mains de Suzanne.

—Jure-moi que tu n'as pas un projet que tu n'oses me dire ?

Suzanne murmura :

—Quel projet aurais-je donc ?

—Eh bien, si jamais nous sommes obligées de nous quitter, j'irai habiter Paris, la rue Lord-Byron, dans le quartier des Champs-Élysées. Il y a là des hôtels tranquilles, des logements tout meublés où j'attendrai qu'une occasion se retrouve de me rapprocher de toi et de te revoir.

—Il me faut le numéro.

—Au numéro quatre, puis-que tu insistes, pourtant, il se peut que l'adresse ne soit pas exacte, car, si je ne trouve pas un logement libre, je m'adresserai ailleurs.

—C'est bien. Je suis tranquille désormais.

Du reste, les craintes d'avenir exprimées par Suzanne ne semblèrent pas devoir se réaliser. Elles se voyaient, sinon tous les soirs, du moins trois ou quatre fois par semaine. Et Suzanne disait à Marie, parfois.

—Sais-tu bien que je me sens presque vigoureuse maintenant. C'est à toi que je le dois. Je suis sûre que si nous pouvions vivre au grand jour l'une auprès de l'autre, je guérirais tout à fait. . . tout à fait. . .

Parfois aussi, hélas ! une petite toux l'interrompait, dans ses tendresses exquises, et, quand elle appuyait son mouchoir sur ses lèvres et qu'elle le retirait, il y avait une petite tache de sang qu'elle cachait bien vite. Marie faisait semblant de ne pas voir. Mais elle en frémissait de tout son corps.

Cependant, bien que Mascarot se fût relâché de sa surveillance, il ne laissait pas que d'examiner sa fille, parfois, à la dérobée. Il y avait une trop grande différence entre l'attitude de Suzanne depuis quelques jours et sa tristesse pendant qu'il passait les nuits à guetter sa sortie de la villa, pour qu'il n'en fût pas frappé.

Un soir, vers onze heures, il était caché en face de sa villa, de façon à ne pas être vu, mais à ne rien perdre de ce qui s'y passerait.

Il avait devant lui la porte d'entrée. Et c'était cette porte qu'il surveillait surtout.

Il vit tout à coup, dans la nuit assez profonde, une femme dont le visage était voilé et qui passait à plusieurs reprises devant la villa, comme pour s'assurer que de là, pour elle, aucun danger ne viendrait.

Elle passa et repassa ainsi devant lui à plusieurs reprises, si près que lui arriva tout à coup le parfum aimé, qu'il connaissait si bien, le parfum familier de celle qui avait été sa femme.

C'était Marinette.

Elle ramassa une poignée de gravier et la jeta contre la fenêtre de la chambre de Suzanne. La jeune fille n'attendait sans doute que le signal. La fenêtre s'ouvrit aussitôt. La tête de Suzanne se pencha. Quelques mots furent échangés à voix basse et Mascarot ne put les entendre. Puis la fenêtre se referma. Mais quelques minutes après, la porte du jardin était ouverte et Suzanne se précipitait dans les bras de Marie, disant :

— Petite mère ! Comme il est tard ! J'ai cru que tu ne viendrais pas.

Mascarot murmurait, sentait se soulever sa jalousie :

— Comme elle l'aime !

Puis, Suzanne rentra. Marie resta quelques instants encore à la même place.

Mais lentement, comme alourdie délicieusement sous le poids de cette tendresse d'enfant qui réchauffait son cœur, la jeune femme remonta le sentier, se dirigeant vers les villas du haut San Remo, dominant la baie, et plongeant sur tout le paysage splendide des alentours.

Mascarot, de loin, régla sa marche sur celle de Marie. Il ne la suivit pas longtemps, du reste. A moins d'un kilomètre de sa villa, Mascarot fut obligé de s'arrêter. Marie venait de disparaître dans une petite maison de modeste apparence, située à mi-côte. Mascarot attendit. Mais la jeune femme ne ressortit pas. Alors il revint sur ses pas et rentra chez lui. Il ne dormit pas, il ne songea même pas à se coucher. Le matin le trouva éveillé et songeant.

Lorsqu'il vit sa fille, il ne lui fit aucune allusion à ce qui c'était passé pendant la nuit, Suzanne ne se douta pas qu'elle avait été surprise, et que maintenant, son affection pour Marie n'était plus un secret pour son père.

Vers dix heures, Mascarot sortit seul. Au lieu de descendre vers la mer, il remonta la colline, se dirigeant vers la maison de Marinette. Il sonna.

Il avait été vu sans doute, car les rideaux d'une des fenêtres du premier étage avaient remué, et il se trouva tout à coup devant Marinette qui, d'un geste silencieux, lui indiquait l'entrée d'un petit salon très simplement meublé.

Ce fut Marinette qui parla la première.

— Que désirez-vous de moi ? Et ne vous avais-je pas dit, à Paris, que je ne voulais plus vous voir ?

Il releva la tête.

— Ce n'est pas moi, il me semble, qui vous ai cherchée, cette fois, et celui de nous deux qui s'est rapproché de l'autre, vous ne le nierez pas, c'est vous !

— Enfin, je vous écoute, dit-elle, trébuchante.

— Je serai bref. Je ne vous rappellerai pas tout ce que je vous ai dit et promis lorsque je vous vis à Paris pour la dernière fois. Vous savez quelle passion j'ai pour vous, et tout ce que je pourrais dire ne vous apprendrait rien là-dessus.

Marie, vous ne serez jamais aimée comme je vous aime. Car moi, je vous aimerais, si vous le vouliez, jusqu'à obéir à tous vos ordres, je vous aimerais, savez-vous bien, presque jusqu'à commettre un crime.

Marie le considérait. Un crime ! oui, assurément, cet homme en était capable ! Pour la seconde fois cette pensée lui venait.

— Je n'ai rien à ajouter à ce que je vous ai dit, répondit-elle.

— Alors, vous ne reverrez plus Suzanne !

— Soit, dit-elle, les yeux humides, je ne la reverrai plus, mais prenez garde ! cette enfant est délicate. Elle m'aime. Prenez garde que Dieu ne vous punisse en elle de votre cruauté.

— Je saurai vous faire oublier et vous remplacer dans son cœur.

Et chancelant, il se dirigea vers le jardin qu'il eut de la peine à traverser, tant ses jambes étaient faibles.

Marie, seule, pleurait, se répétant :

— Suzanne est perdue... perdue pour moi !

Rentré chez lui, Mascarot ne dit pas un mot à sa fille. Seulement, la soir même, il commandait le départ. Lorsque Suzanne l'apprit, elle devina un malheur.

— Père, pourquoi partir ? J'étais si heureuse ici.

— Tu seras heureuse aussi autre part.

— Où allons-nous, père ?

— Je ne sais pas encore.

— Nous partirons demain.

— Père ! dit-elle, presque faible.

— Prépare-toi et garde tes larmes.

Elle ne répliqua rien. Mais, dans le courant de la journée, elle réussit à faire porter une lettre chez Marinette. Celle-ci l'attendait, cette lettre, car elle se doutait bien que Suzanne lui enverrait de ses nouvelles.

Il n'y avait que deux ou trois lignes, mais si éloquentes :

— Nous partons. J'ignore où nous allons. Mon père ne veut rien nous dire. Peu m'importe. Dès que nous serons arrivés, je t'écrirai. N'oublie pas ce que je t'ai dit : séparée de toi, c'est la mort !

Elle embrassa mille fois cette lettre qu'elle inonda de ses larmes. Elle reçut une seconde lettre dans la soirée. Celle-là était de Mascarot et disait seulement :

— Vous pourrez jusqu'à demain à huit heures et demie nous empêcher de partir. Vous savez comment !

Elle froissa le papier avec rage. Ah ! cet homme, comme elle le haïssait ! Et comme elle aurait voulu lui rendre, en une seule fois, tout le mal qu'elle avait reçu de lui !

Le lendemain, de la terrasse de sa maison, elle vit la villa de Mascarot s'ouvrir, et des voitures emporter les bagages. C'était fini. Mascarot n'avait pas menti. Et elle sentit, dans un déchirement affreux, se briser son cœur.

CXVI

En Fuite

Suzanne veillait. Elle avait promis à Marie de lui écrire. Elle n'oubliait pas sa promesse. Son père l'avait emmenée à Rome tout d'abord ; puis craignant que le climat humide et fiévreux de Rome ne fût nuisible à la santé de Suzanne, il en était reparti au bout de quinze jours et maintenant habitait Venise. Suzanne tenta, plusieurs fois d'écrire et crut ses lettres parties.

Elles n'allèrent pas plus loin que la poche de Mascarot et jamais ne furent remises à la poste de la place Saint-Marc.

Elle s'étonna de ne pas recevoir de réponse.

Profitant d'un moment où elle croyait ne pas être vue, elle appela un de ces mendiants qui se tiennent aux stations de gondoles, accrochant avec une longue gaffe la légère embarcation, l'amenant à quai et la maintenant le long de l'escalier glissant jusqu'à ce que le voyageur soit monté. Le tout pour quelque menue monnaie. Elle lui remit de l'argent et la lettre en lui faisant comprendre ce qu'elle désirait. Le mendiant partit. Il était à peine au bout de la Piazzetta qu'il était rejoint par Mascarot. Celui-ci lui tendit une coupure de cinq francs.

— Donne-moi cette lettre.

— Mais, signor... .

— Donne. Cette enfant est ma fille. Et dépêche-toi.

Le mendiant céda. Du reste, la coupure de cinq francs l'eût décidé quand même. Mascarot lut l'adresse ; rue Lord-Byron, No. 4. L'adresse nouvelle de Marinette ! Il l'ouvrit et lut.

Les quatre pages étaient pleines de protestations d'affection et Suzanne se plaignait de n'avoir pas encore reçu de lettre de son amie. Elle disait aussi sa tristesse et son ennui. Il la déchira.

Quelques semaines se passèrent encore. Pas une seule fois Suzanne n'avait reçu des nouvelles de Marie.

Elle supposa bien que son père avait encore une fois intercepté sa correspondance ; elle fit tomber Mascarot dans un piège, en remettant un soir, au même mendiant, une lettre à l'adresse de Marinette et en surprenant son père qui, quelques pas plus loin, ainsi que la fois précédente, achetait la trahison du bonhomme.

Elle n'eut plus de doute. Dès lors son parti fut pris.

Un jour, Denise, en entrant chez Suzanne, fut fort surprise de ne point voir la jeune fille. Elle regarda le lit.

Le lit avait été défait. Les minutes s'écoulèrent, puis une demi-heure. Alors Denise descendit.

Mascarot rentrait au même moment. Il vit sa sœur tout effarée et s'inquiéta. Elle expliqua qu'elle cherchait Suzanne. Mascarot n'eut aucun effroi et se mit rire.

— Eh bien, elle est dans la maison, appelez-la !

— Je l'ai cherchée. Je l'ai appelée.

— Que dit la vieille Martha ?

— Elle n'a pas vu Suzanne depuis hier soir au dîner.

— Suzanne sera sortie pour faire quelque emplette, ou bien, ce qui est plus probable, comme elle essaie de correspondre avec Marie, ainsi que vous le savez, elle aura trompé enfin votre surveillance et couru à la poste.

Cependant l'heure du déjeuner se passa, et quand deux heures sonnèrent, il fallut bien dès lors se rendre à l'évidence. Il y avait un malheur. Qu'était devenue Suzanne ? Mascarot se sentit envahi par une véritable épouvante.

Alors il parcourut comme un fou Venise toute entière, après avoir averti la police italienne.

Il revint très tard, demi-mort de désespoir et de fatigue. Denise veillait. Quand Mascarot entra, elle s'élança vers lui. Elle lui tendit un papier sur lequel il y avait quelques mots écrits au crayon. Il eut une exclamation de joie. L'écriture était celle de sa fille. Il dévora plutôt qu'il ne lut :

— Mon père, comme vous pourriez être très inquiet et peut-être croire à ma mort, je tiens à vous tranquiliser. Je vis. Pardonnez-moi. Je reviendrai.

— Elle avait donc de l'argent ?

— Il y a quelques jours, elle m'avait prié de lui donner cinq cents francs. Elle me dit qu'elle avait envie de vieilles dentelles et je les lui ai remis.

— Alors, c'est vrai, elle préparait déjà sa fuite. Quelle préméditation ! Mais je la retrouverai bien.

— Que comptez-vous faire ?

— Pardieu ! la poursuivre et la ramener. Et cette fois nous irons si loin de France que, je le jure, il ne lui viendra plus la fantaisie de s'en aller.

Le lendemain matin, il prenait le train.

A la frontière, il dut descendre. Il se trouvait sur la terre de France ! Cela lui rendit un peu de présence d'esprit !

CXVII

Chez Lemayeur

René et Médéric, l'un après l'autre, étaient revenus à la ferme d'Aixe, depuis la fuite de Jordanet, et Lemayeur leur avait répondu, d'un air ennuyé :

— Je ne sais rien, rien de rien ; laissez-moi tranquille.

Lemayeur était terriblement préoccupé. L'affaire Savenay, d'une part, revenait sur l'eau, puisque son entourage, jusqu'à son fils, croyait à l'innocence de Jordanet ; d'autre part, son créancier le poussait, ayant besoin d'argent, l'épée dans les reins, car la ferme n'était pas complètement payée.

Lemayeur avait soldé les premières échéances avec de l'or, son or à lui. Il ne lui restait plus que des billets, les billets volés qu'il n'osait mettre en circulation.

Chaque matin, Lemayeur visitait son trésor. Une nuit, un craquement l'éveilla.

— Femme, dit-il, dors-tu ?

Nanne ne répondit pas. Il n'y put tenir. Doucement, il sauta à bas du lit, alluma sa lanterne, saisit sa fourche, se pencha sur sa femme pour s'assurer qu'elle dormait bien, et sortit.

Il pénétra dans le cellier. Il déposa sa lanterne et grimpa sur un banc. Dans un trou de la muraille, il atteignit un gros portefeuille de cuir. Il le déposa sur un tonneau, écouta encore. Tout était calme. Alors, certain d'être seul, il ouvrit le portefeuille. Il y avait là quantité de billets bleus, rien que des billets de mille.

Lemayeur les compta, si absorbé, qu'il n'entendit pas la porte s'ouvrir doucement, et ne vit pas une tête, celle de sa femme, se glisser par l'ouverture. Et Nanne, intriguée, regardait toujours. Elle fut sur le point de lui crier :

— Que fais-tu là ?

Mais elle se contint et se retira.

Il ferma le portefeuille, le remit dans sa cachette et revint se coucher. Nanne, appuyée sur le coude, avait les deux yeux ouverts.

— D'où viens-tu ? interrogea-elle.

A cent lieues de soupçonner qu'elle l'avait suivi, il répondit :

— Les vaches se démenaient dans l'écurie ; la Brunette est hargneuse, j'ai eu peur qu'elle se soit détachée.

— Ah ! tu revenais de l'écurie... Cachottier !

— Quoi, cachottier ?

— Par la cave ?

— J'ai eu soif, voilà tout.

— Ça se peut, fit-elle.

Elle allait le questionner, quand, tout à coup, Lemayeur recommanda, dans un soufisme :

— Ecoute donc ?

Une voix demanda, du dehors :

— Holà, Lemayeur, dormez-vous ?

Le vieux, qui tremblait comme la feuille, ne répondit pas.

— Vous, qui ça ? fit-il enfin.

— Monsieur de Vandières !

— Monsieur de Vandières !... oh... ben !

Lemayeur respira bruyamment. Il s'attendait à un autre nom, à des choses...

Il tira la barre.

— Monsieur de Vandières chez nous ! Eh ben ! ah ben ! c'est du nouveau !

Ce fut à Nanne, surtout, que le colonel s'adressa, lorsqu'il reprit :

— Oui, c'est moi. J'ai un service, un grand service à vous demander. J'ai compté sur vous, car je vous tiens pour de braves gens, discrets et honnêtes.

— Vous avez ben raison, opina Lemayeur, réconforté par cette entrée en matière.

— Voici : un homme, que vous connaissez de nom, est poursuivi pour un crime qu'il n'a pas commis, et cet homme ne sait plus où donner de la tête. Voulez-vous le cacher, le cacher de façon à ce que personne, en ce pays, ne puisse se douter de sa présence ?

— Oui, monsieur, fit de suite la mère, amenez-le.

Lemayeur lui-même, de plus en plus rassuré, crut devoir ajouter :

— Le colonel sait bien qu'il n'a pas à se gêner avec nous ; on se ferait couper en quatre pour lui.

De Vandières sortit et revint aussitôt, en disant :

— Voici celui pour lequel je vous demande un asile.

Il n'eut pas besoin de prononcer un nom. Lemayeur, le premier, s'écria :

— Jordanet !

Et Nanne, comme un écho, répéta :

— Jordanet !

— Oui, Jordanet, reprit le colonel. Jordanet, aussi innocent que vous et moi du crime dont on l'accuse. Père Lemayeur, je réponds de lui. Cela vous suffit, n'est-ce pas ?

Lemayeur n'écoutait plus. Il avait reculé jusqu'au lit, tout au fond de la chambre. Jordanet, chez lui, quelle affaire, quelle complication épouvantable ! Du premier regard, il l'avait reconnu. Si souvent, si longtemps, cet homme avait hanté ses nuits !

Mais le vieux paysan était avisé quand il le fallait. Aussi ce fut d'un ton calme qu'il répondit :

— Innocent ou non, peu m'importe. Je le cacherai, colonel, puisque vous le désirez.

— Oni, nous le cacherons, ajouta la bonne femme, cela nous portera bonheur.

Jordanet, simplement, répondit :

— Merci, mon colonel ; merci, monsieur Lemayeur, et vous madame. Je ne suis guère encombrant, et j'espère que d'ici peu je ne vous gênerai plus.

— En attendant, vous êtes en sûreté, fit de Vandières. Seulement croyez-moi, soyez prudent ; ne sortez pas.

— Oui, mon colonel.

— Votre main et je repars.

Le colonel serrant la main de Jordanet ! Lemayeur roulait de surprise en surprise.

— Au revoir, Lemayeur, lui dit de Vandières, je n'oublierai pas le service que vous me rendez aujourd'hui. Mère Lemayeur, je vous salue.

Le colonel monta en voiture. Bientôt, l'on entendit sur la grande route le trot cadencé de son cheval. Madame Lemayeur, alors, se retourna vers Jordanet.

— Vous avez donc été bien malheureux, mon pauvre homme ?

— Oui, madame, bien malheureux ; et je le suis encore, puisque je suis obligé de fuir, traqué de gîte en gîte, comme un loup, puisqu'il ne m'est pas possible de chercher un refuge auprès des miens.

— Bah ! avec l'aide de monsieur de Vandières, vous finirez par prouver votre innocence ; on découvrira le coupable, c'est bien sûr.

Lemayeur attendait une réponse qui ne vint pas.

— Assez causé, dit-il ; demain, il fera jour. Si vous voulez vous reposer, je vais vous montrer votre chambre...

— Il y a justement des draps blancs, interrompit Nanne.

— Venez, venez, insista Lemayeur, comme s'il eût hâte de couper court à toute conversation.

D'une main ferme, il prit la chandelle et guida Jordanet vers une chambre dont la porte donnait sur la cuisine. Jordanet murmurait :

— Je suis las ; je dormirai là comme une souche.

La pendule sonna deux heures. Nanne s'endormit bientôt, mais Lemayeur ne put trouver le sommeil.

Ce n'était pas un criminel de nature. Il avait volé, puis tué, pressé par le besoin, par les dettes, dans un moment de folie. Il y avait des années de cela et le temps, qui a raison de toutes choses, ne faisait qu'accroître ses remords.

Et voilà que Jordanet reparaisait, protégé par M. de Vandières qui proclamait bien haut son innocence, qui veillait sur lui comme sur un frère.

(A suivre)

Ceux qui désirent une instruction gratuite dans les Beaux-Arts doivent s'adresser à The Canadian Royal Art Union, Ltd. 238 et 240 rue St-Jacques, Montréal, Canada. L'école des Beaux-Arts a son siège au Mechanical Institut Building, Montreal. C'est absolument gratuit. Tirages mensuels le dernier jour de chaque mois aux bureaux de la rue St-Jacques, pour la distribution d'œuvres d'art.

Conte de la Grand'Mere - (Suite)

Musical score for 'Conte de la Grand'Mere - (Suite)'. The score consists of five systems of piano accompaniment. The first system begins with the tempo marking 'a tempo'. The second system includes a 'p' dynamic marking. The third system features a 'rallent' marking. The fourth system includes 'a tempo', 'p poco rallent', and 'sustaba' markings. The fifth system includes 'a tempo', 'poco rallent', and 'A' markings. The score concludes with two systems marked 'D.C.' (Da Capo).

BONHEUR PASSE...

ROMANSE SANS PAROLES

d'après un chant populaire.

Pour le piano

Musical score for 'BONHEUR PASSE... ROMANSE SANS PAROLES'. The score is for piano and consists of five systems. The first system is marked 'Poco lento' and includes 'p espress' and 'legato' markings. The second system includes a 'p' dynamic marking. The third system includes 'cresc.' and 'm/' markings. The fourth system includes 'molto ritard.', 'A tempo', 'cresc.', and 'p una corda' markings. The fifth system is marked 'molto rit.' and includes 'dim.' and 'p' markings. The score concludes with a 'D.C.' (Da Capo) marking.

POUR UN BOUQUET

Au quartier pittoresque des Feuillantines où Victor Hugo passa une partie de son enfance, existait encore, il y a quelques années, une espèce de cité, un square intérieur dont les locataires des maisons en bordure avaient seuls la jouissance. Ils s'y promenaient, sous de grands arbres pleins d'oiseaux, et tous liaient vite connaissance, au sein de cette petite province dans Paris.

Un coin du square était surtout noyé d'ombre et de verdure. La pierre grimpa le long de deux énormes colonnes, vestiges d'un temple, du même ordre architectural que l'église de Saint-Sulpice, et un reste de fronton servait de balcon de quatrième étage à une maison déjà vieille.

Ce fouillis de pierres ou l'art ancien se mêlait aux moellons nouveaux, donnait un caractère très particulier à cet endroit tranquille, abri de vieux rentiers sans doute, mais aussi asile plein d'attrait pour la jeunesse rêveuse.

Une jeune femme de trente ans environ, était venue habiter là avec ses deux enfants : un garçon de douze ans et une petite fille de six ans.

C'était le second été qu'elle passait là, parlant peu aux voisins, descendant rarement sous les arbres, toujours étendue près de la fenêtre de son premier étage, sur une chaise longue, où elle restait des après-midi entières à rêver, avec des larmes au bord des cils.

Elle était vêtue de deuil et les enfants aussi.

On apprit qu'ils avaient perdu leur père pendant un voyage en Italie, il y avait deux ans. Le corps avait été rapporté de Naples à Paris. C'était à Naples que les deux enfants étaient nés ; à Naples que la jeune veuve avait passé toute sa vie heureuse, maintenant brisée.

La petite famille ne s'était guère liée qu'avec une vieille dame, qui connaissait beaucoup l'Italie et en avait rapporté de nombreux souvenirs, entassés dans son salon parisien, qu'elle appelait son musée.

Le jeune Georges Hériol et sa petite sœur Fanny n'abandonnaient leur mère que pour courir chez leur vieille amie, qui leur montrait ses collections et les amusait en leur parlant du pays de soleil où ils étaient nés.

— Vous voudriez bien retourner en Italie, mes petits amis ?

— Oui, madame, avouait Georges.

— Quoi d'étonnant, vous êtes Italiens.

— Non pas, madame, rectifiait l'enfant. Nous sommes Français !

— Vous êtes nés en Italie.

— Mais père était Français, madame, et mère est Française aussi. Seulement l'Italie, c'est très joli ; et il y a plus de bleu dans le ciel, voilà tout.

La bonne dame était contente de voir subsister en ces enfants le patriotisme de race, bien qu'ils fussent charmés, comme les oiseaux, par le ciel méridional.

Elle les aimait, surveillait leurs jeux dans le square, attristée en songeant qu'ils seraient peut-être bientôt doublement orphelins, privés de père et de mère, car Mme Hériol était bien pâle et bien faible, là haut, dans sa chaise roulée près de sa fenêtre ouverte !

Et, malade, la mère perdait sa douceur, se laissait dominer par les nerfs, recevait durement quelquefois les chers petits qu'elle adorait, mais qui se réfugiaient aussitôt chez la vieille dame, devenue ainsi une grand'mère d'occasion.

Une grand'mère qui les "gâtait" et leur obéissait, mais à laquelle ils faisaient plaisir en l'écoutant toujours raconter les mêmes histoires... et surtout en étudiant avec elle la musique... la musique italienne !

C'était une mélomane qui charmait sa vieillesse en se jouant à elle-même sur son piano ou sur le violon, dont elle jouait également, les œuvres des maîtres aimés ; elle avait demandé à la jeune veuve la permission d'enseigner le piano à Mlle Fanny et le violon à M. Georges.

Ainsi, la bonne dame et les deux enfants mêlaient, l'été, leurs notes discordantes, dans le square, au piaillement des moineaux. Et les voisins étaient aises d'entendre cette musique d'ensemble.

— Tu sais, petite sœur, dit un matin Georges à Fanny, tu sais que la fête de maman est dans trois jours. Papa n'oubliait jamais de nous la faire souhaiter. Nous composerons des compliments et nous achèterons un bouquet.

Les compliments n'étaient pas difficiles à rédiger. Au besoin, Georges se ferait aider par sa vieille amie.

Mais où trouver l'argent pour acheter le bouquet ?

Car il ne fallait pas un bouquet ordinaire, mais magnifique, comme ceux que papa jadis offrait !

Et Georges qui, un jour, s'était échappé seul jusqu'à la place Saint-Sulpice, où sont souvent installées des marchandes de fleurs, avait voulu savoir le prix du plus beau :

— Dix francs !

Où trouver dix francs ?

Il essaierait bien auprès de sa mère elle-même, mais il était à l'avance certain du refus !

Avec son intuition d'adolescent, il devinait que depuis la mort du père la situation de fortune avait changé, que sa mère "faisait des économies", ne vivait plus de la même vie insouciante que jadis.

Il n'oserait pas lui demander une si grosse somme !

Dût-il l'obtenir, du reste, il serait certainement interrogé sur l'usage qu'il en voulait faire.

Et sa réponse ne pouvait être que mensongère, puisqu'il était formellement décidé à "surprendre" sa petite mère.

Mieux valait donc chercher d'un autre côté.

Et, tout de suite aussi, par timidité autant que par dignité, il écarta l'idée de recourir à sa "vieille amie" pour obtenir cette somme.

Alors que faire ?

Georges passa une nuit sans sommeil, cherchant avec cette obstination des enfants aimants qui veulent faire plaisir !

Oh ! s'il pouvait procurer à sa mère si triste une joie de cinq minutes, il serait bien heureux !

Au matin, il descendit plus tôt que d'habitude pour se rendre chez la voisine.

Elle époussetait en ce moment ses collections, son magasin de curiosités.

Georges lui sauta au cou, l'embrassa tendrement, si tendrement que la bonne dame devint méfiante et s'écria :

— Qu'as-tu donc à me demander ce matin ?

— Rien.

— Mais encore ?

— Est-ce que vous permettez ?... Je n'ose pas.

— Nous verrons... nous verrons... parle d'abord.

Il la prit par la main et la conduisit devant la haute vitrine pleine d'étoffes aux couleurs vives, de vêtements étiquetés, de chapeaux, de chaussures exotiques, une vraie montre de fripier, mais propre, nette, sans un grain de poussière.

— Je voudrais me déguiser ! dit-il franchement.

— Te déguiser ? Nous ne sommes pas en temps de carnaval !

— Ça ne fait rien ! Et je voudrais que ma sœur se déguisât aussi...

— Mais dans quel but ?

— Je vous le dirai après.

— Et c'est avec mes costumes que tu désires satisfaire ton caprice ?

— Oui, madame, avec vos costumes et étoffes pour ma sœur. Nous ne vous gênerons rien, je vous le jure !

— Et que veux-tu être, une fois déguisé ?

— Un petit chanteur napolitain ! Tenez, voilà le chapeau qu'il me faut, avec des plumes... et là le manteau... et ici, accroché au mur, le violon...

— Ah ça ! Mais... toute ma maison donc !

— Et pour Fanny... en deux tours de main vous lui aurez vite construit une gentille robe, avec un fichu... n'est-ce pas ?

— Mais... encore une fois... protesta la vieille dame hésitante...

— Dites oui, dites oui.

— Oui... mon petit démon.

— Et nous pourrions venir nous habiller ici demain à deux heures ? C'est pour une bonne action, grande amie !

— Alors, je vous attends demain, soit ! Tout sera prêt... mais il faut bien que ce soit pour toi, mon petit !

— Merci, laissez-moi vous embrasser sur les deux joues !

Et il partit, rayonnant de joie.

Le lendemain, à l'heure fixe, Georges et Fanny étaient entre les mains de la vieille dame qui les habillait en chanteurs napolitains.

Ils ne lui donnèrent pas le temps de demander de nouvelles explications. Georges avait fait la leçon à sa petite sœur. A peine vêtus des précieuses défroques, ils s'évadèrent dans le square.

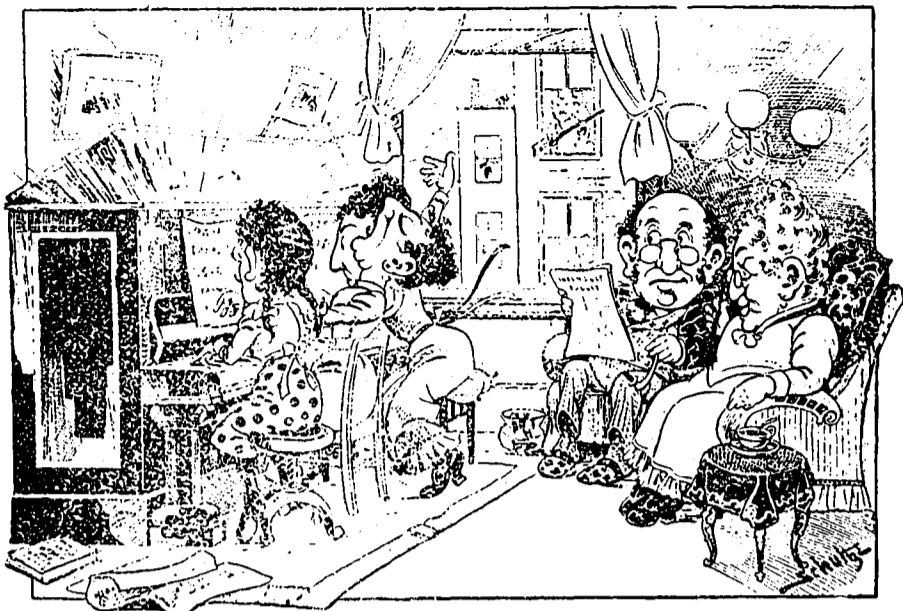
La dame ouvrait la fenêtre pour les regarder quand tout à coup une chanson napolitaine monta jusqu'à elle !

Juste ciel ! C'était Georges qui jouait sur le violon et Fanny qui chan-



C'était Georges qui jouait et Fanny qui chantait.

IL EN VOULAIT POUR SON ARGENT



Maise. — Che zais pien gue ça toit être tur bour les foisins, Repecca; mais du leur ogbliguera gue nous afons toué le biano. Il vaut pien en chouer, gue triaple !

taient une romance napolitaine, qu'elle leur avait apprise la semaine précédente.

Et les sous pleuvaient de partout, drus comme la grêle.

Les personnes du rez-de-chaussée reconnaissaient tout de suite les enfants de Mme Hériol, riaient de la plaisanterie, et ne leur faisaient pas longtemps attendre l'obole.

Mais les locataires des premiers étages, tout le tour du square, croyaient à de vrais enfants napolitains, car Georges et Fanny se gardaient bien de lever la tête, de peur d'être reconnus par leur mère.

Ils arrivèrent sous sa fenêtre.

Elle les vit sans les reconnaître. Les écouta, très émue par leur costume, qui lui rappelait un pays cher à ses joies comme à sa douleur, le pays de ses amours et de son veuvage !

Alors, se levant, avec un soupir, elle jeta une pièce de cinq francs qui roula aux pieds de Georges. Il poussa une exclamation de joie et faillit crier :

— Merci, maman !

Mais il eut la force de se contenir, entraîna rapidement Fanny, et débordant d'enthousiasme, ils remontèrent ensemble rendre les défroques à la bonne dame, en chantant, une fois la recette comptée :

— J'ai mes dix francs ! Nous avons les dix francs !

— Et quo vas-tu faire de cet argent, petit mendiant ?

— Acheter un bouquet pour la fête de maman, madame ! répondit Georges en se rengorgeant fièrement.

Ce fut, une heure après, une ondée de larmes maternelles, qui arrosa le frais bouquet rapporté de la place Saint-Sulpice... de ces larmes si bienfaisantes que Mme Hériol, à partir de ce jour, comprit qu'elle n'avait plus le droit d'attrister ses enfants de son chagrin, et reprit, en s'habituant à le dompter devant eux, l'habitude et le goût de la vie.

Et dans les collections de la vieille dame, qui m'a conté ce délicat stratagème, les haillons napolitains prirent pour elle un prix inestimable de souvenir.

FERNAND LAPARQUE.

PETITES COMÉDIES DE LA VIE

I

M. Josen (arrivant à la maison). — Marie, tu connais bien Cibouveau, voilà qu'il...

Marie (interrompant). — Je ne veux rien savoir du tout de cet affreux homme-là. Il est vraiment le fléau de mon existence. Tous les soirs c'est la même rengaine; Cibouveau a fait ceci ! Cibouveau a fait cela ! Fais moi donc le plaisir de ne plus jamais mentionner son nom devant moi ?

Un long, très long silence, pendant lequel M. Josen lit son journal.

Marie. — Enfin, qu'a-t-il encore fait, cet imbécile de Cibouveau ? Quo je prends sa femme en pitié, la malheureuse...

M. Josen (narquois). — Il est mort ce matin, subitement...

Marie. — Ne me dis pas cela, Josen ! Comment ! De quoi est-il mort ? Pauvre homme. Comme je suis heureuse de m'être justement pourvue d'une robe noire il y a un mois. Comme de juste, en qualité d'intimes amis il faut aller à son enterrement... Pauvre cher homme; ce que c'est que de de nous, hein, Josen ?

II

Marie (qui a assisté aux funérailles de l'infortuné Cibouveau, s'adresse à sa veuve). — Ah ! ma chère madame Cibouveau, que je compatis donc à votre chagrin et combien je comprends la perte que vous venez de faire ! Qui mieux que nous connaissait cet excellent M. Cibouveau. C'était un de nos bons amis, le meilleur, et cela va nous faire un grand vide. (S'es-suyant les yeux.) Pauvre madame Cibouveau, il n'y a que le temps qui pourra vous aider à oublier vos chagrins.

SÉRIEUSE CONDITION

Rouleau. — Et qu'est-ce que M. Richentout a dit quand tu lui a demandé sa fille en mariage ?

Bouleau. — Il n'a pas absolument refusé, mais il a mis à son acceptation une condition sérieuse.

Rouleau. — Ah ! Laquelle, donc ?

Bouleau (piteusement). — Il a dit qu'il aimerait assez à me voir pendre avant de me donner sa fille.

NOS CHÉRUBINS

— Qui a mangé les gâteaux qui étaient dans le buffet ?

— C'est moi, maman.

— Et pourquoi cela, monsieur ?

— Tu avais recommandé à la bonne de toujours fermer le buffet; hier elle l'a oublié; alors, pour lui donner une leçon, j'ai mangé tous les gâteaux.

PAS LA MÊME CHOSE

Alfred. — Ne m'as-tu pas dit, Nina, que ton nouveau costume coûtait \$10 ?

Nina. — Non, mon cher, il me coûte seulement \$39 95.

BIEN VRAI

Mick. — Le diamant est reconnu être la substance la plus dure.

Nick. — Oui, à avoir.

PAS BIEN CERTAINE

La dame en visite. — Quel joli bébé ! Quel âge a-t-il doré ?

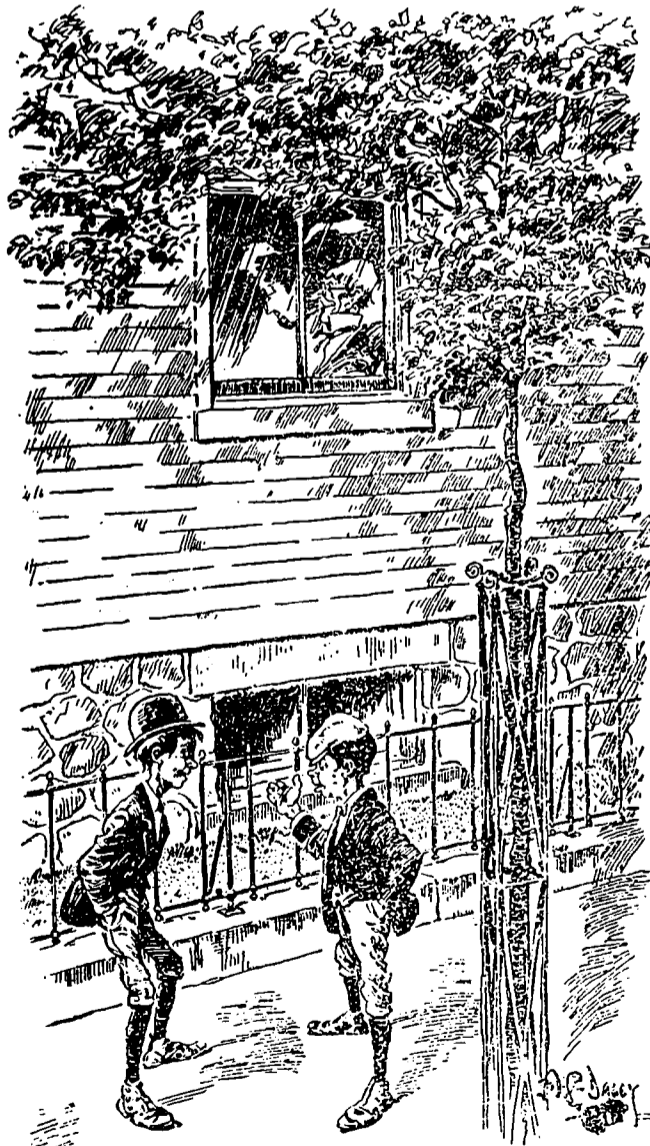
La petite Marie (5 ans). — Je ne le sais pas bien, madame, il y a à peu près un an que nous l'avons.

NOS BONS DOMESTIQUES

Mme Lapique (à sa cuisinière retour du marché). — Mon Dieu, Brigitte, faut-il que vous soyez bête, ma pauvre fille. Regardez moi donc les huîtres que vous rapportez. C'est petit, petit...

Brigitte (suffoquée). — Dame, elle sont comme ça, faudrait peut-être que j'en rapporte d'aussi grosses que vous !

ÉVIDENCE



Louiset. — Dis, Tommy, c'est-y ton grand-père qui est en visite chez vous ?

Tommy. — Oui.

Louiset. — Le père de ton père ou celui de ta mère ?

Tommy. — Celui de maman, parbleu; tu ne vois donc pas qu'il fume sa pipe au salon ?

VOEU ACCOMPLI



AU MOIS D'AOUT

Il était une fois, à Montréal, un joli garçon, vendeur de rubans de son métier dans un de nos grands magasins à départements, qui s'en fut en vacances au bord de la mer. Il y rencontra une jeune et jolie héritière et fit mentalement le vœu d'avoir son argent. Il risqua une demande en mariage qui fut repoussée avec peste ; mais...

SONNET

(Pour le SAMEDI)

A mon ami Henry Desjardins.

Ami, j'ai lu tes vers et j'ai compris ton rêve,
Et j'ai battu des mains en voyant ton essor.
Toi, le barde inspiré de l'âge qui se lève,
Cyrano d'aujourd'hui, cœur généreux et fort.

Comme le fier aiglon qui dans l'azur s'élève,
Je t'ai vu d'un seul bond monter au soleil d'or ;
Sous le vent idéal qui t'inspire et t'enlève,
Sans descendre jamais, monte plus haut encor.

Monte, monte toujours, là-bas, jusqu'aux étoiles...
Lorsqu'on le voit de loin à travers tant de voiles
Le monde perd un peu de sa sombre laideur.

Ami, ne quitte pas de si brillantes cimes,
Précipite ton vol et dans les noirs abîmes,
Plonge ton œil profond d'aigle jeune et vainqueur.

Lac Témiscamingue, 18 Déc. 1993.

A. B.

Amusements et Sports

HER MAJESTY'S THEATRE

Le 23 janvier est fixé pour l'apparition, à la jolie salle de la rue Guy, de la compagnie du nouvel Opéra Comique de De Koven et Smith : "Les Trois Dragons". La troupe De Koven et Smith est avantageusement connue à Montréal et elle a déjà donné, au Théâtre de Sa Majesté, la pièce à grand succès : "The High Wayman".

M. et Mme Murphy, en signant avec les directeurs de la compagnie, pour la semaine du 23 janvier, ont sagement agi tout dans l'intérêt du public que dans le leur, vivement intéressé à ne posséder que d'excellentes troupes.

Mlle Camille d'Orville, que nous avons vue dans la précédente tournée, est aujourd'hui remplacée par Mlle Marguerite Lemon, une étoile de première grandeur, ayant autrefois fait partie de la troupe de Daily. Le public est donc assuré que tout marchera à son entière satisfaction et il se portera en foule aux représentations des "Trois Dragons".

Le concert Plançon-Sembrich, si impatiemment attendu par les dilettantes, sera donné le 26 au soir, la représentation des "Trois Dragons" ayant lieu, ce jour-là, à 3 heures de l'après-midi.

Tous ceux qui ont entendu ces artistes aimés, accompagnés d'une excellente compagnie, seront anxieux de les entendre encore ; ceux qui n'ont pas eu ce plaisir ne devront pas négliger cette si rare occasion d'assister à un festival exquis, véritable régal d'amateurs, trop rare malheureusement à Montréal.

x

LA PREMIÈRE MASCARADE AU MONTAGNARD

Mercredi soir et malgré un temps affreux, une foule élégante se pressait, dès huit heures, dans le vaste hall du Patinoir "Le Montagnard." L'immense vaisseau ruissolait de lumière et une superbe décoration en faisait un cadre vraiment à souhait pour les costumes variés arborés par les patineurs et les patineuses.

Ajoutez à cela le brouhaha des patins, les entraînantes mélodies de la musique "l'Harmonie" et vous aurez une faible idée de la magie évoquée par le spectacle de mercredi soir.

Des Chaperons rouges, des Nuits, des Gypsies, étaient les costumes les plus remarquables parmi les dames.

Tramps, Napoléon Ier, dudu nègre, celui des hommes.

Somme toute, fête absolument réussie et toute à la gloire des organisateurs.

x

MONUMENT NATIONAL

Pas de soirée de famille, cette semaine, à cause de la grande représentation donnée le mardi 10 janvier, au bénéfice de Mme Chapdelaine.

C'est dans "La Mendicante" que les habitués des jolies soirées du Monument National sont allés applaudir Mme Chapdelaine et lui témoigner la reconnaissance du plaisir qu'elle leur a fait éprouver dans ses diverses créations. Cette représentation à bénéfice, remplacera, cette semaine, la soirée de famille et le cours ordinaire de ces représentations ne sera repris que le jeudi 19 janvier, avec "Les Boulinards" dans lesquels nous reverront nos artistes ordinaires.

Les soirées de famille seront continuées ensuite, régulièrement, chaque jeudi de la semaine.

PALLADIO.



AU MOIS DE DÉCEMBRE

...il se rappelait toujours son vœu quand, l'autre jour, il l'a rempli.

CES BONS TAPEURS

Taupin doit, depuis un an, une vingtaine de piastres à un ami qui, après beaucoup d'hésitation, se décide à les lui réclamer.

Taupin (se redressant vexé). — Mais, voilà un an que je vous les dois, il me semble ?

L'ami. — C'est bien cela et c'est...

Taupin (pourpre d'indignation). — Et vous me les réclamez après si longtemps ?

L'ami (presque honteux). — Mais... mon cher...

Taupin. — Il n'y a pas de mais... il n'y a pas de mon cher, je pourrais prendre cela pour de la défiance.

UN HOMME GAI

On parlait à LaJoie, du Parc Sohmer, d'un caissier de banque qui vient de lever le pied en emportant \$200,000.

— Qui l'aurait jamais pris pour un voleur, disait l'interlocuteur, un garçon de si bonnes façons, et si gai, par surcroît...

— Gai, répond LaJoie, il fallait bien qu'il le fut pour distraire une somme aussi sérieuse.

UNE FÉE

Philippe. — Quelle belle voix d'argent possède Mlle Longcou !

Albert. — Oui ; et quelle magnifique chevelure d'or !

A LA COUR

Premier avocat. — Quel est le maximum de la peine pour le bigame ?

Deuxième avocat. — Deux belles-mères.

CHACUN SON AFFAIRE

Un condamné, monté sur l'échafaud pour subir la peine de mort, commença par haranguer le peuple, afin de démontrer son innocence. Le bourreau l'interrompit en disant : "Mais, camarade, finissons d'abord notre petite affaire, tu parleras après tant que tu voudras."

L'IDÉAL

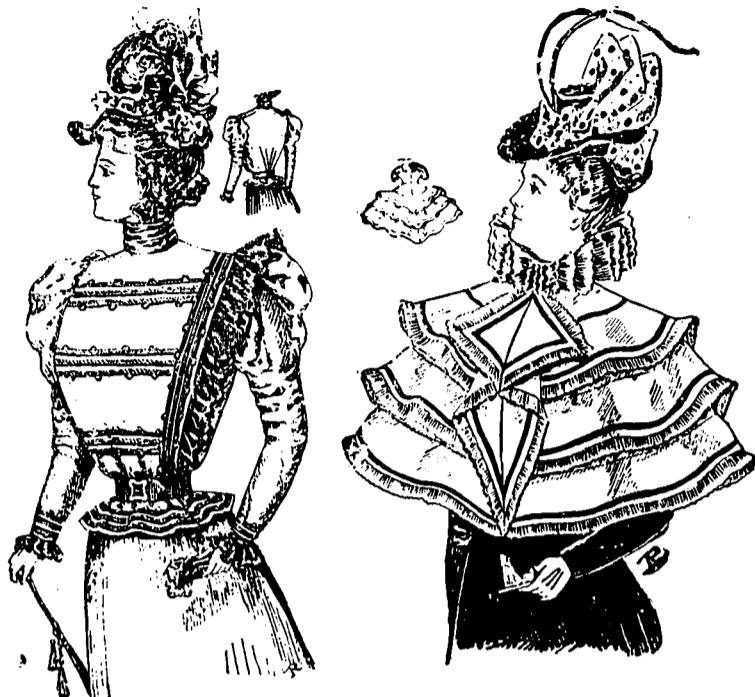
M. l'abbé questionne Bob sur le bassin de la Seine, et l'élève de s'écrier :

— La Seine ! une veinarde, monsieur l'abbé ! Moi, faut que je me lève tous les matins de bonne heure pour apprendre mes leçons, tandis qu'elle, elle suit son cours sans sortir de son lit !

Les gens vains sont ceux qui n'ont pas la moindre idée de la vanité des choses. — EDMOND THIAUDIERE.

PATRONS "UP TO DATE"

(Primes du SAMEDI)



No 217.—Corsage-blouse pour jeune fille.

No 340.—Collerette pour dame.

No 217.— Cette élégante blouse est faite en étoffe couleur tan, garnie de tresses-fantaisie et soie de couleur plus foncée pour le col et le volant que l'on voit sur le devant. La blouse est posée sur une doublure ajustée, laquelle se forme sur le milieu du devant ; le dos est sans couture et se fronce à la taille ; le devant se croise sur le côté gauche et se ferme invisiblement. Le col est droit et recouvert en soie plissée, le tout surmonté d'une ruche en dentelle. Le devant retombe un peu sur la ceinture pour former blouse et la petite basque n'est qu'une continuation de la blouse. La manche a un petit effet mousquetaire au-dessus du coude et se finit dans le haut par un pouf de même étoffe. On peut employer toute espèce d'étoffe de laine avec, comme garniture, de la tresse, du ruban ou du velours. Le chapeau est en velours garni de ruban, fleurs et plumes d'autruche, retenues derrière et retombant gracieusement sur le devant.

Il faut 2 verges $\frac{3}{4}$, en 44 pouces, pour faire cette blouse à l'usage d'une jeune fille de 14 ans.

No 217 est coupé de 32 à 40 pouces, mesure de buste, ainsi que pour jeune fille de 12 à 16 ans.

No 240.— Cette élégante collerette possède trois volants et un jabot devant, les volants sont garnis de petits pliés en ruban-gaze et un cache point en velours pailleté ; les volants sont posés sur un fond, lequel est doublé en taffetas avec, entre la doublure, du fibre chamois ou crinoline. Les volants et le jabot doivent être aussi entre doublés. Le cou a une ruche ; le patron donne aussi un col montant, lequel doit être doublé très raide et, aux coins, un acier afin de tenir les pointes.

Il faut 5 verges $\frac{3}{4}$, en 22 pouces, pour faire cette collerette pour une dame de moyenne grandeur. 4 verges de ruban-gaze pour la ruche, 24 verges de petit ruban pour la garniture et 8 verges de velours.

No 340 est coupé dans les grandeurs de 34 à 42 pouces, mesure de buste.

COMMENT SE PROCURER LE PATRON "UP TO DATE"

Toute personne désirant le patron ci-contre n'a qu'à remplir le coupon de la page 30 et s'adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 10 centimes, argent ou timbres-postes. Ajoutons que le prix régulier de ce patron est de 40 centimes.

Les personnes qui n'auraient pas reçu le patron dans la bultaine sont priées de vouloir bien nous en informer.

LE SOLDAT DE LA RÉPUBLIQUE

Jeune soldat, où vas-tu ?

Je vais combattre pour la patrie.

Que tes armes soient bénies, jeune soldat !

Jeune soldat, où vas-tu ?

Je vais combattre pour la justice, pour la sainte cause des peuples, pour les droits sacrés du genre humain.

Que tes armes soient bénies, jeune soldat !

Jeune soldat, où vas-tu ?

Je vais combattre pour délivrer mes frères de l'oppression, pour briser leurs chaînes et les chaînes du monde.

Que tes armes soient bénies, jeune soldat !

Jeune soldat, où vas-tu ?

Je vais combattre contre les hommes iniques, pour ceux qu'ils renversent et foulent aux pieds, contre les maîtres pour les esclaves, contre les tyrans pour la liberté.

Que tes armes soient bénies, jeune soldat !

Jeune soldat, où vas-tu ?

Je vais combattre pour que tous ne soient plus la proie de quelques-uns, pour relever les têtes courbées et soutenir les genoux qui fléchissent.

Que tes armes soient bénies, jeune soldat !

Jeune soldat, où vas-tu ?

Je vais combattre pour que les pères ne maudissent plus le jour où il leur fut dit : " Un fils vous est né " ; ni les mères celui où elles le serrèrent pour la première fois sur leur sein.

Que tes armes soient bénies, jeune soldat !

Jeune soldat, où vas-tu ?

Je vais combattre pour que le frère ne s'attriste plus en voyant sa sœur se faner comme l'herbe que la terre refuse de nourrir ; pour que la sœur ne regarde plus en pleurant son frère qui part et ne reviendra point.

Que tes armes soient bénies, jeune soldat !

Jeune soldat, où vas-tu ?

Je vais combattre pour que chacun mange en paix le fruit de son travail ; pour sécher les larmes des petits qui demandent du pain, et à qui l'on répond : " Il n'y a plus de pain : on nous a pris ce qui en restait. "

Que tes armes soient bénies, jeune soldat !

Jeune soldat, où vas-tu ?

Je vais combattre pour le pauvre, pour qu'il ne soit pas à jamais dépouillé de sa part dans l'héritage commun.

Que tes armes soient bénies, jeune soldat !

Jeune soldat, où vas-tu ?

Je vais combattre pour chasser la faim des chaumières, pour ramener dans les familles l'abondance, la sécurité et la joie.

Que tes armes soient bénies, jeune soldat !

Jeune soldat, où vas-tu ?

Je vais combattre pour rendre, à ceux que les oppresseurs ont jetés au fond des cachots, l'air qui manque à leurs poitrines et la lumière que cherchent leurs yeux.

Que tes armes soient bénies, jeune soldat !

Jeune soldat, où vas-tu ?

Je vais combattre pour renverser les barrières qui séparent les peuples et les empêchent de s'embrasser comme les fils du même père, destinés à vivre unis dans un même amour.

Que tes armes soient bénies, jeune soldat !

LAMENNAIS.

PAS DU MÊME AVIS

Le docteur Tantmieux.— Vous admettez bien, au moins, que, de nos jours, les gens vivent plus longtemps que jadis ?

M. Pessimiste.— Comme de raison. Les gens de nos jours deviennent si pauvres qu'ils ne peuvent plus engager de médecins.

ÇA DEVAIT ÊTRE ÇA

Mlle Slip.— Je ne puis comprendre comment Eve a pu laisser le serpent s'approcher d'elle assez près pour lui parler ?

Mlle Phlip.— Je crois bien, moi, qu'elle le portait autour du cou en guise de boa et qu'il lui parlait à l'oreille.

L'UN OU L'AUTRE

Le docteur.— Il vous faut des fortifiants, madame Lajaunisse ; vous prendrez, avant chaque repas, un verre de vin de quinquina et, chaque matin, trois pilules de fer.

Madame Lajaunisse.— Mais, cher docteur, c'est ce que vous m'avez déjà ordonné et j'en prends tous les jours depuis un mois.

Le docteur.— Eh bien, alors, cessez d'en prendre.

AU MARCHÉ AUX POISSONS



— Qui peut bien avoir volé la carpe ?

EGOLE GRATUITE des Beaux-Arts

THE CANADIAN ROYAL ART UNION, Limited, de Montréal, Canada, offre gratuitement ses Cours de Beaux-Arts à ceux qui le désirent. Les Cours comprennent . . .

LE DESSIN ET LA PEINTURE, NATURE MORTE, MODELE ET DES- SINS POUR JOURNAUX

Les Cours sont absolument gratuits et la demande d'admission peut être faite en n'importe quel temps.

THE CANADIAN ROYAL ART UNION, Limited, a été fondé pour l'encouragement des Arts et la distribution d'ouvrages d'art au dernier jour de chaque mois.

Pour plus amples informations, s'adresser à
**The Canadian Royal Art Union
LIMITED**

238 ET 240 RUE ST-JACQUES, MONTRÉAL, P.Q.

Prochain Tirage : **MARDI, 31 JANVIER**

TRIO DE PROVERBES

Couche-toi sans souper, tu te leveras sans dette.

x

Qui n'a rien n'est rien.

x

Ecoute cent fois, ne parle qu'une.

SANCHO PANÇA.

Une Recette par Semaine

POUR NOIRCIR LES OBJETS EN CUIVRE

M. Ch... (Musée-Eden, Montréal).

Si les opérations de chimie industrielle ne vous effrayent point, je vous signalerai la recette suivante :

On nettoie d'abord soigneusement les objets à noircir, puis on les plonge dans le mélange suivant : 100 parties d'eau, 50 de chlorure ferrique et 5 de prussiate jaune de potasse ; naturellement il faut prendre garde à ces produits chimiques, qui sont dangereux. Quand l'objet a bien baigné dans le mélange, on le lave dans de l'eau pure, puis on le frotte d'huile de liu, et enfin on le polit avec un chiffon doux.

BL. DE S.

Entre voisins de campagne :

—Je ne comprends rien à mon baromètre, souvent il est au beau quand il pleut.

—Evidemment, il marque une belle pluie !

Madame JOSEPH PARÉ

Guérie de Plusieurs Maladies Causées par le Retour de l'Age, par l'usage seul des Pilules Rouges du Dr Coderre

Les Pilules Rouges du Dr Coderre continuent à Guérir les Femmes. Jamais aucun Remède n'a donné autant de Satisfaction

Toute femme qui désire avoir une preuve de la grande efficacité des Pilules Rouges du Dr Coderre pour le beau-mal, faiblesse féminine, âge critique ou autres maladies particulières à son sexe, n'a pas besoin d'aller bien loin pour la trouver. Tous les jours, des milliers de femmes sont guéries par les Pilules Rouges du Dr Coderre, et tous les jours, nous recevons un grand nombre de lettres venant de femmes qui étaient bien malades et de jeunes filles tourmentées par des maladies de toutes sortes, et qui aujourd'hui, grâce aux Pilules Rouges du Dr Coderre, sont bien et heureuses, et jouissent de la vie. Les faits sont là pour prouver que ce que nous disons des Pilules Rouges du Dr Coderre est vrai. Lisez ce qui suit : " Depuis trois ans le retour de l'âge m'avait rendue bien malade. Je n'avais plus d'appétit, toujours constipée, battement de cœur, les membres toujours engourdis, j'étais bien faible et le moindre travail me fatiguait, je ne pouvais rester debout. Je transpirais beaucoup, j'avais comme une pesanteur sur les yeux et toujours le besoin de dormir, j'étais triste, je n'avais plus de mémoire et pas de courage pour rien. Ayant vu sur les journaux que les Pilules Rouges du Dr Coderre guérissent les maladies du retour de l'âge, je commençai à en prendre. A la 1ère boîte, j'étais bien mieux et au bout de cinq semaines j'étais débarrassée de toutes mes maladies." Mme Jos. Paré, No 13 rue Rousseau, Montréal.

Nous n'exagérons rien. Ce que nous disons des Pilules Rouges du Dr Coderre est vrai. Nous ne publions jamais le portrait et le témoignage de la femme guérie sans son consentement. Nous ne les achetons pas non plus.

Les Pilules Rouges du Dr Coderre guérissent infailliblement toutes ces languissantes et douloureuses maladies dont les femmes sont sujettes. C'est le seul remède qui donne la force, la santé et chasse tous les ennuis et les tristesses de la vie à toutes les femmes qui le prennent consciencieusement. Elles guérissent le beau mal, les irrégularités, la suppression des règles, les règles douloureuses et abondantes, la leucorrhée, mal de cœur et nausées, douleurs dans la tête, la poitrine, les côtés et le dos, se déplaçant d'un membre à un autre, mauvaise bouche, vertige, constipation et irrégularité des intestins, couleur jaunâtre des yeux et de la peau, mains et pieds froids, palpitations du cœur, appétit variable, tantôt nul tantôt dévorant, migraine, bourdonnement dans les oreilles, accès de chaleur, sensations chaudes qui montent à la tête, perte de sommeil, toutes les maladies du retour de l'âge, les pieds, les mains, les jointures et le corps enflés, les maladies du foie, des ovaires, chute de la matrice, prostration nerveuse. Les Pilules Rouges du Dr Coderre peuvent être prises sans danger par les femmes enceintes, elles leur donneront des forces et aideront à la constitution de l'enfant. Les femmes qui nourrirent verront leur lait augmenter en qualité et en quantité et elles seront aussi soulagées de douleurs dans le dos et de la lassitude générale qu'elles éprouvent. Les Pilules Rouges du Dr Coderre ne contiennent rien de dangereux, elles peuvent être prises par la plus faible et la plus délicate jeune fille.



MADAME JOSEPH PARÉ

N'oubliez pas que nous avons à votre disposition des médecins spécialistes d'une vaste expérience dans le traitement des maladies des femmes. Vous pouvez les consulter pour rien. Vous n'avez qu'à leur envoyer une description complète de votre maladie. Si vous le préférez, écrivez-nous pour un blanc de traitement, nous les envoyons sur demande. Nos médecins vous répondront en vous donnant des conseils qui, si vous les suivez bien, aideront beaucoup à vous guérir. Adressez vos lettres : Département Médical, Boîte 2306, Montréal.

Définiez-vous des pilules rouges qu'on vous offre à la douzaine, au cent ou à 25, la boîte. Ces pilules rouges sont des imitations de nos Pilules Rouges du Dr Coderre. Ces imitations vendues à bon marché contiennent presque toujours de la morphine, de l'arsenic et de la strychnine. Définiez-vous, si votre marchand n'a pas les véritables Pilules Rouges du Dr Coderre, envoyez-nous 50c. en timbres canadiens ou américains pour une boîte, ou \$2.50 par lettre enregistrée ou mandat-poste pour six boîtes. Nous les envoyons au Canada et aux Etats-Unis, pas de douane à payer. Donnez votre adresse complète afin d'éviter tout retard. Adressez : Cie Chimique Franco-Américaine, Montréal, Can.

GRATIS Aux Garçons et Filles

JOLIE MONTRE en argent allemand, montage à régulateur. Garantie 5 ans, avec chaîne ou un "Kodak Snap-Shot" avec tous les accessoires pour prendre les photographies, donnés gratuitement à ceux qui vendront pour nous 25 dés en aluminium, à 20 cts chaque. Se vendent dans chaque maison. Envoyez nom et adresse et nous vous enverrons la marchandise sans argent. - CAS. SUPPLY CO., TORONTO.

Le cinématographe "for ever". Il paraît que cet instrument va être introduit dans les hôpitaux, afin de saisir tous les détails d'une opération, et de pouvoir les reproduire à volonté.

Une ingénieuse maîtresse de maison vient d'avoir, à son tour, l'idée d'appliquer le cinématographe à la surveillance de son cordon bleu.

Un appareil, habilement dissimulé, prend des instantanés de sa cuisinière préparant les plats.

Résultat désastreux ! On voit le cordon bleu éternuer dans les casseroles et s'épiler sur le potage. Sans parler du pompier qui goûte aux sauces !

La dame curieuse a dû renoncer à cet espionnage cinématographique.

LE RIFLE

Maladies de la peau, guéries en peu de temps par la **Pommade Antiseptique du Dr Roucau**. Ce remède infaillible, préparé d'après la méthode découverte par le célèbre Pasteur, est absolument inoffensif et réussit toujours. Nous tenons en avoir plaisir de nombreux certificats constatant la supprime efficacité de la **Pommade Antiseptique du Dr Roucau**. Entre autres, un cas de Rille de dix ans, guéri en quatre jours, et une lèpre d'années. Envoyez par la poste sur réception de \$1.00, J. E. W. LECAOURS, pharmacien, com des rues Craig et Bonsecours, Montréal.

Maladies de la Peau

UN CONCERT DE LOUANGES

S'élève chaque jour de toutes les parties du monde où le *Baume Rhumal* a pénétré, pour chanter ses mérites et ses bienfaits.

BOVRIL

UN THÉ DE BŒUF

préparé en ajoutant une cuillerée à thé de l'extrait à une tasse d'eau chaude.

BOVRIL est savouré et conservé par tous les invalides quand tous les autres aliments sont rejetés.

Demandez-le

A VOTRE PHARMACIEN OU A VOTRE EPICIER.

Presque pour Rien !

EN ALLANT CHEZ

HENRI ALLARD

411 Rue Craig

VOUS TROUVEREZ

Cigares de 5 cts pour	4 cts
Cigares de 10 cts, 3 pour	20 cts
Steak et patates frites	25 cts
Pork and Beans	5 et 10 cts
Huitres à la mesure (bulk)	35c la pinte
Huitres à la doz., triées à la main	20 cts
Huitres frites, la doz.	30 cts
Chops	25 cts

FAITES USAGE DE LA

GOMME DU DR ADAM

POUR LE MAL DE DENTS

Arrête le mal en deux minutes

Prix, 10c

EN VENTE PARTOUT

LE BEAU MAL

Les Symptomes

UNE sensation de torpeur fatigante sans cause apparente, un penchant vers la mélancolie, le découragement et l'ennui, les yeux cernés de noir, des maux de tête, accès subits de chaleur, douleurs dans le dos, autour des cuisses, dans le côté gauche, douleur et sensibilité au bas-ventre comme si l'on portait un fardeau, chairs molles et prostration nerveuse, éblouissements, envies de pleurer, insomnie, perte de mémoire, mains froides et pieds froids, perte d'appétit, indigestion, leucorrhée, règles irrégulières et douloureuses, menstrues trop abondantes ou supprimées.

Le Remède

LE Composé Végétal de Julia Richard consiste en une préparation constitutionnelle composée de produits d'origine végétale, comprimés de façon à former une tablette. C'est le remède le plus précieux pour la guérison des maladies de la femme, car il donne du ton, de la force et de la souplesse à tout le système, soulageant ainsi toute la kyrielle des troubles nerveux résultant du dérangement de la matrice.

Pour supprimer et guérir tous les écoulements anormaux et nuisibles que l'on remarque chez presque toutes les femmes malades, il n'y a rien de mieux que Les Tablettes Uterines de Julia Richard. Elles remplaceront avantageusement tous les lavements médicamenteux et les injections. Elles portent le remède directement aux parties affectées et préservent d'un contact constant pendant des heures, guérissant ainsi et réglant tous les écoulements vaginaux.

J'ENVERRAI GRATUITEMENT AUX DAMES QUI M'EN FERONT LA DEMANDE MON LIVRE SUR "LA SANTÉ DE LA FEMME".

JULIA C. RICHARD, B. de P., Boite 996, Montréal, Can.

GRAPHOLOGIE

Réponses aux Correspondants

Avis.—Chaque correspondant recevra, à son tour, la réponse à sa demande. L'abondance des matières nous empêche seule de publier plus de réponses dans un seul numéro. Il n'est fait réponse qu'aux lettres contenant le coupon de la semaine et une seule réponse par coupon.

Toussimone.—Nature hautaine et impérieuse. Volonté très tenace, opiniâtreté et présomption. Économique et sans pratique.

Thosile.—Amour de l'étude, goûts délicats et artistiques. Tendance à l'exagération de ses propres sentiments.

Sourire.—Caractère passionné, ardent et sentimental. Peu de constance en amour, mais, en revanche beaucoup d'amour.

E. Therese H. D.—Fermeté dans les résolutions, prudence, discrétion et perspicacité. Imagination active et caractère positif.

Corinne ou l'Italie.—Tempérament ombrageux, susceptible et porté à la jalousie. Très grande fécondité de pensées.

Berthe J. A. G.—Votre écriture dénote un caractère fantasque et audacieux. Beaucoup de courage physique, de l'énergie et de la persévérance.

Vite vide.—Vous êtes actif, enjoué, plein d'entrain. Ambition, audace, amour du danger. Aptitudes musicales.

Début.—Vous êtes en effet, d'après votre "Graphique", mais vous êtes aussi curieux et peu sincère. Caractère très vil.

Ami L.—Nature tendre, timide et ingrate. Enthousiasme, mélancolie et manque de perception. Constance en amour.

Joseph.—Nature plutôt froide, grande activité, sens commercial. Franchise, fermeté, discrétion et sévérité.

Violette des champs.—Aptitudes musicales et artistiques. Droiture, loyauté, générosité. Sensible peu apparente.

Lorenzo C.—Esprit subtil, observateur et primesautier. Caractère entreprenant, un peu irrégulier, cependant. Activité.

Carrecahrise l'el.—Nature vive, excitable et emportée. Ambition, énergie et persévérance. Nature optimiste et contradictoire.

Maria Paulan.—Vous êtes timide, silencieuse et peu énergique. Caractère affectueux mais peu communicatif.

Maria Ross.—Nature ardente, spontanée, enthousiaste, imagination romantique. Caractère peu persévérant.

Hulberre M. Bernadette.—Ma chère amie, je ne puis vous dire "du nouveau", comme cela. On ne peut changer de caractère comme on change de toilette. Il faut garder celui qu'on a.

Champanne Cœur XXX.—Intelligence mercantile, amour du travail, activité et bon courage physique.

Bastou d'Alme.—Nature vive, enjouée et primesautière. Coquette, caprice et malice. Ame assez aimante.

Mandolinetta.—Manque de persévérance, indécision, timidité, défiance et discrétion. Nature facilement contrôlable.

Lui et moi.—Nature superficielle. Originalité, audace et indépendance du caractère. Sens pratique.

Laurette.—Tendance à la mélancolie et à l'exagération de ses propres sentiments, pessimisme et inégalité d'humeur.

Reine de la Nuit.—Caractère hautain et dominateur. Volonté forte et énergique, activité, économie et entente des affaires.

My dear Amie C.—Nature vive et nerveuse. Ambition excessive, et grande persévérance. Qualités du cœur plutôt solides que brillantes.

Tres éprouvée.—Vous ne simplifiez grandement ma tâche en me demandant ainsi, vous-même une peinture de votre caractère. C'est exactement comme vous dites, madame, je vous conseille d'être patiente, douce et discrète.

Coq à Belleau.—Manque de sincérité et de constance en amour, vanité, égoïsme et sensibilité. Assez bon courage physique.

Chocolat-là.—Caractère positif, déterminé et franc. Grande rapidité de décision et sûreté d'appréciation.

Franco.—Assez bonnes dispositions générales. Sobriété, justice et bienveillance. Susceptible de beaucoup d'amour.

La Bohème.—Talent musical. Orgueil, coquetterie et amour de la flatterie. Nature aimante, mais très peu constante.

Tirmion.—Vous êtes douée d'une nature conciliante, calme et douce. Grand sens pratique et optimisme.

L'opiel pain dans l'opélin.—Originalité scepticisme, audace et indépendance de caractère. Obéissance, courtoisie et générosité.

Maria Jeanne.—Tendre, poétique et impressionnable nature. Imagination assez active, un peu exagérée, toutefois.

Winnifred L.—Vous êtes audacieux, entreprenant et intelligent. Caractère sûr, absolu et confiant en ses propres mérites.

Alberto-Chapiro.—C'est la première lettre que j'ai l'honneur de recevoir de vous, sous le présent pseudo du moins. Votre nature est franche, généreuse et calme. Sens musical.

Patience et Clemence.—Abondance de pensées et difficulté d'expression. Esprit d'ordre et grand sens du devoir. Droiture.

Ere.—Sens littéraire. Caractère indolent. Esprit peu pratique, tendance à la rêverie et à l'exagération.

Une grand'Mère.—Énergique et forte nature. Sévérité de jugement, appliquée autant à ses propres actes qu'à ceux d'autrui.

Florida Beauty.—Nature toute superficielle, paresse, vanité et coquetterie, caractère doux, mais peu sensible.

Belle Aurora.—Orgueil, coquetterie et étourderie. Économie, amour du travail et habileté aux travaux domestiques.

Soldat.—Défiance, prudence et discrétion. Nature peu crédule. Confiance en ses propres talents.

Clarinet No 1.—Ame aimante et sympathique. Imagination quelque peu romantique. Esprit peu pratique.

Charles va vite.—Nature brusque mais très franche et sensible. Très prompt à la colère, mais peu vengeur.

Baton de Crème.—Originalité, indépendance, scepticisme, présomption, audace, ambition et amour de la flatterie.

Créance.—Talent musical. Nature très vive, exaltation et indiscrétion. Générosité et sensibilité.

Romulette.—Tempérament calme, pacifique, nature obligeante et conciliante, cède facilement à l'influence d'autrui.

Héliotrope.—Vos dispositions sont généralement bonnes. Vous pouvez être très constante dans un vrai amour. Il est rare qu'on ait de soi-même l'opinion qu'on ont les autres.

Clara G.—Je ne puis répondre ici à vos questions. Envoyez-moi votre adresse et j'essayerai de vous satisfaire.

Créole Luc.—Caractère ardent, impressionnable et inflammable. Imagination vive, capable des plus grandes folies.

Styfle.—Amour de la solitude, des livres et des fleurs. Esprit d'ordre. Caractère hautain et peu expansif.

Grimaceuse.—Timidité, prudence, caractère irrégulier, facilement contrôlable. Assez grande force d'endurance.

Tikenne à la tir.—Intelligence mercantile, jovialité, ambition et audace. Pouvés être assez constants en amour.

Alberte B.—Vous avez du trouver votre première réponse dans le numéro du journal. Êtes-vous satisfaite?

Lentière.—Amour de l'étude, curiosité, imagination ardente et enthousiaste. Très grande ambition.

Cœur sensible à tout.—Tendance à l'exagération. Ame sensible et pourtant un peu égoïste. Inégalité d'humeur.

Alexandrine D. R.—Circonspection, nature méthodique, rangée et lente. Esprit froid et profondément analytique.

Rapuit.—Sens littéraire, esprit plaisant et léger, tempérament quelque peu sensuel. Prodigalité et amour du plaisir.

Epping.—Caractère mélancolique et sentimental. Nature communicative et peu défiant. Courage peu apparent.

Oreumus.—Jovialité, courage physique et moral. Cœur aimant, généreux, franc et sympathique, constance en amour.

Petite mauvaise.—Habilité et goûts littéraires. Nature hautaine et présomptueuse. Instincts dominateurs. Franchise.

Porpinette.—Nature conciliante, caractère affable et obligeant, activité et habileté aux travaux de l'aiguille.

Pomme fumée.—Caractère régulier, calme et positif. Esprit observateur, se juge avec la même impartialité qu'il juge les autres.

Liston.—Sens artistique. Imagination active. Amour de l'étude. Orgueil, énergie et courage. Ame délicate.

La Ponce.—Amour des fleurs, des livres, de la musique, du théâtre et de l'amour. Curiosité et défiance.

Alama P.—Vous n'avez pas pris de pseudonyme, je mets votre initiale. Caractère timide, irresolu et changeant. Se laisse aisément contrôler.

Prunelle.—Promptitude de résolution, caractère emporté, violent et autoritaire, très grande activité et amour du travail.

Heureuse.—Esprit calculateur et inventif. Nature peu sensible pour une femme. Imagination active et pratique.

F. X. O.—Caractère franc, généreux et aimable. Sobriété, jovialité et insouciance. Vous êtes très sympathique de nature.

T. O. Gabriel.—Nature très impressionnable et quelque peu rêveuse. Tendance à l'exagération. Constance dans l'affection.

Enigme.—Audace de conception, esprit d'entreprise, courage et décision. Avez-vous vraiment l'habitude de parapher ainsi?

Le Coq de Central Falls.—Tempérament présomptueux; égoïsme, fatuité et amour de la flatterie. Nature peu impulsive.

Rosaire G.—Amour du silence, nature très concentrée et froide d'apparence. Cœur assez sensible pourtant.

Juliette.—Vous êtes méthodique et laborieuse. Lenteur et sûreté d'exécution. Quelques talents artistiques.

Ben-Hur.—Sens littéraire, nature très véhémente. Volonté forte et prompt. Faculté de ressentir vivement les moindres impressions sans en laisser rien paraître au dehors.

Lis Blanc.—Vous êtes studieux, chercheur et rêveur. Toutes les joissances de l'esprit vous enchantent. Grande activité.

Pelon.—Votre nature est amoureuse et passionnée, peu constante, cependant. Caractère entreprenant et peu actif.

Amédée.—Votre caractère est bizarre comme votre écriture. Fantasque et emporté souvent, audacieux et avide de dangers.

Germaine II.—Caractère régulier, calme et réfléchi. Susceptible d'aimer beaucoup et constamment, mais non inconsidérément.

Alex.—Intelligence mercantile, esprit ingénieux et original. Manque de prudence. Volonté inébranlable.

Une brunette.—Indécision et timidité, nature faite pour obéir, n'ayant aucune initiative personnelle.

Sœur-Cœur de Jésus.—Nature violente, vo-

lontaire et indépendante. Amour de la contradiction. Énergie et courage.

Michel Ange C. C.—Caractère entreprenant. Imagination romantique, s'enthousiasmant rapidement. Bienveillance.

Fleuriste.—Vous avez du trouver votre réponse dans un dernier numéro, je me souviens de vous avoir répondu.

Pèle-Mèle.—Caractère très personnel, audacieux, entreprenant, ambitieux et persévérant. Imagination active et jugement droit.

Laes d'Esosse.—Est-ce le pseudo que vous avez choisi? Votre nature est indécise et versatile, peu contrôlable cependant.

Vi.—Tempérament froid et hautain. Entente des affaires. Nature dominatrice et volonté absolue. Peu de sensibilité.

Annette Lisette.—Nature superficielle; étourderie, entreprenant et distraction. Manque de discrétion et de clairvoyance.

Blanchette.—Fermeté, courage et discrétion. Nature franche, cordiale et généreuse. Esprit pratique et observateur.

Ang Loulou.—Sens littéraire. Goût délicat et sévère. Jugement droit, imagination assez active. Caractère bienveillant.

Miscelin.—Originalité, nature ardente et audacieuse, volonté très énergique recherchant les obstacles pour les vaincre.

Jeanne Suiram.—Économique et amour du travail. Caractère méthodique et ponctuel. Réflexion et prudence.

Bijou d'Amour.—Nature très impressionnable. Sens poétique, imagination ardente. Peu de constance en amour.

Quid.—Amour de l'étude. Esprit curieux, déductif et rêveur. Sens de pénétration très développé.

Santa Claus.—Tempérament jovial, affable et communicatif. Franchise, loyauté et bonhomie.

T. I. M. de F.—Je ne suis pas sûre d'avoir bien compris toutes vos initiales. Tâchez de vous reconnaître. Notre nature est très délicate et cultivée. Vous êtes un penseur et un chercheur. Grande ambition.

Harlene.—Vous manquez de persévérance dans vos résolutions, vous êtes pourtant très courageuse et ingénieuse.

Jamais Triste.—Orgueil immense, présomption et égoïsme. Esprit assez subtil. Peu de dispositions à l'amour.

Soleil de Mai.—Activité, habileté aux travaux de l'aiguille. Nature calme et peu impressionnable.

Paquerette.—Votre écriture montre une nature concentrée, discrète et rêveuse, très aimante, mais très susceptible dans l'affection.

Femme chevelue.—Caractère véhément et très passionné, très constante et amoureuse nature.

(A Suivre.)

Parmi les maladies qui pèsent sur l'enfance, La coqueluche joue un rôle capital. Pour guérir vos enfants de toutes leur souffrances. Employez sans retard notre Baume Rhumal.

COUPON — PRIME DU "SAMEDI"

PATRON No.....
(N'oubliez pas de mettre le No du patron que vous désirez avoir.)

Mesure du Buste..... Age.....

Mesure de la Taille.....

Nom.....

Adresse.....

CI-INCLUS, 10 CENTIMS

Prrière d'écrire très lisiblement.
Pour détails voir page 28.

PRIME GRATUITE DU "SAMEDI"

Coupon No 33

Ce Coupon n'est valable que dans les huit jours de la date du présent numéro.

Ecrivez trois lignes et signez (le nom avec parenthèse) sur papier blanc non rayé.

Adressez, avec le coupon ci-contre, à MADAME T. D'ASTOUR, du "Samedi", et indiquez le pseudonyme sous lequel vous lirez, dans un prochain n°, l'appréciation graphologique sur votre caractère, etc.

LA SOCIÉTÉ DES ECOLES GRATUITES DES ENFANTS PAUVRES

Elle Accomplit Beaucoup de Bien

La distribution d'Objets d'Art a lieu tous les jours à 3h. p.m et 8h. 30 p.m. Vous assurez l'instruction d'un grand nombre d'enfants en encourageant cette institution utile.

RAPPELEZ-VOUS QU'IL Y A

DISTRIBUTION TOUS LES JOURS à 3h et 8h 30 P.M.

Au No 80 Rue St-Laurent, 1er étage

On demande des Elèves.

Ouvrage Plaisant à la Maison

Pour hommes et femmes, le jour ou le soir, 86 à 812 par semaine. Il n'est pas nécessaire d'avoir d'expérience ni de copier l'ouvrage dans les rues. Instructions laissées et ouvrage envoyé sur demande. Adressez :

MEMORIAL COMPANY, LONDON, Ont.

VOILA LA RAISON

La cause du succès de *Beume Rhumal* est connue de tous ceux qui en ont fait l'usage : il guérit promptement et radicalement. ☺

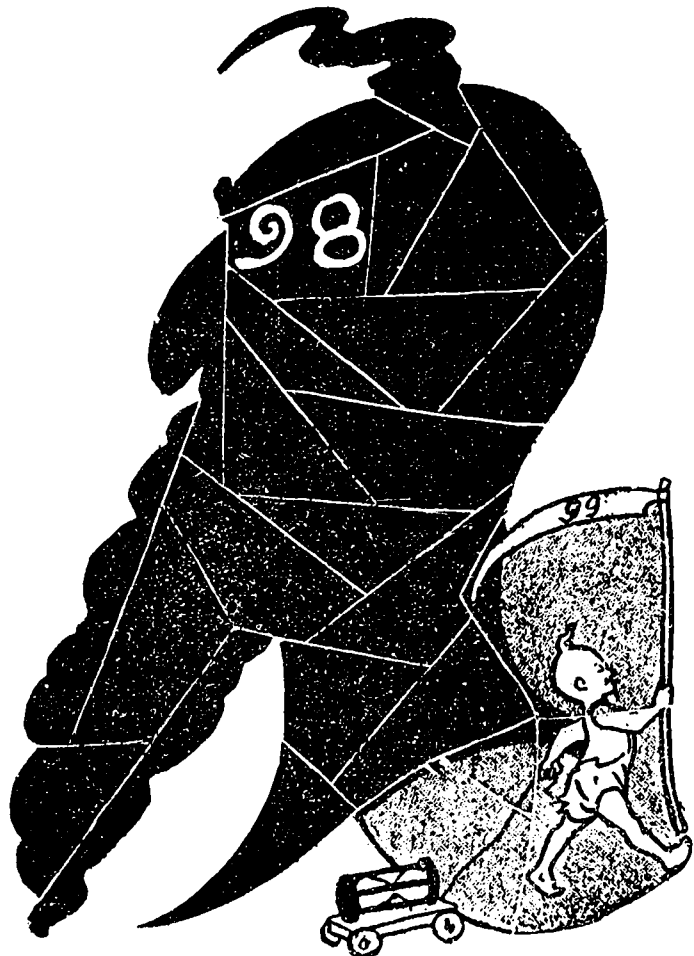
Lagourdette, qui est dreyfusard, se lamente sur le sort de ce pauvre Brisson.

—En somme, s'écrie-t-il, il avait raison cet homme d'exiger le dossier...

—Mais, répond un ami, témoin de son désespoir, il y a longtemps que tout le monde l'a, le dos scié, de l'affaire !

ON TROUVERA au No 102 rue Bleury, une dame qui travaille les cheveux, bracelets et chaînes de montres et toutes sortes d'ouvrages.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 163



AVIS.—Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.

Ont trouvé la solution juste : S. Landry, A. Payette, G. F. Wilkins (Montréal), P. Genac, N. Langelier (Coboc, N. Y.), J. M. Dussat (Nouvelle-Orléans, La), H. Hickory (Waitsfield, Vt.)

Le tirage au sort a fait sortir les noms de : S. Landry, H. Jacques-Cartier, G. F. Wilkins, St. St. Clis, Borromeo (Montréal), N. Langelier, St. Langelier (Coboc, N. Y.), J. M. Dussat, St. Madison St. (Nouvelle-Orléans, La), H.

Hickory (Waitsfield, Vt.)

Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal ou 50 centimes en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné des primes, sont priées de passer au bureau du SAMEDI.

Meubles Meubles

SATISFACTION
OU L'ARGENT REMIS

Tous les Lundis, Mercredis et Vendredis sont des jours d'occasion pour argent comptant seulement ; les autres jours de la semaine sont réservés pour les ventes à crédit. Qu'on se le dise.

Ouvert tous les soirs.

F. LAPOINTE

Marchand de Meubles reconnu par ses bas prix

1551 RUE STE-CATHERINE

La demande croissante pour le

Pin Rouge

DU SUD

du Dr HARVEY

démontre que ceux qui s'en servent, ont dit à leurs amis comment ils ont senti un

SOULAGEMENT IMMEDIAT

"

Toux très obstinés et cela sans déranger la digestion.

Bouteilles, bonne mesure, 25c.

CIE DE MEDECINE HARVEY
424 RUE ST-PAUL, MONTREAL.

Comme par Enchantement

La plupart des gens ont une touffe de grippe de ce tempé. Vous n'avez pas besoin de souffrir de cette maladie. Prenez un...

BAIN TURC

suivi d'un bain à vapeur aux Bains Laurentiens et la maladie disparaît comme par enchantement. Il diffère des autres bains turcs.

BAINS LAURENTIENS

Angle des rues Craig et Beaudry

BUY

Coleman's Salt

THE BEST

Chaque paquet est garanti. Toute boîte de 5 lbs de sel de table est le plus joli paquet sur le marché.

A vendre dans toutes les bonnes épicerias.

LE KOOTENAY CURE

Le croira-t-on ?

Lisez ceci jusqu'au bout, et vous serez étonné

Le rhumatisme, la maladie de Bright, les pires maladies des reins et de la peau, les éruptions, la folie et l'épilepsie guérissent.

Le témoignage, sous serment, de personnes qui ont été guéries des maladies sus-mentionnées, sera fourni *gratuitement*, sur demande.

Rhumatisme, pauvreté du sang, éruptions. Thomas E. Sterling, 26 rue John N. Hamilton, déclare sous serment : "Pendant le mois j'ai beaucoup souffert de rhumatisme ; j'ai été obligé d'abandonner tout travail, j'ai été couvert d'éruptions et j'étais devenu si faible que je ne pouvais marcher sans tomber. J'ai pris le "Kootenay Cure" et mon poids se rétablit, j'ai gagné 12 livres ; j'ai repris mon travail, et jamais je n'ai joui d'une meilleure santé que celle donnée par le "Kootenay Cure".

John H. Root, Royal Hotel, Hamilton : Guéri de la Fièvre du Sud, de la maladie des reins, et d'*impureté du sang*. Témoignage assermenté.

James Osborne, 62 rue Catherine Sud, Hamilton, employé à la W. E. Sanford Mfg. Co. : Guéri de la maladie de Bright. L'association des Chevaliers de Machabée, endorse cette déclaration.

Mme Thomas H. Bird, Queen's Hotel, Montréal. A été guérie de la maladie de Bright après avoir essayé des premiers médecins et éprouvé tous les secrets de la science médicale.

Ecrivez nous pour nous demander les lettres de pasteurs de toutes dénominations religieuses qui ont fait une enquête sur la vérité de nos témoignages et au sujet sur les centaines de déclarations assermentées de personnes qui ont été guéries.

LA S. S. BICKMAN MEDICINE CO., LIMITED, HAMILTON, ONT.

En vente chez P. E. McCall, pharmacien, 2123 rue Notre-Dame, Montréal.

LES



Chamberlain

... SONT ...

FIN DE SIECLE

ESSAYEZ-LES !

DIX Cents

LA MINERVE

Journal quotidien du matin fondé en 1836

ABONNEMENT (A Montréal, - \$1.00 par an
(Hors Montréal, \$3.00 "

LE MONDE CANADIEN

Journal hebdomadaire

12 PAGES, grand format

Edition spéciale pour les Cultivateurs

Abonnement : \$1.00 par année

avec le choix sur une collection de chromos lithographiques, portraits de Cartier, Lafontaine Morin, paysages, sujets religieux, etc. Voir notre annonce de primes dans le numéro du *Monde Canadien* de cette semaine.

Redaction, Administration et Ateliers

No 35 Rue St-Jacques, Montréal



Fausse dents sans palais. Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines. Doublers faits d'après les procédés les plus nouveaux. Dents extraites sans douleur par l'électrolyse et par Anesthésie locale, chez.

AVANT APRES
J. G. A. GENDREAU,
DENTISTE
Heures de consultations: 9 hr a.m. à 6 p.m.
Tél. Bell 3818 20 Rue St-Laurent

Dr A. SAUCIER
DENTISTE
Professeur à la Faculté du Collège Dentaire de la Province de Québec
Heures de Bureau: 9 A. M. à 6 P. M.
1716 RUE SAINTE-CATHERINE, MONTREAL

L'APRÈS-LAVERGNE
Photographes
N°360 RUE ST DENIS
TÉL BELL 7283 MONTREAL
MARCHAND 843 P. Q.

50 ANS EN USAGE !
DONNEZ AUX ENFANTS **SIROP DU D^{CR} CODERRE**

PILULES DE NOIX LONGUES
(Composées)
De McGALE

POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

PATINS! PATINS!
De tous les patrons et de tous les prix.
Les Rasoirs de Sureté "Star"
Employés par mer et par terre.
Grelots, Clochettes, Cloches, Etc.
SECHOIRS A RIDEAUX
Prix, \$2.50 à \$1.00.
COUTEAUX A DÉPECEUR dans tous les prix.
L. J. A. SURVEYER, Quincaillier
6 RUE ST-LAURENT
Tel Main 1911.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 165



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les carreaux et rassemblez-les de manière à ce qu'ils forment, par juxtaposition: LE BOUQUET CHAMPETRE.

Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettez, en bas, du même côté, nom, prénom, adresse.

Adresser tout enveloppe formée et affranchie à "Sphinx" journal le SAMEDI, Montréal. Ne participerons au tirage que les solutions justes et strictement conformes au présent avis.

Les solutions, pour le casse-tête ci-dessus, devront être parvenues au plus tard, le mercredi, 18 janvier, à 10 heures du matin. Le tirage au sort, entre les solutions justes seulement, aura lieu le jeudi à midi précis et les 5 premiers noms, sortant de l'urne à ce tirage, seront seuls gagnants. Les noms de ces cinq gagnants ainsi que ceux des auteurs de toutes les solutions justes, seront publiés dans le numéro du journal paraissant 15 jours après celui où aura été inséré le casse-tête. Les gagnants seuls ont le choix entre deux primes consistant en: Un abonnement de 3 mois au "Samedi" ou 50 centimes en argent.

The Promotive of Arts Association, Ltd.
Incorporée par lettres patentes en date du 7 octobre 1896.
48 RUE ST-LAURENT.

Distribution de Tableaux ET D'OBJETS D'ART
Tous les MERCREDIS
Prix du billet, 10 cents

Distribution Mensuelle
TOUS Les Premiers Mercredis du mois.
Prix du billet, 25 cents.

VIN St Lehon
Naturel
Tonique
Stimulant
En vente dans les meilleures pharmacies.
LAPORTE, MARTIN & CIE
Seuls Agents pour le Canada.



HORACE PEPIN
Dentiste
162 RUE SAINT-LAURENT
Montréal.

LA CHAMPAGNE CIGAR



PETIT DUC LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.
"Curling Cigar," fait à la main vaut 10c pour 5c.